

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



QUATORZIÈME ANNÉE

1874

VEVEY

J.-A. RECORDON, ÉDITEUR

Vevey. — Imprimerie Alph. Recordon.



Que cet an qui commence après
qu'un an s'efface

Soit pour vous, chers enfants,
béné par le Seigneur ;

O Dieu ! que pour nous tous il
soit un an de grâce,

Un an de bienveillance et de
parfait bonheur.



LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

QUATORZIÈME ANNÉE.

L'Ecclésiaste.

I.

LE PRÉDICATEUR.

Le livre qui va nous occuper maintenant, chers enfants, offre plus d'un côté attrayant pour la jeunesse, quand même elle ne saurait pénétrer bien profondément dans les précieux enseignements qu'il renferme. Ce qui rend ce livre particulièrement intéressant, c'est peut-être parce qu'il parle de *nous*, et de ce que nous voyons tout autour de nous dans ce monde, et cela dans des termes dont nous ne pouvons qu'admettre la vérité. Quoiqu'il en soit, il est bien certain que ce qui se rapporte à nous-mêmes nous intéresse vivement, car nous sommes tous égoïstes de nature. Mais ce n'est pas en s'occupant de soi-même que l'on est heureux, bien s'en faut ; nous trouvons au contraire, d'un bout à l'autre de ce livre, que « tout est vanité et rongement d'esprit ; » et la parole de Dieu a soin de nous apprendre que le véritable bonheur consiste à

s'occuper de Christ. Toutefois Dieu trouve bon que nous sachions réellement ce qui en est des affaires et des circonstances de cette vie ; et Il nous instruit à cet égard, parce que nous nous faisons beaucoup d'illusions quant à ces choses. L'amour-propre nous aveugle ; nous sommes sages à nos propres yeux, et nous voyons plus volontiers les défauts de notre prochain que ses qualités.

Tel n'était pas l'esprit qui animait notre Seigneur Jésus-Christ, quand il vint dans ce monde s'occuper de nos péchés, et les prendre sur Lui-même, en subissant à notre place le juste jugement de Dieu contre le péché, afin qu'Il pût nous amener devant Son Dieu et Père, sans défaut, purs et saints, lavés dans son propre sang précieux ! Lui, Il s'est humilié, afin d'exalter les plus vils, les plus misérables pécheurs ; Lui, quoiqu'Il fût riche, a vécu dans la pauvreté afin que, par sa pauvreté, nous devinssions riches. Si Dieu nous a fait la grâce de croire à son amour merveilleux, manifesté en Jésus dans sa vie et surtout dans sa mort, qu'Il nous accorde aussi celle d'imiter notre Sauveur tandis que nous sommes encore dans ce monde !

Dans le livre que nous allons parcourir ensemble, nous trouverons les expériences humaines de Salomon, et le résultat moral de toutes les expériences « sous le soleil » de ce grand roi qui était le plus sage de tous les hommes (1 Rois IV, 31) ; mais le récit de ces expériences n'empêche pas que le livre qui en parle ne soit une partie de la parole de Dieu, divinement inspirée (2 Tim. III, 16), et écrite pour notre instruction (Rom. XV, 4). Il est des gens qui ont traité avec un certain mépris cette portion de la Bible, comme

si elle n'était pas de Dieu, ou comme si elle était sans importance à cause qu'elle ne retracerait pas les grands principes du salut. Mais il est facile de s'apercevoir qu'un tel raisonnement est insoutenable. Dieu veut nous dire la vérité quant à toutes choses. Il nous dit où se trouve la véritable paix (Jean XVI, 33), et la joie qui dure à jamais (Ps. XVI, 11) ; Il déroule aussi devant nos yeux la scène de ce monde, dans laquelle la joie et le bonheur ne sont que passagers et se changent bientôt en amertume.

Dieu, dans sa grâce, a fourni au roi Salomon la sagesse convenable pour comprendre et décrire, dans des paroles dictées par le Saint-Esprit (1 Cor. II, 13 ; 2 Pierre I, 21), tout ce que l'homme peut rencontrer autour de lui dans ce monde, et tout ce à quoi il peut s'attendre ici-bas. Ne nous importe-t-il pas de le savoir ? Mais si l'on ne veut pas écouter la sagesse de Salomon, on n'écouterà pas non plus Celui qui seul était plus sage et plus grand que Salomon, savoir notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (Matth. XI, 42).

Nous avons dit, et nous le répétons, que ce livre a bien des attraits pour la jeunesse. Dieu vous fasse saisir les précieuses leçons qui y sont contenues, et vous rende heureux en les mettant en pratique.

Le mot « Ecclésiaste » veut dire « Prédicateur. » C'est le titre que prend le roi Salomon, le fils de David, quand il nous annonce toutes ces choses relatives à la terre. L'Esprit de Dieu se sert d'un mot semblable en parlant de Jésus-Christ, le vrai Fils de David (Matth. I, 1), alors qu'il parcourait les villes de Gali-

lée, annonçant les choses du ciel, — tout ce qui concernait le royaume de Dieu (Matth. IV, 23; Marc I, 14, 15; Jean III, 12; Act. XXVIII, 31). Mais quelle différence entre les deux prédications, comme aussi entre les deux prédicateurs, quoique l'un fût un type de l'autre. — Ils étaient tous deux « fils de David » selon la chair. Salomon, fils immédiat, succéda à son père David dans la puissance et dans la gloire de son royaume; — Jésus, fils descendant du même David, a été LE FILS que Dieu avait toujours eu en vue, — le seul qui pouvait faire valoir les belles promesses que Dieu avait prononcées à David, — le seul en qui pouvaient s'accomplir toutes les prophéties.

Salomon, homme de paix, était destiné de Dieu pour établir en gloire le royaume d'Israël, ainsi que pour bâtir le temple magnifique et y organiser le service divin; — Jésus, qui est notre paix (Éph. II, 14), est descendu ici-bas afin d'annoncer le royaume de Dieu, et de nous parler d'un culte en esprit et en vérité (Jean IV, 24), un culte dans lequel les adorateurs connaissent leur relation actuelle avec Dieu comme Père, un culte dont Jésus Lui-même est le temple éternel, constamment ouvert et toujours accessible (comparez Jean II, 21; Apoc. XXI, 22).

Oui, Salomon était un type de Jésus. Il est vrai que les types sont toujours faibles en présence de la réalité qu'ils représentent, mais ils nous aident à saisir mieux la valeur et les divers aspects de ce qu'ils préfigurent, soit par comparaison, soit par contraste. Ici nous avons le contraste.

Salomon est devenu riche; il devint plus grand qu'aucun des rois de la terre, tant en richesses qu'en

sagesse ; — Jésus , *étant* riche, *s'est fait pauvre*. Salomon s'est procuré tout ce que son âme a pu souhaiter sur la terre ; — Jésus a eu faim et soif, et Il n'avait pas un lieu où Il pût reposer sa tête :

Le renard a sa tanière,
Et l'hirondelle son nid ; —
Mais Lui, pauvre et solitaire,
N'avait pas même un abri.

La gloire de Salomon était si grande que la reine de Séba, en la voyant, en fut toute ravie hors d'elle-même (2 Chron. IX, 4) ; — mais Jésus fut méprisé de chacun ; on ne le regardait que comme le fils du pauvre charpentier méconnu de Nazareth, de sorte que fut accomplie la parole du prophète qui dit : « Quand nous le regardons, il n'y a rien en lui à le voir qui fasse que nous le désirions » (Ésaïe LIII, 2). Salomon, envisageant toutes choses du sommet de la gloire à laquelle il était parvenu, — lui, qui avait essayé de tout ce que cette terre peut fournir de meilleur, — s'écrie : « Voilà, tout est vanité et rongement d'esprit. » — Jésus, descendant dans ce monde de péché et de misère, — en y apportant les richesses indicibles, et la connaissance des choses ineffables qu'Il avait vues et goûtées dans le sein de son Père dans le ciel, — s'écrie : « Venez à moi, et je vous donnerai *du repos* ; — celui qui croit en moi a la vie éternelle ; — Moi, je suis la résurrection et *la vie* ; — en moi, vous aurez *la paix*. » — Quel contraste !

Néanmoins, ces deux instructions différentes sont utiles pour vous, chers enfants, comme pour nous tous. Heureux serez-vous, jeunes lecteurs, si, en entendant de la bouche de Salomon ce qui en est des

choses de la terre, vous êtes amenés à en détourner votre cœur, pour avoir vos affections uniquement en Jésus, et aux choses du ciel où Il est maintenant assis à la droite de Dieu. Heureux serez-vous encore si vous apprenez à marcher sagement à travers ce monde, n'en usant pas selon votre propre gré ; car la figure de ce monde passe (1 Cor. VII, 31).

Le lit de mort d'un rabbin.

Il y quelques années, j'entendis parler d'un rabbin qu'on croyait être secrètement attaché au Christ. Je ne doutai pas de la vérité de ce rapport. Il appartenait à une des premières familles portugaises, et avait un caractère généreux. Quand il entendait ses coreligionnaires juifs parler avec mépris d'un chrétien, il les blâmait et les exhortait à lire l'Écriture sainte.

Le rabbin fut couché sur un lit de douleur par une longue et dangereuse maladie. Sa femme appartenait, elle aussi, à une famille portugaise des plus respectables. Ils étaient extrêmement heureux ; leur intérieur respirait l'amour, la douceur et la pureté. Leurs quatre enfants étaient élevés avec le plus grand soin, et instruits dans la connaissance des livres de l'Ancien Testament.

Quand le rabbin sentit que l'heure de son délogement approchait, il appela sa femme auprès de son lit, lui prit la main et dit : « Je serai bientôt appelé à te quitter ; mais ce qui me console, c'est que notre séparation sera de courte durée. Je sais que tu ne t'éloigneras pas de ma couche jusqu'au moment où mon

âme sera délivrée des liens du corps. Quand la mort aura fermé mes yeux, tu videras mon coffre. Conserve et fais bon usage de ce que tu y trouveras. » La pauvre femme pensa qu'il voulait parler de son portrait; mais c'était quelque chose de bien plus précieux.

Dès ce moment, la tendre épouse ne quitta plus son mari; elle essuyait la froide sueur de la mort qui perlait sur son visage et son front, et humectait avec des parfums rafraîchissants ses lèvres crevassées. Enfin le solennel moment du départ arriva. Le rabbin joignit les mains comme pour prier, ouvrit les yeux, dirigea ses regards vers le ciel et s'écria : « Seigneur Jésus-Christ ! Je remets mon esprit entre tes mains — mon Dieu, mon Sauveur ! » — Son âme s'envola avec ces dernières paroles; elle s'envola vers Christ, son Rédempteur. Sa femme était consternée et accablée de douleur; mais la dernière recommandation de son mari lui revint soudain en mémoire. Elle ouvrit le coffre, et y trouva un petit Nouveau Testament, qu'il avait coutume de porter sur son cœur. Il était facile de voir que chaque page de ce livre avait été lue et relue. La pauvre femme le prit en s'écriant : « Oh ! précieuse relique ! »

Ces choses firent une telle impression sur cette dame, qu'elle commença à lire ce Nouveau Testament, et pria un serviteur de Christ de l'instruire dans les voies du salut; elle confessa enfin le nom de Jésus, et se fit baptiser.



Une lettre à la poste.

Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai.

(Jean XIV, 13.)

C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute.

(1 Jean V, 14.)

Afin de vous prouver, mes jeunes amis, que Dieu entend les prières des enfants, je vais vous raconter

l'histoire d'un petit garçon dont la prière fut exaucée, bien que, comme vous allez le voir, le moyen dont il se servit pour l'adresser à Dieu fût une grande méprise. C'est un fait véritable qui s'est passé en Allemagne.

Ce petit garçon, que nous appellerons François, n'avait que six ans; il avait perdu son père, et, par suite de ce triste événement, il s'était vu privé des moyens de continuer à s'instruire. C'était un grand chagrin pour François; car il ne ressemblait pas à certains enfants qui se plaisent à ne rien faire, et qui sont très contents quand leur maître est absent et ne peut pas leur donner de leçon. François savait qu'il était ignorant, et qu'il avait beaucoup à apprendre avant de devenir un homme utile à quelque chose; son plus grand désir était d'être admis dans une des écoles que de pieux chrétiens ont établies, et où les enfants entendent parler de Jésus-Christ et de son amour, et apprennent aussi beaucoup d'autres choses qu'ils ont besoin de savoir pour être en état de gagner leur vie.

Sa pauvre mère le désirait autant que lui; mais sans argent, sans ami, pauvre, inconnu, que pouvait-on espérer dans ce monde, que pouvait-on y attendre? Heureusement pour notre orphelin, il avait entendu parler de Celui qui « est riche envers tous ceux qui l'invoquent » (Romains X, 12), et de Jésus, qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas; car à de tels est le royaume des cieux » (Matth. XIX, 14).

Ce cher petit garçon se confiait simplement et entièrement en ce Sauveur, croyant qu'Il l'aiderait; ce qui l'embarrassait, c'était de lui faire connaître sa dé-

tresse. « Mais comment puis-je aller à Jésus ? » disait-il... « Je veux lui écrire, et je lui dirai tout ! » Il se mit aussitôt à le faire, et lui écrivit à peu près dans ces termes :

« Mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ !

» J'ai perdu mon père ; nous sommes pauvres ; mais je sais que tu nous dis dans ta Parole que tout ce que nous demanderons à Dieu en ton nom, Il nous l'accordera. Je crois ce que tu dis, Seigneur Jésus ; je prie donc Dieu, au nom de Jésus, de donner à ma mère les moyens de me placer à l'école des moraves. J'aimerais tant à m'instruire... Donne-moi aussi la sagesse et toutes les choses qui sont bonnes. »

Il plia sa lettre, y mit l'adresse, et d'un air grave, mais très heureux (car il était sûr que son Sauveur lui répondrait), il la porta à la poste.

Maintenant, vous trouvez peut-être François bien simple, et vous vous demandez : « Comment un enfant qui connaissait le Seigneur, et qui, sans doute, ne négligeait pas de le prier chaque jour, pouvait-il chercher un autre moyen que la prière pour s'adresser à Lui ? François ne savait-il pas que Dieu peut entendre une prière faite à voix basse, et même connaître nos pensées et nos désirs sans qu'ils soient exprimés par des paroles ? » — Cependant, vous ne devez pas trop vous hâter de blâmer ce petit garçon. Pensez comme il était jeune ! Puis c'était probablement la première fois qu'il se trouvait dans la difficulté. Sans doute, il avait souvent demandé à Jésus de le rendre sage et heureux, et de lui accorder le secours de son Saint-Esprit ; sans doute, il l'avait prié de bénir ses chers parents ; mais maintenant il avait besoin d'argent pour

payer ses mois d'école, et cela lui semblait peut-être une tout autre chose que de prier pour obtenir des bénédictions spirituelles; c'est pourquoi, dans sa simplicité, il pensa qu'il devait s'y prendre d'une manière toute différente. D'ailleurs un si jeune enfant ne savait pas grand'chose de la poste. Très-probablement il avait entendu dire que c'était le moyen le plus prompt d'envoyer un message à des amis absents, et de recevoir leur réponse; et, comme il avait lu dans sa Bible que Jésus-Christ est monté au ciel, et que le ciel lui semblait très loin, il pensa sûrement qu'il avait découvert le meilleur moyen de s'adresser au Seigneur Jésus pour lui dire ses chagrins. Ce fut donc tout à fait un acte de foi de la part du petit François; et vous verrez comment Dieu, qui regarde au cœur plus qu'à la manière dont les choses sont faites, voulut bien l'exaucer.

Le buraliste, voyant l'adresse pensa que cette lettre venait d'un fou ou d'un imbécile, c'est pourquoi il la mit de côté pour le moment; mais quand il eut expédié toutes les autres lettres, il la reprit, regarda l'écriture et vit que c'était celle d'un enfant. Il l'ouvrit alors, et fut très touché en lisant cette prière enfantine. Il la montra à un de ses amis, qui était un homme pieux; celui-ci la prit et la lut dans une réunion chrétienne où se trouvait une dame riche et généreuse, la baronne de Lippe. Quand elle entendit lire cette lettre, il lui sembla que c'était un message de son Sauveur pour lui dire de prendre soin « d'un de ces petits qui croient en Lui. » En conséquence, elle prit le jeune orphelin sous sa protection, et le plaça à l'école où il désirait tant d'aller.

Vous voyez donc que si la lettre elle-même n'atteignit jamais le ciel, cependant la prière qu'elle contenait y alla. Il en est ainsi de toutes les prières, qui, comme celle de cet enfant, sont exprimées dans la foi et au nom de Jésus, car n'a-t-il pas dit : « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai ? »

Avant de finir, je désire diriger l'attention de mes petits lecteurs sur le second passage que j'ai cité au commencement de mon récit : « Si nous demandons quelque chose *selon sa volonté*, il nous écoute ; » parce que je pense qu'il aide beaucoup à expliquer cette promesse générale : « Quoi que vous demandiez *en mon nom*, je le ferai. » — En lisant les deux passages, vous verrez qu'afin d'être exaucés, nous ne devons pas seulement prier au nom de Jésus, mais aussi demander des choses qui soient selon sa volonté et qu'Il sait nous être bonnes. La raison pour laquelle beaucoup d'enfants (et de grandes personnes aussi) ne reçoivent pas ce qu'ils demandent, c'est qu'ils demandent des choses que Dieu ne veut pas qu'ils aient ; car Il est si sage et si bon que, si nous sommes ses enfants, Il ne nous donnera pas ce qui nous serait nuisible, quand même cela nous plairait beaucoup sur le moment. Je connais une petite fille qui pensait que Dieu lui donnerait tout ce qu'elle demanderait au nom de Jésus ; c'est pourquoi, comme elle désirait par-dessus toutes choses une grande poupée de cire dont les yeux pussent s'ouvrir et se fermer, elle avait l'habitude de prier chaque soir, pour qu'en s'éveillant le matin elle trouvât une belle grande poupée couchée à côté d'elle. Comme vous le pensez, sa prière ne fut pas exaucée, et elle n'eut jamais la poupée. Elle s'éton-

nait beaucoup, dans ce temps, que la poupée ne vint pas ; mais lorsqu'elle fut devenue plus grande, et que par la foi et la lecture de la Bible elle eut mieux compris les pensées et la volonté du Seigneur, elle vit combien elle avait été folle de mettre son cœur à une semblable bagatelle, et d'espérer que Dieu opérerait un miracle pour satisfaire son caprice d'enfant.

La prière de François était bien différente ; car c'était selon la volonté de Dieu que notre cher petit garçon, qui était son enfant par la foi, fit l'expérience des soins et de la fidélité du Seigneur, s'exerçant même dans les plus petits détails de la vie de chaque jour, et qu'il apprit à aimer et servir Celui qui l'avait aimé le premier. Cette prière était donc une bonne prière, aussi Dieu l'exauça.

Que l'histoire de François vous encourage, mes chers lecteurs, à remettre toutes vos peines, tous vos petits chagrins à Jésus-Christ, car Il est si miséricordieux qu'Il ne regarde pas comme peu de chose ce qui vous rend malheureux. Et si, comme c'est très souvent le cas, vos chagrins sont la conséquence de vos péchés, oh ! ne craignez donc pas de porter vos péchés à Celui qui, seul, peut les ôter, parce qu'Il les a, une fois pour toutes, pris sur Lui, et les a expiés sur le bois maudit de la croix ; c'est pourquoi Il peut délivrer de la condamnation et du jugement, que Dieu a prononcés contre le péché, tous ceux qui viennent à Lui comme à l'unique Sauveur ; et Il les rend parfaitement heureux. Ne s'appelle-t-il pas Lui-même « le Sauveur du monde » (Jean III, 17 ; IV, 42 ; XII, 47 ; 1 Jean IV, 14) ; « le Sauveur des pécheurs » (Éphés. II, 5-8 ; 1 Tim. I, 15 ; II, 4) ; et ne dit-il pas : « Je ne mettrai

point dehors celui qui vient à moi ? » (Jean VI, 37.)



Contentement.

Un homme pauvre, mais pieux, était assis près d'un petit feu, par une froide soirée d'hiver, avec sa femme et ses enfants. Au bout d'un moment, il leur dit : « J'ai beaucoup pensé toute la journée à ce passage des Écritures qui nous apprend que « le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matth. VIII, 20). N'est-il pas étonnant que nous, qui ne sommes que des pécheurs, incapables par nous-mêmes d'aucun bien, soyons mieux favorisés que Lui ne le fut ? »

« Oui, c'est en effet merveilleux, papa, » répondit la fille aînée ; « car, bien que notre maison soit étroite et nos ressources chétives, comparées aux demeures spacieuses et à l'abondance du grand monde, il semble pourtant que Jésus-Christ n'était pas aussi bien partagé que nous le sommes. »

« Je suis contente de l'entendre parler de la sorte, » dit la mère. « Combien, en effet, ne sommes-nous pas heureux tous ensemble dans notre petite habitation, par cette froide nuit ; nous avons du feu pour nous chauffer, nous avons des lits pour nous reposer, tandis qu'il gèle au dehors, et que la bise souffle : néanmoins, comme papa vient de le dire, le *Fils de l'homme*, quand il était sur la terre, n'a pas eu un lieu où reposer sa tête ! Oh ! que cette pensée nous rende

vraiment reconnaissants pour les nombreux bienfaits dont nous jouissons. »

Or, la piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. Car nous n'avons rien apporté dans le monde ; il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, soyons satisfaits (1 Tim. VI, 6-8).



L'hiver.

Voici l'hiver et la froidure,
L'épaisse brume assombrit l'air,
Plus de gaieté dans la nature :
Voici l'hiver.

Voici l'hiver ; la feuille tombe,
Le frais bocage n'est plus vert,
Tout est triste comme la tombe :
Voici l'hiver.

Voici l'hiver ; la froide bise
Au loin dans la plaine se perd ;
La mer mugit, oh ! qu'elle est grise
Voici l'hiver.

Voici l'hiver ; la neige abonde,
L'étang gelé semble de fer,
La campagne est blanche à la ronde :
Voici l'hiver.

Voici l'hiver ; dans sa chaumière
Le pauvre est à peine couvert ;
L'oiseau fuit en terre étrangère :
Voici l'hiver.

C'est un hiver que notre vie ;
Ces bas-lieux sont un vrai désert ;
Ici, loin de notre patrie,
C'est un hiver.

Mais dans le séjour d'allégresse
Qui, par Jésus, nous est ouvert,
Bientôt plus d'ennui, de tristesse :
Là, plus d'hiver.





L'Ecclésiaste.

II.

LES TRAVAUX DU PRÉDICATEUR.

En considérant les travaux du « Prédicateur, » ainsi que les motifs qui l'engagèrent à les faire, il ne faut pas oublier, chers enfants, qui il était. Non-seulement sa position comme roi lui donnait une autorité absolue sur tous ses sujets, mais il était devant Dieu le plus grand de tous les rois de la terre, en tant que roi du peuple choisi de Dieu, Israël, et comme fils de David, auquel Dieu avait fait tant de magnifiques promesses. Ajoutons à sa grandeur la sagesse que Dieu lui avait

accordée en réponse à sa requête (voyez 1 Rois III, 5-12), et nous comprendrons aisément que personne, mieux que Salomon, ne pouvait apprécier d'une manière plus juste toutes les choses qui se passent sur la terre. Il est écrit en effet que Salomon était plus sage que qui que ce fût (1 Rois IV, 31). Dieu a permis que ce grand roi écrivit les expériences et les observations qu'il a faites sur tout ce que nous voyons autour de nous, afin que nous en retirions instruction et profit, et que nous nous contentions de savoir ce que l'Écclésiaste nous en dit, sans nous flatter, en nous laissant bercer par de folles illusions, de trouver autre chose sur la terre que ce que Salomon y a trouvé ; « car qui est l'homme qui pourrait suivre le roi en ce qui a été déjà fait ? » (chap. II, 12.) « Ce qui a été, c'est ce qui sera ; ce qui a été fait, c'est ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » (I, 9.)

Le roi avait remarqué que, dans ce monde, chacun travaillait. Il voulut donc sonder, avec sa sagesse, la raison de ce travail ; mais il arriva bientôt à la conclusion que Dieu tient la haute main sur tout, et qu'il ne trouve pas à propos de nous expliquer toutes les choses qu'il fait ; et qu'à la fin du compte, en présence des résultats si imparfaits de notre travail, et en considérant ce que nous voyons autour de nous ici-bas, nous avons à confesser, comme Salomon, que : « ce qui est tortu ne se peut redresser, et les défauts ne se peuvent nombrer. » (I, 15.)

A propos de cela, le Prédicateur ajoute un sage conseil, savoir qu'il n'est pas bon de poser trop de questions, ou de faire trop de recherches. « Celui qui

s'accroît de la science, s'accroît du chagrin. » (1, 18.) C'est-à-dire qu'il vaut mieux être content de son état que de se demander sans cesse : Pourquoi Dieu m'a-t-il fait ainsi ? Il faut regarder l'œuvre de Dieu, ainsi que nous y sommes invités au chapitre VII, verset 13 ; « car qui pourra redresser ce qu'il aura *renversé* ? » (ou plutôt : *tortué*, parce que le mot est le même que celui employé au chap. I, 15.)

Chacun a sa croix à porter ; chacun trouve , dans son lot, quelque chose qui lui est une cause de tristesse lorsqu'il y pense. Celui qui le reçoit de la main de Dieu, dans un esprit de contentement, est bienheureux ; celui qui regimbe se verra bientôt beaucoup plus malheureux qu'il n'était. Vous pourrez, sans doute, vous rappeler beaucoup d'exemples de ce que nous venons de dire, et que l'on rencontre fréquemment parmi les histoires que nous raconte le livre de Dieu, nous montrant tantôt ceux qui se sont soumis à Dieu, tantôt ceux qui se sont opposés à sa volonté. Deux des plus frappants se trouvent dans le livre d'Esther, à propos d'Haman et de Mardochée. Haman était Agagien, c'est-à-dire Hamalécite, ennemi juré du peuple de Dieu (Exode XVII, 16 ; 1 Sam. XV, 8) ; tandis que Mardochée était Juif. Assuérus, roi de Perse, avait avancé Haman au plus haut degré dans son royaume, de sorte que tout le monde se prosternait devant lui et recherchait sa faveur, à l'exception d'un seul : c'était Mardochée, lequel craignait Dieu, et ne voulait pas s'incliner devant un Hamalécite. Aussi chacun pensait que Mardochée allait payer cher sa fidélité. En effet, Haman avait formé le dessein de le mettre à mort avec toute la race des Juifs. Pourquoi donc Mardochée

n'agissait-il pas comme les autres ? Ça ne l'aurait pas beaucoup dérangé de s'incliner un peu, quand Haman passait ! Mais non, Mardochée ne pouvait pas raisonner ainsi. Comme Juif, son devoir vis-à-vis de Dieu était de refuser à Haman toute marque de déférence. Quant à Haman, il semblait que tout allait bien pour lui ; il était l'ami du roi ; il avait tout ce qu'il pouvait désirer en fait de pouvoir ; ses richesses, sa gloire, sa femme et ses dix enfants devaient être pour cet heureux mortel autant de sujets de satisfaction et d'orgueil ; « mais tout cela, dit-il, ne me sert de rien, pendant tout le temps que je vois Mardochée, ce Juif, séant à la porte du roi. » Qu'est-il arrivé dans la suite ? Ses desseins contre Mardochée furent la cause de sa ruine ; et le fidèle Mardochée fut élevé à la haute place qu'Haman avait occupée avant lui.

Revenons, toutefois, au roi Salomon et à ses expériences. Considérant que le travail est la portion de tout homme ici-bas, et qu'il y avait toujours une certaine mesure de peine particulière attachée au lot de chacun, Salomon se mit à rechercher s'il n'y aurait pourtant pas *un genre* d'occupation qui pût procurer plus d'agrément que les autres, un travail « qu'il serait bon aux hommes de faire sous les cieux pendant tous les jours de leur vie » (chap. II, 3). Voilà pourquoi il a entrepris les travaux grandioses qui l'ont occupé.

Il s'est fait des choses magnifiques ; il s'est bâti des maisons ; il s'est planté des vignes, des jardins, des vergers avec des réservoirs d'eaux pour les arroser ; il s'est acquis des serviteurs, des chanteurs et des chanteuses avec plusieurs harmonies de toute espèce

d'instruments ; il s'est amassé de l'argent et de l'or avec toutes sortes des plus précieux joyaux ; enfin, pour que rien ne vînt à manquer à l'approvisionnement de ses domaines, il avait plus de menu et de gros bétail que tous ceux qui avaient été avant lui à Jérusalem. Dans le IX^e chapitre du second livre des Chroniques, on trouve une description de toute la magnificence de son palais, ainsi que l'effet que tant de grandeur produisit sur la reine de Séba, qui était cependant, elle aussi, habituée à une splendeur royale peu ordinaire, — à en juger d'après le train dont elle était accompagnée, et les présents qu'elle apportait au roi Salomon. Mais la gloire du roi surpassait encore de beaucoup, dit-elle, tout le bruit qui s'en était répandu dans les pays environnants.

Malgré tout cela, lorsque Salomon put contempler tout ce qu'il avait fait, il sentit qu'il n'était pas plus satisfait qu'auparavant. Le travail avait été agréable à faire en vue de ses brillants résultats ; mais, une fois le résultat atteint, tout était vanité et rongement d'esprit ; et le grand roi en est venu au point de haïr la vie sur la terre, et de haïr tous ces travaux. La mort et la corruption ne mettraient-elles pas bientôt fin à tout dans ce monde ; et, quand même quelque chose de toute cette gloire subsisterait après la mort de Salomon, qui pourrait dire que son successeur n'en ferait pas mauvais usage, et ne perdrait pas tout ce que Salomon avait amassé avec tant de peine ? — En effet, nous savons que son successeur, Roboam, ne fut pas un homme sage, et que, pendant son règne, le roi d'Égypte s'empara d'une grande partie des richesses royales.

Donc, la conclusion à laquelle Salomon est arrivé, la voici : — Si l'on cherche à améliorer son état sur la terre, on ne fait qu'ajouter inutilement à ses peines. Le meilleur pour l'homme, dit l'apôtre Paul, qui aussi l'avait appris par expérience, c'est d'être content dans la position et les circonstances où il se trouve. (Voyez Phil. IV, 11 ; 1 Timothée VI, 6-10.)

Nous réserverons pour la prochaine fois, Dieu aidant, l'instructive leçon que le roi Salomon a tirée du travail ; et, avant de terminer, remarquons ensemble un passage très solennel, à la fin du chapitre II, par lequel on voit que l'occupation qu'on se donne à recueillir et à s'amasser des biens est quelquefois une *punition* de la part de Dieu. Souvenez-vous-en, chers enfants, si vous étiez portés à envier le sort de ceux qui paraissent prospérer dans ce monde, et qui veulent devenir riches. (Lisez Ps. LXXIII, 1-24.) L'avare est le plus misérable des hommes. Que Dieu vous garde d'imiter son exemple ! Mais qu'Il vous accorde plutôt de venir à Jésus, le Sauveur, afin qu'étant sauvés par Sa grâce, votre vie tout entière soit consacrée à Celui qui s'est donné Lui-même pour nous, et qu'ainsi vous goûtiez le bonheur qu'il y a de travailler pour Lui, et de Le servir.

Seigneur, Toi qui, pour nous, t'offris en sacrifice !
 Nous voulons, en retour, vouer à ton service
 Nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs.
 Pour que nous le puissions, malgré notre faiblesse,
 Augmente notre foi, fais que par Toi, sans cesse,
 Nous soyons tous plus que vainqueurs.





Les marguerites.

Un matin, de ma fenêtre, je vis la prairie toute couverte de marguerites à la mine paisible et modeste, qui levaient leurs têtes vers le ciel, comme pour saisir les premiers rayons du soleil levant. Elles avaient un aspect remarquablement pur et innocent, et je fus frappé de voir comment toutes, sans exception, semblaient regarder en haut vers un seul et même objet. Pas une seule n'avait la tête inclinée vers la terre. Quoique différent entre elles en dimension et en taille, toutes étaient tournées du même côté. Et lorsque je descendis dans la prairie, et que j'examinai de plus près ces petites fleurs, je vis combien chacune d'elles était par-

faite dans sa forme et jusque dans ses moindres détails.

Qu'elles étaient jolies ces petites marguerites ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de les regarder, et je pensai au plaisir que Dieu, qui a créé les petites marguerites, doit prendre à contempler les œuvres de ses mains ; et à la satisfaction plus grande encore, avec laquelle il doit abaisser ses regards sur les pécheurs dont les robes ont été blanchies dans le sang de l'Agneau ; combien surtout Dieu doit être heureux, quand il les voit toujours tournés vers Lui « dont la face est un rassasiement de joie, » et transformés ainsi à l'image de son Fils bien-aimé.

Ceux qui aiment le Seigneur Jésus sont rendus parfaits par la justice dont Lui-même les a revêtus. Quelle joie pour Dieu, par conséquent, quand Il voit ses enfants constamment regarder vers Lui, sans qu'un seul nuage se place entre eux et Lui, car ne sont-ils pas « rendus agréables dans le Bien-Aimé ? » Ils sont parfaits en Christ, et c'est parce que Dieu a trouvé sa satisfaction dans l'œuvre accomplie par son Fils à la croix, que ceux qui croient en Lui peuvent jouir de toute sa faveur et de la clarté de sa face.

Les marguerites, ainsi que je l'ai dit, étaient toutes tournées du même côté, comme si elles attendaient quelque chose ; c'est ainsi que les Thessaloniens, dont l'apôtre Paul nous parle dans le Nouveau Testament, attendaient continuellement le Fils de Dieu venant du ciel. Aussitôt après leur conversion, ils se mirent à attendre le Seigneur, bien qu'ils vécussent déjà il y a dix-huit cents ans ; et les marguerites aussi, à peine sorties de terre, se tournent vers le ciel. Les Thes-

saloniciens étaient occupés d'un seul objet qui était Christ. Ils ne s'observaient pas les uns les autres pour savoir si tous attendaient le même Jésus ; leurs cœurs étaient remplis d'amour pour Christ, et ils croyaient à sa promesse : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi. » Ils croyaient que le même Jésus, qui les avait rendus « plus blancs que la neige, » allait venir bientôt pour les prendre auprès de Lui, dans la maison de son Père. Ils savaient qu'ils étaient acceptés en Christ, et leurs cœurs se réjouissaient dans l'espérance d'être bientôt avec Lui pour toujours.

Et vous, chers enfants, regardez-vous en haut, comme les marguerites, dans l'attente du Seigneur Jésus venant du ciel avec un cri de commandement ? Êtes-vous prêts à aller à sa rencontre en l'air ? S'il venait en ce moment, ne seriez-vous pas confus en rencontrant son regard scrutateur ? Vous reste-t-il encore quelque chose à faire avant qu'il arrive ? Seriez-vous contents de Le voir ? Dieu aime que les petits enfants regardent en haut et attendent son cher Fils, et n'aimeriez-vous pas réjouir le cœur de Dieu ? O ! chers petits amis, si vous savez ce que c'est que d'avoir le pardon de tous vos péchés, si vous connaissez un peu cet amour qui a été plus fort que la mort, il me semble que l'attente du Seigneur Jésus doit être pour vous une bien douce perspective. Quel heureux avenir que d'être avec Lui, de le louer pour tout ce qu'Il a fait pour vous ! Ne vous tarde-t-il pas de voir ce bien-aimé Jésus, qui a tant souffert pour vous, de Le voir couronné de gloire et d'honneur ? Ne désirez-vous pas joindre votre voix au cantique nouveau à la

louange de l'Agneau, et vous prosterner devant Lui dans la contemplation de sa beauté.

Je suppose que plusieurs d'entre vous savent ce que c'est que de recevoir, quand on est au pensionnat, une lettre de son père, annonçant sa visite. Comme votre cœur bat à la pensée de cette arrivée prochaine ! Quelle préoccupation constante pendant toute la journée ! Les choses désagréables passent inaperçues devant l'espérance qui remplit le cœur ; et, à mesure que l'heure s'approche, vous êtes aux aguets au moindre bruit. A chaque instant vous courez à la porte, pour être sûr d'entendre les premiers pas de ce père chéri. A aucun prix vous ne voudriez ne pas être trouvé prêt pour le recevoir, car vous savez combien lui sera heureux de vous voir, vous !

Eh bien ! chers enfants, le Seigneur Jésus, Lui aussi, vous a envoyé un message, disant qu'Il vient bientôt, non-seulement pour vous voir, mais pour vous prendre auprès de Lui, dans les demeures qu'Il a préparées pour vous. Dieu dit : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et Il ne tardera point. » UN PEU de temps ! Pensez à ces paroles et à celles de l'avant-dernier verset de la Bible : « Certainement je viens bientôt. » Êtes-vous prêts à dire : « Seigneur Jésus, viens ! »

L'attendez-vous constamment, comme vous tenant à la porte ? Êtes-vous comme des serviteurs qui attendent leur maître ? « Voici l'époux vient, sortez à sa rencontre. » — Ou bien, serez-vous effrayés quand vous entendrez le cri de commandement et la voix de l'archange ?

Mais j'ai encore quelque chose à vous dire au sujet

des marguerites. Le lendemain matin, quand je regardai de nouveau la prairie, je vis que toutes les marguerites avaient disparu. L'herbe était fraîche et verte, et le soleil brillait toujours radieux comme la veille, mais les petites marguerites n'étaient plus là. Quelqu'un était venu de très bonne heure et les avait toutes prises.

Ainsi aussi, le moment approche où le Seigneur Jésus viendra prendre les siens qui l'attendent.

Il me semble vous entendre dire : Je n'aimerais pas être laissé en arrière. Je n'aimerais pas voir en m'éveillant, un matin, que tous les chrétiens sont allés dans la gloire, et que je suis laissé sur la terre. Eh bien ! le Seigneur Jésus vous dit : « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent *de bonne heure* me trouveront. » Si vous n'avez pas encore trouvé Jésus comme votre Sauveur, si vous ne pouvez pas encore vivre dans l'attente de Le voir et de Lui être rendu semblable, hâtez-vous de recevoir le salut gratuit qu'Il vous offre. Comptez sur la Parole de Dieu : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Si vous voulez être blanc et pur comme les marguerites, il faut que vos péchés soient effacés par le sang de Christ. Alors vous serez plus blanc que la neige, car « le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. »

Il n'y a pas de temps à perdre, car je crois que le Seigneur ne tardera pas à venir. Il se peut qu'Il vienne pendant que vous lisez ces lignes ; et, alors, si vous n'êtes pas prêt à aller à sa rencontre, la porte sera fermée devant vous, et vous n'aurez plus qu'à attendre la punition éternelle préparée pour le diable et ses anges. Pensez aux dernières paroles que le Seigneur

Jésus vous adresse : « Certainement, je viens bientôt ; »
et n'ayez aucun repos que vous ne puissiez répondre : « Amen ! oui Seigneur Jésus, viens ! »

Tu vas venir,
Jésus, ravir
Les tiens par ta puissance.
Ils te verront,
Ils accourront
En ta sainte présence.

Morts et vivants,
Tous les croyants
Entendront la trompette.
Oh ! qu'à genoux
Chacun de nous
Pour ce beau jour s'apprête.

Oui, tu viendras,
Introduiras
Toi-même ton Église
Auprès de Dieu,
Dans le saint lieu,
Où la gloire est promise.

Déjà s'entend
Le cri disant :
Voici l'Époux, victoire !
Au rendez-vous,
Saints, hâtons-nous :
Jésus paraît en gloire !



Le Niagara.

Avez-vous entendu parler de la célèbre chute d'eau, connue aux États-Unis sous le nom de *Cataracte du Niagara* (ou de l'eau qui tonne)? Ce phénomène remarquable est causé par le déversement des eaux du lac Érié dans le lac Ontario. Le fleuve, large d'un quart de lieue à sa sortie du lac Érié, et de trois près de l'île Grande, parcourt environ treize lieues pour se précipiter tout à coup, de 150 pieds d'élévation, après s'être divisé en deux nappes d'eau, l'une de 1700 pieds de largeur et l'autre de 1000.

« Du lac Érié jusqu'au saut, écrit un voyageur, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent sur la bouche béante d'un gouffre. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent dans l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaille en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche, pour saisir

dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Une foule de voyageurs, attirés par ce spectacle sublime, se rendent chaque année au Niagara sur quelque un des nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve. Or, il y a peu d'années qu'un paquebot, faisant journellement le trajet, débarquait à la crique Chippevay, aux environs de la cataracte, plusieurs centaines de touristes. La journée se passa en amusements de toutes sortes, et en excursions; les uns s'en allèrent chercher un site qui permit d'embrasser les chutes dans leur ensemble et d'en admirer la majestueuse grandeur, tandis que d'autres s'arrêtèrent à contempler le brillant arc-en-ciel produit par les rayons du soleil sur les nuages de vapeur qui montent du fond de l'abîme. Mais le soir vint, et il fallut quitter ces scènes grandioses pour regagner le navire qui leva l'ancre aussitôt.

Déjà l'on était en pleine eau, remontant le courant du fleuve, lorsque le chauffeur s'aperçut avec épouvante que sa provision de combustible était entièrement épuisée. La vapeur qui se dégageait de la chaudière ne suffisait plus à dominer la force du courant; les roues battaient l'eau avec mollesse; et bientôt on vit le bateau redescendre lentement le fleuve et s'approcher irrésistiblement de l'abîme. Le chauffeur, perdant la tête, ne songeait pas à remplacer à tout prix la houille par les premiers objets à sa portée, comme les meubles ou les agrès du bateau. Les passagers étaient hors d'eux-mêmes, et comme fous de désespoir. *Leurs âmes se fondaient d'angoisse* (Ps. CVII, 26). Cependant l'on descendait, descendait toujours; et de minute en

minute le grondement sourd et lointain de la cataracte devenait plus distinct. Dieu seul pouvait arracher tant de malheureux à une mort affreuse et inévitable.

En cet instant suprême, un éclair de lumière traversa l'esprit du mécanicien. Il se souvint tout à coup de la tonne renfermant les huiles de la machine. Il l'ouvre et en précipite le contenu sur le foyer à demi-éteint. Aussitôt la flamme se ranime, et la chaleur abondante qui s'en dégage ne tarde pas à rendre à la vapeur toute sa puissance. Après un instant d'hésitation, les roues parviennent à dominer le courant, à tourner plus rapides, et le navire est sauvé !....

Un long soupir de soulagement s'échappa de tous les cœurs tremblants ; et l'on vit un vénérable vieillard s'avancer au milieu des passagers, découvrir sa tête blanchie par les années, et rendre grâces au nom de tous au Dieu de leur délivrance. « Mes amis, s'écria-t-il d'une voix émue, *Dieu nous a été une retraite et une force ; dans les détresses on trouve en lui tout secours* (Ps. XLVI, 1). Son bras a fait vertu, son Nom est grand et admirable ; jetons-nous à genoux, et bénissons-le. » Et de tous les cœurs s'élevèrent bientôt de ferventes actions de grâces à Celui qui les avait tirés de leurs angoisses et arrachés à une affreuse mort. Ajoutons que pour plusieurs, cette délivrance fut un moyen de les atteindre dans leur conscience, et de les amener aux pieds du Sauveur de l'âme.



Le sabotier breton.

Il y a quelques années qu'une Bible tomba entre les mains d'un mendiant de profession. Celui-ci s'apercevant que le contenu de ce livre était inconnu, — ou à peu près, aux habitants des villages qu'il parcourait dans ses tournées vagabondes, il lui prit idée d'en faire un objet de commerce. Arrivé dans un hameau ou dans quelque chaumière isolée, il en lisait donc quelques portions, moyennant une petite récompense.

Par une belle matinée d'été, il vint à la porte d'un sabotier, vieillard vénérable, et lui demanda l'aumône.

— Que me demandez-vous ? lui dit le vieillard. J'ai besoin de charité tout autant que vous.

— Eh bien ! dit le mendiant, si vous ne voulez point me faire l'aumône, donnez-moi un sou et je vous lirai un chapitre de la Bible.

— De la quoi ?

— De la Bible.

— Et qu'est-ce que ça ? je n'en ai jamais entendu parler jusqu'à ce jour !

— Oh ! c'est un livre qui parle tout au long de Dieu.

Le sabotier donna le sou, et le mendiant, s'asseyant sur une grosse pierre près de la fenêtre, prit sa Bible, et se mit à lire. Il l'ouvrit au chapitre III de l'évangile de Jean, ce chapitre qui a déjà fait tant de bien à tant de personnes. Le mendiant lisait bien, et le sabotier, tout étonné de la lecture, écoutait avec la plus profonde attention. Le sujet le frappait par tous les charmes de la nouveauté ; son esprit était tout absorbé. Mais lorsque le lecteur en fut à ces paroles

si belles de Jésus-Christ : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle, » le vieux sabotier put à peine retenir son émotion. Arrivé à cette déclaration qui termine le chapitre : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui, » le lecteur s'arrêta.

— Allez donc ! continuez ! s'écria le vieillard ; ne vous arrêtez pas !

— Non, dit le mendiant, je ne lis qu'un chapitre pour un sou. Le sabotier paya un autre sou et la lecture continua ; mais bientôt le lecteur s'arrêta de nouveau.

— Oh ! allez donc ! continuez donc ! s'écria encore le vieillard ; ne vous arrêtez pas sitôt, mon ami ! allez donc !

— Non, non, dit le mendiant, je ne lis qu'un chapitre pour un sou ; donnez-moi un autre sou, et je vous lirai un autre chapitre.

Un troisième sou fut donné, et le vieillard, assis auprès de la fenêtre, s'efforçait de ne pas perdre un mot de ce qu'il entendait. Malheureusement, le chapitre toucha bientôt à sa fin, et il n'y avait plus de sous Alors le vieux sabotier s'approchant de plus près de son inexorable lecteur : Oh ! dites à un pauvre vieillard, s'écria-t-il, où il pourra se procurer un tel livre !

Le mendiant lui dit qu'on le lui avait donné, et il lui indiqua le nom de la personne et celui de la ville où il pourrait le trouver : puis après il se remit en

route pour continuer ailleurs le même commerce, emportant avec lui le livre dont le contenu avait rempli l'esprit du vieux Breton d'étonnement et d'admiration. C'en était fait, le livre était parti, mais le message qu'il avait annoncé n'était pas perdu ; il avait trouvé une place dans la mémoire du vénérable sabotier et une demeure dans son cœur. Jour et nuit, il pesait en lui-même les surprenantes paroles : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ! » Elles occupaient ses pensées le matin lorsqu'il se levait, et le soir lorsqu'il allait se livrer au repos de la nuit.

Quinze jours se sont écoulés depuis que le mendiant a fait son apparition auprès de la chaumière. Le sabotier s'est levé de bonne heure, vêtu de ses meilleurs habits, et d'un air dispos et résolu il dit à son fils : Mon fils, prends soin de la boutique aujourd'hui, car je m'en vais à Nantes.

— A Nantes, père ! y pensez-vous ? un homme de votre âge faire toute la route de Nantes ! mais il y a plus de vingt lieues !

— Oui, c'est vrai ; mais je m'en vais à Nantes !

Il se mit donc en chemin, s'appuyant sur Celui qui était maintenant son bâton ; et lorsqu'il fut arrivé, il n'eut rien de plus pressé que de chercher la demeure de l'individu qui avait les Bibles en dépôt.

— Que désirez-vous, mon ami ? dit celui-ci.

— Monsieur, répondit-il, on m'a dit que vous aviez un livre, qui nous dit tout ce qui a rapport à Dieu.

- Vous voulez dire une Bible ?
- Ah ! oui, Monsieur, c'est ça, c'est ça, c'est ça ! et j'en voudrais une.
- Eh ! mon ami, que pouvez-vous m'offrir pour la payer ?
- Payer, Monsieur ! dit le brave homme.
- Oui, payer, car nous ne donnons pas les livres.
- Je ne puis rien payer, Monsieur ; vous en avez donné une au mendiant et je suis aussi pauvre que lui.
- D'où venez-vous, mon ami ?
- Il nomma son village.
- Comment êtes-vous venu ?
- A pied.
- Et comment vous en retournerez-vous ?
- A pied encore.
- Eh quoi ! vous me dites qu'un homme de votre âge fera plus de quarante lieues à pied pour se procurer une Bible ?
- Oui, Monsieur, et je me croirais bien payé, si j'en obtenais une.
- Alors, mon ami, vous aurez certainement une Bible, si jamais j'en redonne une ce sera bien à vous. Et de quelle espèce la voudriez-vous ? En voudriez-vous une à gros caractères ? Vous savez lire, je suppose.
- Je n'ai jamais su lire un mot de ma vie, Monsieur.
- Vous ne savez pas lire, et alors que pourriez-vous faire du livre ?
- Oh ! Monsieur, donnez-le-moi, car j'ai une

filles qui savent lire, et il y a encore d'autres lecteurs au village.

Touché de cette insistance et de ce désir ardent, le dépositaire lui donna la Bible, et le vieillard la serrant précieusement entre ses mains, reprit le chemin de son village.

L'aileron de requin.

Près d'arriver au Mexique, raconte un voyageur, tandis qu'à l'arrière du bâtiment, j'admirais, par une journée calme et sereine, la plaine unie des eaux, j'aperçus, fendant la nappe paisible, comme une lame tranchante qui suivait le navire. Plusieurs heures se passèrent; elle était encore là, l'accompagnant sans bruit et opiniâtement.

En regardant de plus près, je reconnus que c'était l'aileron d'un requin. L'animal était énorme; et, avec quelque attention, on distinguait ses yeux meurtriers, avides de sang.

Ainsi, me dis-je, ainsi le grand ennemi des âmes, Satan, suit en silence chacune d'elles dans sa voie, guettant l'instant propice pour la saisir et l'entraîner à la destruction. Nous naviguons sur les eaux d'un monde de péché. Quelque apparence paisible qu'elles offrent, elles recèlent des dangers mortels, et il n'y a de sécurité que pour quiconque se tient ferme au vaisseau d'une foi pure et sincère dans le Christ Jésus, notre Sauveur.



L'Ecclésiaste.

III.

LE TRAVAIL,

et l'importante leçon à en tirer.

Nous avons dit que nous considérerions la leçon du Prédicateur relative au travail. Elle fait le grand sujet de tout le livre, après le chapitre II, et elle peut être considérée comme la réponse à la question posée au chapitre II, verset 3; question que l'on peut résumer

ainsi : Quel est le meilleur travail pour un homme ici-bas sur la terre ?

La réponse est que, n'importe le travail que l'on fait, il faut agir de telle manière qu'*en le faisant*, notre âme jouisse du bien qu'il procure (chap. II, 24 ; III, 13, 22 ; V, 18) ; ou, en d'autres termes : si l'on n'est pas heureux *pendant* que l'on travaille, on ne le sera jamais ; car, une fois le travail terminé, ce n'est pas son achèvement qui amènera une joie durable, parce que tout ce qui en reste n'est que vanité et rongement d'esprit.

C'est là une leçon très utile ; et pourtant combien peu de gens y pensent. Voyez-vous ce garçon grogneur, perdant son temps à se plaindre de ce que sa tâche est trop difficile, et qui se lamente sur son funeste sort. Est-il heureux, ce garçon ? Bien s'en faut ! Il gaspille son temps ; et si, par hasard, il arrive au bout de son travail, est-ce que toute sa tristesse sera bientôt changée en joie ? Oh ! non ; car la pensée lui vient aussitôt que demain il aura autant à faire qu'aujourd'hui. Effectivement, le travail d'aujourd'hui n'ôte pas le fardeau du lendemain. « A chaque jour suffit sa peine. »

Si, par contre, notre garçon apprend ses leçons avec zèle, et fait gaiement son devoir, que lui en reste-t-il quand il a fini ? Sa joie passe avec la tâche, il y aura une autre tâche à répéter le lendemain ; mais il a été joyeux *aujourd'hui* en faisant ce qu'on lui avait donné à faire, et il pourra l'être également *demain*. Celui-ci passe « la vie de sa vanité sur la terre » *avec joie*, tandis que l'autre la passe *avec tristesse*. A qui la faute ?

Voyez-vous encore cette petite fille qui fait le lit, qui balaie la chambre, en chantant des cantiques. Est-

elle heureuse ? Personne n'en doute. Et pourquoi est-elle si heureuse ? Sera-ce là la fin de ses peines ? N'y aura-t-il plus jamais de lits à faire, ni de chambres à balayer ? Bien au contraire ; tout est à refaire le lendemain ; mais elle a été heureuse *dans* son travail aujourd'hui, et elle pourra être heureuse encore demain.

Y a-t-il sur la terre une occupation plus fâcheuse que celle du cuisinier ou de la cuisinière ? Tout ce qu'ils font est détruit, disparaît aussitôt qu'ils l'ont achevé ; et plus ils se donnent de peine à bien faire leur travail, plus on se donne le plaisir de n'en pas laisser de reste ! Quelle leçon de vanité ! Pourtant, c'est là le couronnement de tout le travail de l'homme ; parce que « tout le travail de l'homme est pour sa bouche, et cependant son désir n'est jamais assouvi » (chap. VI, 7). Quant au cuisinier même, à part la pensée du plaisir qu'il peut procurer à autrui, rien ne l'empêche d'être très heureux dans son travail. Il fait son devoir ; il vit au jour le jour. — Remarquons ici, en passant, que, s'il est souvent parlé, dans le livre qui nous occupe, de manger et de boire, c'est toujours dans le sens de prendre ce qui est nécessaire pour soutenir convenablement la vie du corps, pas davantage.

Le grand secret pour être heureux par son travail, c'est de l'être *pendant* qu'on le fait ; car tout travail est ordonné de Dieu. Chaque chose a sa saison ; mais tout ce que Dieu fait demeurera tel, et l'on ne saurait y apporter aucun changement (chap. III).

Sans vouloir entrer dans tous les détails des instructions que contient le reste du livre du Prédicateur, nous désirons cependant attirer votre attention sur

quelques-uns des points saillants, car ce n'est jamais trop tôt, n'est-il pas vrai, chers enfants, pour apprendre des choses qui sont utiles toute la vie.

Au chapitre IV, comme ailleurs, il est pleinement constaté que le péché règne partout dans ce monde. Pour le moment, Dieu laisse faire, bien qu'il prenne garde à tout ce qui se fait (et chacun aura à rendre compte à Dieu de toutes ses œuvres); mais Dieu laisse faire, parce que c'est le jour de grâce; le jugement n'a pas encore lieu.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir toute sorte d'oppression sur la terre, sans qu'il paraisse possible d'y mettre ordre. Celui qui agit justement sera toujours l'objet de la jalousie et de l'envie de ses voisins, mais il ne faut pas y faire attention. — « Celui qui craint Dieu sort de tout. » (VII, 18.) Il faut remettre à Dieu toutes ses voies, et se confier en Lui. (Voyez Ps. XXXVII, 4-8.)

On doit profiter de l'assistance que l'on nous offre, car deux valent mieux qu'un, qu'il s'agisse d'achever un travail quelconque ou de donner un conseil. (IV, 9.)

Il n'est pas bon de regarder à l'avenir avec la pensée qu'il surviendra de meilleurs jours; ceux qui mettent leur espérance dans le fils de celui qui règne actuellement, pensant qu'il leur sera plus favorable que son père, se trompent étrangement (IV, 15). Plus loin (chap. VII, 10), il est aussi démontré que c'est pareillement une chose vaine que de penser que les jours *passés* ont été meilleurs que ceux-ci. Nous avons à apprendre à nous contenter du *présent*.

Il ne faut pas se précipiter à faire des promesses

que l'on ne sera peut-être pas à même de tenir. « Crains Dieu, » et agis devant Lui. (V, 1-7.)

Il ne faut pas, non plus, s'ingérer dans les affaires d'autrui, en voulant chercher à redresser les torts qu'on peut lui faire. Dieu est au-dessus de tous, et Il voit tout. On peut Lui exposer ces choses qui font souffrir nos cœurs, puis s'attendre à Lui.

Entre les différentes occupations qui sont le partage des hommes, la meilleure, sans doute, est celle que Dieu imposa à Adam, lorsqu'Il le chassa du jardin d'Éden, — la culture des champs; mais il ne faut pas amasser les produits de la terre, ou de l'argent, en vue de devenir riche : on doit, au contraire, se servir du fruit de son travail, tant pour soi que pour sa famille, et pour ceux qui sont dans le besoin. (Éph. IV, 28.) Un homme riche peut agir d'après la même règle. (Comparez 1 Tim. VI, 17-19.)

Le chapitre VI montre combien c'est une chose triste de ne pas pouvoir jouir de ce que l'on a.

Dans le chapitre VII, toute légèreté est reprise. Il y a une fausse joie qui fait beaucoup de bruit; mais la véritable joie est connue de celui qui est patient dans la tribulation, et qui met sa confiance en Dieu.

La fin du chapitre VII et les chapitres VIII, IX, X, nous montrent le contraste qu'il y a entre la sagesse et la folie, entre la justice et la méchanceté. Salomon a dû constater que le péché règne partout : « Certainement, dit-il, il n'y a pas d'homme juste sur la terre, qui agisse toujours bien et qui ne pèche pas. » (VII, 20.) « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute point incontinent, à cause de cela le cœur des hommes est plein au dedans d'eux-mêmes

d'envie de mal faire. » (VIII, 11.) Quel tableau de ce que nous sommes ! Combien le cœur naturel abuse de la grâce et de la patience de Dieu ! On aime le mal ; et bien qu'on ait été délivré par le moyen du juste, on l'oublie aussitôt. On ne se souvient pas de l'homme pauvre et sage, qui délivre la ville de la main des puissants (IX, 13-18). (Cet homme pauvre et sage est évidemment, dans un sens prophétique, notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.)

Il faut retenir son esprit, afin de ne pas penser ni parler en mal d'autrui. « Celui qui creuse la fosse y tombera. » Ce sont des gens paresseux qui trouvent le plus facilement le temps de médire des autres. — Il faut être diligent ; et « tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir » (IX, 10) ; ce qu'il vaut la peine de faire, il vaut la peine de le faire bien.

Enfin, « jette ton pain sur la surface des eaux » (XI, 1), c'est-à-dire : fais du bien à chacun, quand l'occasion s'en présente. Si tu vis pour complaire à toi-même, Dieu t'amènera en jugement ; et que diras-tu alors ? Si tu vis pour faire du bien tout autour de toi, cela te produira une moisson de bénédictions plus tard ; Dieu n'oublie pas ce qui est pour Lui. « Dieu aime celui qui donne joyeusement. » (2 Cor. IX, 7.)

Nous avons, chers enfants, un exemple parfait devant nous ; celui de notre Seigneur Jésus-Christ, qui n'a point cherché à plaire à Lui-même (Rom. XV, 3). Que Dieu nous accorde d'imiter ce saint modèle, afin que sa joie aussi soit accomplie en nous. Il n'a jamais cessé de travailler pendant tout le temps de sa vie sur la terre, et toujours en vue du bien de ceux

au milieu desquels Il vivait. Il avait la conscience de faire toujours ce qui était agréable à son Père (Jean VIII, 29). Voilà la véritable joie ! Que Dieu vous donne, chers jeunes lecteurs, de pouvoir vous approprier, comme enfants de Dieu, l'instruction de Coloss. III, 17, qui est une espèce de commentaire de l'Ecclésiaste :

« Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père. »

Courant du nord au sud, du couchant à l'aurore,
 Que d'autres cherchent le bonheur,
 Mon esprit est content, mon âme heureuse adore
 Le Seigneur Jésus, mon Sauveur.

Ce glorieux Sauveur qui, depuis sa victoire,
 Tient le globe entier sous sa loi,
 Pour que je sois à Lui dans l'éternelle gloire;
 S'est donné Lui-même pour moi.

J'estime que, pour Lui, l'opprobre est une grâce,
 Tout gain terrestre est un vain poids :
 Sachant qu'Il me prépare une céleste place,
 Je me glorifie en sa croix.

Que les pauvres mondains vantent leur opulence,
 Qu'ils exaltent leur vanité ;
 Bientôt leur folle joie est réduite au silence :
 La mienne est pour l'éternité.





Consolation dans la souffrance.

« Il n'y eut jamais une affliction semblable à la mienne ! » disait une jeune malade, qui se tournait et se retournait fiévreusement dans le lit d'une des salles d'un hôpital ; « je ne crois pas qu'il y eut jamais douleur aussi déchirante ! »

« Une fois, » murmura doucement une voix venant du lit voisin.

La première interlocutrice s'arrêta un instant ; puis d'un ton encore plus impatient, elle continua sa plainte : « Personne ne peut comprendre ce que j'endure ! personne n'a jamais autant souffert ! »

« Un seul excepté, » murmura de nouveau la même voix.

« Vous parlez de vous-même, sans doute, pauvre créature, » dit la malade à sa compagne, « mais.... »

« Oh ! non, non, » interrompit celle-ci, « je ne parle pas de moi-même, pas de moi-même ; » et sa pâle figure se colora vivement comme si quelque grave offense eût été faite, non pas à elle, mais à un autre. Sa voix trahissait une telle émotion que la malade si agitée se calma pendant quelques minutes, et son regard s'attacha fixement sur le visage de sa jeune compagne. Les joues de celle-ci étaient pâles et creusées par la souffrance, et ses lèvres entr'ouvertes par la douleur ; néanmoins une douceur extraordinaire brillait dans ses grands yeux limpides, et sur son front se lisait une sérénité qui ne pouvait provenir que d'une relation intime avec Celui qui est « plein de grâce et de vérité. »

« Oh ! je ne pense pas à moi, pas à moi, » répétait-elle. Puis il y eut une pause. Ensuite, d'un ton grave et lent, durant le solennel silence de minuit, elle reprit la parole en ces termes : « Et ayant tressé une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, et un roseau dans sa main droite ; et fléchissant les genoux devant lui, ils se moquaient de lui, disant : Salut, roi des Juifs ! Et ayant craché contre lui, ils prirent le roseau, et lui en frappaient la tête..... Et étant arrivés au lieu appelé Golgotha.... ils lui donnèrent à boire du vinaigre mêlé de fiel..... Et ils le crucifièrent..... Et ceux qui passaient par là l'injuriaient, hochant la tête..... Et les brigands.... l'insultaient de la même manière... Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant..... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? »

La voix cessa ; et tout redevint silencieux dans la chambre. Bientôt la garde-malade, assise près du feu ; se leva, et prenant un verre d'une boisson rafraîchissante, elle le porta machinalement aux lèvres des deux malades. « Merci, garde, » dit celle qui venait de se taire, « ils lui ont donné du fiel pour son repas, et dans sa soif ils l'ont abreuvé de vinaigre. »

« Elle parle de Jésus-Christ, » dit l'autre malade qui commençait de nouveau à s'agiter et à se tourner avec impatience dans un sens ou dans l'autre, « mais, » ajouta-t-elle, « parler de ses souffrances ne peut pas soulager les nôtres, du moins pas les miennes. »

« Mais cependant cela allège celles de votre compagne, » reprit la garde.

« J'aimerais bien savoir comment cela se peut ? »
 « Chut ! » fit l'autre ; et d'une voix douce elle continua en ces mots : « Mais il a porté nos langueurs, et il s'est chargé de nos douleurs..... Or il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ;... l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui.... et par sa meurtrissure nous avons la guérison. »

Le jour suivant, quelques dames qui visitaient l'hôpital passèrent auprès des deux lits, et tendirent à chacune des jeunes filles quelques fleurs odoriférantes ; et de nouveau l'on entendit la paisible voix qui disait : « Et si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs... qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi ? »

Quelques jours plus tard, le matin d'un radieux dimanche, comme le soleil se levait et dorait de ses chauds rayons la chambre de nos deux malades, la garde remarqua que les lèvres de celle qui aimait à

parler de Jésus se remuaient : aussitôt elle s'approcha, et se penchant vers ce lit de douleur, elle entendit ces mots :

« Bientôt..... à la maison !..... J'ai combattu le bon combat.... j'ai achevé la course.... j'ai gardé la foi.... Au reste la couronne de justice m'est réservée... et le Seigneur, juste juge, me la rendra... en cette journée-là.... » Puis les yeux de la jeune fille se fermèrent, et la garde comprit que la mort allait terminer cette vie de souffrances. Quelques minutes s'écoulèrent encore, et tout fut fini : l'étrangère avait atteint le port, elle était entrée dans le repos, son âme s'en était allée auprès de son Sauveur, dans cette cité où « Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux, et où la mort ne sera plus, et où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine. »



Jack, le petit esclave noir.

Bien loin de la France, il y a un pays qu'on appelle l'Amérique; et il y a peu d'années que les hommes blancs qui l'habitaient, faisaient des hommes noirs leurs esclaves. Quelques-uns en avaient jusqu'à deux et trois cents, hommes, femmes et enfants, qui demeuraient dans des cabanes bâties sur la plantation (nom qu'on donnait au terrain que les esclaves devaient cultiver).

Un homme très méchant, armé d'un long fouet, les surveillait pendant toute la journée, et s'il arrivait que ces pauvres gens se reposassent un seul instant, il leur allongeait des coups. Même les tout petits enfants étaient obligés de travailler; on leur faisait porter sur

la tête des paniers lourdement chargés, ou bien, par un soleil ardent, ils devaient fossoyer la terre.

Ce qui était surtout affreux, c'est que ces malheureuses créatures étaient achetées et vendues comme on le fait du bétail. Quand un propriétaire d'esclaves jugeait qu'un petit garçon ou une petite fille n'était pas assez robuste pour faire l'ouvrage, ou bien s'il n'aimait pas voir des enfants autour de lui, il les enlevait à leurs papas et à leurs mamans et les vendait à un autre propriétaire. Quelquefois aussi il vendait un mari sans sa femme, qui alors restait seule et le cœur brisé ; et si elle pleurait trop, il lui faisait donner le fouet.

Il y avait cependant des maîtres qui étaient bons ; mais alors les pauvres esclaves vivaient dans la crainte continuelle de voir leur maître mourir, ou bien forcé de les vendre pour avoir de l'argent.

Le petit garçon, dont je veux vous parler, se nommait Jack ; c'était un enfant intelligent, âgé d'environ huit ans, qui avait toujours vécu avec sa mère dans une des cabanes de la plantation. Peu de temps après sa naissance, son père était mort ; et une semaine seulement avant le moment où commence cette histoire, sa mère aussi était morte. Le pauvre petit resta donc toutseul. Jusqu'alors il n'avait pas essuyé de mauvais traitements de la part du maître ; jamais non plus on ne lui avait donné à faire un travail pénible.

Voilà qu'un matin de bonne heure, le surveillant des esclaves entre dans la cabane où Jack dormait.

— Allons, lève-toi, dit-il, en le touchant du bout de son fouet, — tu es assez grand maintenant pour travailler.

— Est-ce toi, maman ? dit l'enfant en se frottant les yeux ; mais en reconnaissant le contre-maitre, il se leva en sursaut tout effrayé. — Que voulez-vous, Massa ? je n'ai pas fait de mal, dit-il en tremblant.

— C'est possible, dit l'homme, et prends garde de n'en pas faire, sinon tu feras connaissance avec ceci ; — et il agita son fouet. — Tu vas venir au travail, et dépêche-toi. Et il conduisit Jack là où les hommes et les femmes étaient occupés à récolter le coton, que les enfants emportaient ensuite dans des paniers. D'abord Jack trouva ce travail assez agréable, mais à mesure que le jour s'avancait tous ses membres commencèrent à lui faire mal, et il avait de la peine à porter son fardeau. Mais le surveillant était là, et quiconque s'arrêtait, sans en avoir la permission, sentait aussitôt le fouet sur ses épaules. Le petit garçon travailla donc jusqu'à ce que la tâche de la journée fût achevée ; après quoi il put s'étendre, rompu de fatigue, sur le plancher de la cabane. Il pleura bien fort et pensa à sa mère ; il pensa aussi à Dieu, duquel sa mère lui avait parlé, et il Lui demanda de venir à son secours.

Après avoir mangé son pain, il s'endormit. Il rêva qu'il voyait un beau pays appelé Canaan, comme dans le cantique que sa mère chantait ; et quand il se réveilla le matin, il supplia Dieu de le mener dans ce beau pays, ou bien dans quelque autre endroit où il serait heureux et n'aurait pas à travailler autant. Et Dieu entendit la prière du petit Jack.

Le jour suivant, comme il était à l'ouvrage avec les autres, le maître vint examiner les esclaves, et il dit au surveillant : Demain vous conduirez vingt de ces en-

fants au marché pour les vendre. Ils sont inutiles ici, et d'ailleurs j'ai besoin d'argent. — Le lendemain donc, de bonne heure, on rassembla vingt enfants, parmi lesquels se trouvait le petit Jack, et on les mena au marché comme on mènerait des chevaux ou des bœufs. On leur avait attaché des chaînes aux poignets pour les empêcher de s'enfuir, et leur conducteur les fit marcher devant lui sur le chemin.

Notre pauvre petit ami était épuisé et haletant en arrivant au terme du voyage, et le bruit du marché l'effraya beaucoup. On l'offrit en vente un des premiers. Le surveillant le fit tenir debout sur un gros bloc de bois d'où chacun pouvait le voir; puis il cria aux passants qu'on pouvait acheter cet enfant en donnant trois cents dollars (environ quinze cents francs). Un homme de mauvaise mine, et qui avait une longue pipe à la bouche, s'approcha et lui tâta les membres pour s'assurer s'il était fort. Le petit Jack se mit à pleurer douloureusement; de grosses larmes coulaient le long de ses joues, et il s'écria : O ! maman ! maman ! que vais-je devenir ?

Près de là passait un étranger nouvellement arrivé d'Angleterre, et qui avait voulu voir par lui-même de quelle manière on traitait les esclaves. Profondément affligé de ce qui se passait, et n'en pouvant plus supporter le spectacle, il allait s'éloigner, lorsqu'il entendit le cri de détresse du petit Jack. Il se retourna et regarda l'enfant, qui, en apercevant une figure amie, lui tendit les bras. Le gardien frappa Jack en lui disant de se tenir tranquille.

— Un instant, dit l'étranger, combien demandez-vous pour cet enfant ? — Quinze cents francs, Mon-

sieur. Le voyageur examina le contenu de sa bourse ; il n'était pas suffisant ; toutefois il avait chez lui de quoi compléter la somme. Mais la réflexion vint, et il se dit : C'est beaucoup d'argent finalement ; tout ce que j'ai ici avec moi y passera. Je crois que je ferai mieux de ne pas acheter cet enfant. Il leva les yeux pour le regarder une dernière fois. Le pauvre petit noir était hors de lui de terreur ; tout son corps tremblait et son visage était inondé de larmes. Le Monsieur se décida à le rendre à la liberté et à payer la somme demandée. — Je l'achète, dit-il. Il remit la somme au gardien, qui lui donna un reçu portant que Jack appartenait à l'étranger contre les quinze cents francs qu'il avait payés pour lui.

— Te voilà libre, dit le Monsieur, en mettant à terre le petit garçon. Personne ne peut plus t'acheter maintenant ; j'ai payé ce qu'on demandait pour toi. A présent, que vas-tu faire ?

Jack saisit la main de son libérateur et, se jetant à genoux, il la baisa. — O merci ! merci ! s'écria-t-il, moi aimer vous, moi travailler pour vous, moi ne plus vous quitter. Et, en effet, Jack n'abandonna jamais son généreux ami. Il l'accompagna en Angleterre, et demeura à son service. Ce fut désormais son bonheur de se consacrer tout entier à celui qui l'avait acheté ; et bien des fois il rendit grâce à Dieu de l'avoir secouru lorsqu'il criait à Lui dans sa détresse.

Je suis sûr, mes jeunes amis, qu'en lisant cette histoire, vous vous félicitez de ne pas être de pauvres petits esclaves. Mais que direz-vous en apprenant que je connais des centaines d'enfants dans le pays où nous sommes, vous et moi, qui sont de petits esclaves ?

Ils ont tous le même maître, et c'est un maître très dur. Il met des chaînes même aux plus petits enfants, et il fait tout ce qu'il peut pour les garder à son service. Il leur fait faire une foule de choses mauvaises, et quand ils ont fait ce qui est mal et qu'ils en portent la peine, il les laisse se tirer d'affaire comme ils peuvent. Jamais il ne leur vient en aide quand ils sont malheureux. Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il les trompe, car, après les avoir entraînés à le servir une première fois, il leur montre toutes sortes de belles choses pour les éblouir, de sorte que les pauvres enfants s'imaginent qu'ils seront très heureux en obéissant à ce maître. Aussi ils l'écoutent et sont en son pouvoir, dont ils ne peuvent plus se délivrer.

Voulez-vous savoir le nom de ce maître ? C'est Satan.

Hélas ! je crains bien que plus d'un enfant qui lit ce traité n'appartienne à Satan, et ne soit son esclave. Vous l'ignorez peut-être, mais la Parole de Dieu dit que si vous n'êtes pas un enfant de Dieu, vous êtes un enfant du diable ; et que si vous n'avez pas la vie éternelle, la colère de Dieu demeure sur vous.

Satan pousse les enfants aussi bien que les grandes personnes à faire ce qui est mal. Il les entraîne à mentir, à cacher leurs fautes, à dire de vilains mots, à être désobéissants, et surtout à se détourner du Seigneur Jésus. C'est lui qui dit aux enfants d'attendre qu'ils soient plus âgés pour s'occuper de leur âme et chercher le chemin du ciel. Il leur fait croire qu'ils auront tout le temps alors, tandis que beaucoup d'enfants meurent avant d'être devenus grands. Souvent ils écoutent déjà Satan quand ils savent à peine marcher et parler,

faisant ce que leur cœur méchant leur inspire, et ils continuent ainsi jusqu'à ce que Satan soit sûr de les avoir pour toujours avec lui, dans le lac de feu et de soufre.

Cette pensée n'est-elle pas effrayante, et cela ne vous montre-t-il pas combien votre cœur est mauvais ? Vous vous imaginez, peut-être, que vous n'êtes pas aussi méchant que bien des enfants de votre connaissance, mais cela ne vous fera pas entrer dans le ciel.

Si vous avez dit un seul mensonge, si vous avez été une seule fois désobéissant, si vous avez dit une seule vilaine parole, ou pensé une seule mauvaise pensée (et vous savez que vous avez fait ces choses plus d'une seule fois), vous ne pouvez pas aller au ciel aussi longtemps que ce péché ne vous a pas été pardonné. Votre cœur n'est pas pur, il est souillé par le péché ; et avant de pouvoir entrer dans le ciel, il faut que votre cœur soit lavé de tous ses péchés.

Mais il y a eu quelqu'un qui a eu pitié de vous et qui vous a aimé, quelqu'un qui est aussi puissant qu'il est miséricordieux, et qui est plus fort que le maître que vous avez servi. Il est descendu jusqu'à la place même où vous étiez et a combattu le combat que vous n'aviez pas la force de livrer vous-même. Le Seigneur Jésus, car c'est de Lui que je vous parle, a remporté la victoire sur Satan et lui a ôté son pouvoir ; et si vous allez à Jésus, si vous vous tenez près de Lui, les chaînes qui vous lient seront brisées. Il vous pardonnera vos péchés, Il vous montrera son amour, Il vous gardera et vous mettra hors de l'atteinte de Satan. Seulement il faut croire ce que Jésus vous dit,

c'est-à-dire qu'il a payé votre dette, qu'il vous a acheté et que vous êtes libre.

N'est-ce pas là une bien bonne nouvelle ? Voulez-vous la croire maintenant, tout de suite, en rendant grâces de cœur au Seigneur ? Oh ! n'attendez pas, reconnaissez Jésus comme votre nouveau maître ; car Satan est aux aguets ; et si vous tardez, il vous persuadera de remettre la chose à plus tard, puis la mort viendra et vous enlèvera, et vous serez perdu pour toujours.

Relisez l'histoire du petit Jack ; elle vous aidera à comprendre. Lorsqu'il était là, debout, au milieu du marché, rempli de terreur, pleurant en pensant à la cruauté de son maître, le bon Monsieur s'avança, paya la somme demandée, et lui dit qu'il était libre. Jack crut à sa parole, il remercia ce généreux ami, et depuis ce moment il s'attacha à lui et le servit toute sa vie.

Et vous, qu'allez-vous faire ?

Satan était votre maître ; et Jésus est venu, et a payé à Satan ce qu'il demandait pour vous ; et Jésus vous rendra libre et heureux, si vous croyez en Lui et en ce qu'Il a fait pour vous.

Serez-vous moins reconnaissant que Jack ? Ne vous jetterez-vous pas aux pieds de Jésus en Lui rendant grâces pour son amour, et en Lui disant que désormais votre bonheur sera de Le servir ?

Le Monsieur conserva le papier qui prouvait que Jack n'appartenait plus à son ancien maître, et certifiât que les quinze cents francs avaient été payés.

La Parole de Dieu, c'est-à-dire la Bible, est le papier que Dieu nous a donné, et dans ce livre précieux

il nous est dit que si nous allons à Jésus, si nous Le reconnaissons comme notre Seigneur, qui nous a aimés et qui s'est livré Lui-même pour nous, nous sommes délivrés du pouvoir de Satan, et nous avons la vie éternelle.

A présent, il ne me reste plus qu'une chose à vous dire ; c'est au sujet du prix que Jésus a payé pour nous donner la liberté.

Ce prix, était-ce de l'or ? — Non. — Étaient-ce les choses glorieuses et magnifiques du ciel même ? — Non plus. — La seule chose qui a eu la puissance de nous rendre, vous et moi, plus blancs que la neige, c'est le propre sang de Jésus. Quel prix que celui-là ! Et Jésus n'a pas hésité à le payer parce qu'Il nous aimait. Il est venu dans le monde, il nous a montré l'exemple d'une vie pure et sainte, puis Il a souffert et a répandu son sang à la croix ; et c'est ce sang qui a été le prix qu'Il a payé, et par lequel le péché a pu être pardonné.

Ne repoussez pas un pareil amour ; ne vous détournez pas quand Jésus vous invite à venir à Lui, — sinon, plus tard, vous connaîtrez, au milieu du plus affreux désespoir, quel est le châtiment que Dieu réserve à ceux qui ont méprisé le précieux sang de son Fils bien-aimé.

La Bible dit : « Sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. » (Hébr. IX, 22.)

L'espérance du chrétien.

Dans le désert de cette terre
Où tout s'évanouit, disparaît à nos yeux,
La seule chose nécessaire,
Quand elle est notre part, suffit pour être heureux.

Qu'il est doux aussi de relire
La Parole du Dieu qui ne trompe jamais,
De pouvoir avec foi nous dire :
Tout ce qu'il a promis est à nous désormais.

Si la réalité sévère,
Loin d'accomplir nos vœux, souvent les détruit tous,
Si la mort, au visage austère,
Passe et vient dénouer nos liens les plus doux :

Je suis, dit-il, toujours le même ;
A son fidèle amour confions-nous sans peur :
Alors, de Celui qui nous aime,
La paix, la sainte paix gardera notre cœur.

C'est une route glorieuse
Que celle où nous marchons en attendant Jésus ;
Si parfois elle est douloureuse,
Son merveilleux amour y brille d'autant plus.

La figure du monde passe,
Mais d'un monde meilleur nous sommes citoyens ;
Qu'importe donc que tout s'efface !
Notre cœur est en haut où sont nos seuls vrais biens.

Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, immarcessible, conservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps. (1 Pierre I, 3-5.)



Gopaul, le petit aveugle hindou.

Gopaul était né aveugle. Avec un chien qui le conduisait, il allait çà et là chercher quelque nourriture. Il ne voyait pas le soleil de la nature ; mais ce qui est encore plus triste, il ne connaissait rien non plus du soleil de la grâce. Doublement aveugle de corps et d'âme, il était bien un aveugle de toute manière.

Gopaul vivait dans une espèce de fosse creusée dans la terre, que recouvrait un toit de branches de cotonnier. Le pauvre enfant avait deux compagnons dans cette triste demeure : une vieille femme, sa grand'mère, idolâtre ignorante, et son fidèle chien, qui conduisait son petit maître mendier de porte en porte le pain de chaque jour pour lui et pour sa vieille grand'mère.

Un jour, comme à l'ordinaire, la corde fut attachée

au cou de l'animal, et Gopaul se mit en route. Il n'avait pas marché longtemps, lorsqu'il arriva près d'une maison située au milieu d'un jardin. Le fidèle animal avait vu ce que son maître ne pouvait pas voir : c'est qu'un monsieur, à la figure blanche et aux vêtements blancs, était assis sous son vérandah pour se garantir de l'ardeur du soleil. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de l'homme blanc, le chien s'arrêta, et Gopaul connut à ce signe que quelqu'un était devant lui. Il fit alors son salut et s'inclina si profondément, que sa tête touchait à terre. Il ne savait assurément pas devant qui il était. C'était un missionnaire européen, un fidèle serviteur de Dieu, qui avait été choisi par son divin Maître pour conduire le petit aveugle à Jésus.

Le bon missionnaire eut compassion du pauvre enfant aveugle, qui n'était couvert que de quelques haillons; il lui demanda :

— Pourquoi viens-tu ici, mon enfant ? que désires-tu ?

Le pauvre Gopaul posa sa main sur sa poitrine et répondit :

— Boukha hy saheb, c'est-à-dire : j'ai faim, Monsieur.

Le missionnaire résolut de s'assurer par lui-même de la vérité de son récit. En attendant, il sortit de sa poche une pièce d'argent, qu'il jeta au petit garçon pour voir s'il était bien aveugle et s'il ne la ramasserait pas.

Mais en vain la pièce tomba à terre. Le petit chien, exercé à recueillir les aumônes pour son maître, prit la pièce d'argent entre ses dents et la posa dans les mains de Gopaul. Le missionnaire ne tarda pas à

prendre des informations sur la vérité du récit qui lui avait été fait par l'enfant. Il s'assura que tout ce que celui-ci lui avait raconté de sa grand'mère et de sa situation déplorable était vrai. Le missionnaire donna à son petit ami un autre habillement et l'envoya à l'école chrétienne, qui était attenante à son jardin. Il l'encouragea aussi à apprendre par cœur quelques versets de la Bible et à les réciter aux autres enfants ; enfin il lui promit de venir au secours de sa grand'mère dans le besoin.

— Bon, très bon, Saheb (Monsieur), dit le pauvre enfant lorsqu'il entendit cette belle proposition. Saheb est mon père, un très bon père pour le pauvre Gopaul.

Chaque jour, le fidèle chien le conduisait à l'école, et attendait le soir, pour ramener à la maison son jeune maître heureux et content. Gopaul apprit bientôt beaucoup de versets de la Bible, et, comme la plupart des aveugles, il n'oubliait jamais ce qu'il avait appris. Cependant l'instituteur et le missionnaire pensaient qu'il n'en comprenait pas le sens, et qu'il apprenait machinalement sans savoir ce qu'il disait.

Bientôt après, le serviteur de Dieu dut faire un voyage et s'absenta pendant deux mois. Lorsqu'après son retour, il revint pour la première fois visiter l'école, ses yeux cherchèrent Gopaul ; mais l'aveugle n'était pas là. On lui dit que sa grand'mère avait usé de son autorité pour le retirer de l'école depuis quelques semaines ; car la pauvre femme adorait les idoles, et on lui avait fait croire que l'enfant apprenait beaucoup de mauvaises choses dans ce livre qu'on appelait le Nouveau Testament. Ainsi elle aima mieux renoncer

aux bienfaits dont on l'avait comblée, que de laisser plus longtemps son petit-fils à l'école chrétienne.

Le missionnaire se rendit encore le soir du même jour à la chétive demeure de Gopaul. Il se glissa, par l'étroite entrée, dans la hutte, où le pauvre aveugle reposait sur un misérable lit de bambous, ayant pour coussin de mauvais haillons. Son fidèle gardien était à son côté; et lorsque l'ancien ami de son petit maître entra, l'animal s'élança vers lui et le salua joyeusement.

— Gopaul, mon enfant, dit le missionnaire, pourquoi es-tu couché ici? Es-tu malade?

En même temps il se baissa pour lui sentir le pouls, et lorsqu'il le toucha, Gopaul s'aperçut que quelqu'un était près de lui. Mais il ne savait pas que ce fût le Saheb, il croyait que c'était sa grand'mère.

— Ah! ma mère, dit-il d'une voix douce et faible, qui devenait peu à peu plus forte; ah! ma mère, laisse-moi mourir! Je ne puis pas rester dans ce lieu sombre, je vais ailleurs, où est la lumière! Je sais que ces paroles sont vraies, que Dieu a envoyé son Fils afin qu'il mourût pour nos péchés.

Après cela, le pauvre enfant récita à haute voix plusieurs versets qu'il avait entendu réciter à l'école. Il en était un surtout qui lui plaisait plus que les autres, et nous ne devons pas nous étonner qu'un pauvre petit aveugle eût pris en affection ce beau passage: *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera le dernier sur la terre. Et, lorsqu'après ma peau ceci aura été détruit, je verrai Dieu dans ma chair, je le verrai moi-même, et mes yeux le verront, et non un autre.* (Job XIX, 25-27.) Deux fois l'enfant répéta ce passage, et il voulait

le redire une troisième fois. Mais après avoir articulé les deux premiers mots : *Je sais...*, sa voix devint trop faible pour continuer, et il tomba d'épuisement sur sa couche.

Lorsque l'enfant eut cessé de parler, le missionnaire se jeta à genoux près de son lit, et bénit Dieu de la grâce inattendue qu'il avait accordée au pauvre aveugle, en le faisant devenir un précieux joyau de la couronne de son Rédempteur. Vingt-quatre heures après, la faible voix de Gopaul s'éteignit sur la terre pour entonner dans le ciel des chants de louange. Voici quelles furent ses dernières paroles ici-bas :

— Je vois ! — Je vois ! — Maintenant je suis dans la lumière ! — Je le vois dans toute sa beauté. — Dites à mon Sahib que l'aveugle voit ! — Quelle gloire ! — Quelle gloire !

Après ces paroles, il s'endormit heureux, et s'en-vola triomphant là où il pouvait contempler ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu.



L'Ecclésiaste.

IV.

LE BUT DE TOUT LE DISCOURS.

Le dernier chapitre du livre qui nous occupe s'adresse d'une manière particulière aux enfants, aussi nous y arrêterons-nous un peu. Ce chapitre débute par une exhortation affectueuse, qui est en même temps un solennel avertissement : « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse. »

Le « prédicateur » accompagne son exhortation d'un beau tableau, dont les traits ont pour but de montrer ce que l'on peut attendre sur la terre. Lorsqu'on est jeune, que d'illusions ne se fait-on pas quant à ce monde? On pense toujours que l'avenir sera bien plus beau que le présent, qu'on pourra toujours plus facilement faire ce que l'on désire, soit en bien, soit en mal. Hélas, on se trompe! Les réalités de la vie viennent bientôt dissiper une à une toutes ces illusions.

Quelques-uns de vous, chers enfants, ont eu peut-être des parents très indulgents; et si vous vous trouvez, dans ce moment, éloigné du toit paternel, vous pensez fréquemment, sans doute, à la tendresse de votre bonne mère, qui ne cessait de s'occuper de votre bien-être; et vous prévenait de ses soins si doux, si affectueux. A peine pouvait-elle vous refuser quelque chose. Vous pouviez vous croire alors le maître de la maison, et penser que tout devait plier devant votre petite volonté. Mais en entrant en classes, et en ayant affaire avec des personnes qui, tout en cherchant réellement votre intérêt, ne peuvent néanmoins pas avoir pour vous la même sollicitude que la mère, vous ne tarderez pas à découvrir qu'il y a dans le monde des volontés plus fortes que la vôtre, et cela vous fournira l'occasion d'apprendre que l'obéissance coûte moins que l'entêtement et l'insubordination. En êtes-vous encore à rêver des beaux jours futurs quand vous serez libres de faire votre volonté, libres de tout frein de vos parents et de vos maîtres? Dans ce cas vous aurez à faire l'expérience que le monde est encore plus sévère que vos maîtres, et cela avec une différence plus grande encore que celle que vous trouviez entre leur sévérité

et celle de vos parents. Le monde ne sait pas aimer ; il n'a d'égards que pour ceux dont il espère tirer quelque profit. Vous aurez à rencontrer le monde, à faire face à tous les soucis qui s'y trouvent ; un moment ou l'autre vous aurez à entrer dans toutes les réalités de la vie, et à faire l'expérience, si Dieu vous laisse sur la terre, que les forces dans lesquelles le jeune homme se réjouit, s'en vont plus vite qu'elles ne sont venues, et que nous devenons ainsi de plus en plus dépendant de ceux qui nous entourent.

Ceux-là sont vraiment heureux qui ont appris, dès le commencement de la vie, à marcher dans la dépendance de Dieu, dans la soumission à sa sainte volonté. Ils peuvent être heureux dans les circonstances même les plus pénibles, car ils savent que toutes choses concourent ensemble à leur bien. Ils aiment Dieu ; ils aiment le servir, le connaître, marcher dans sa communion.

Il est impossible d'être indépendant dans ce monde. On croit l'être quelquefois, ou bien on s'efforce de l'être ; mais on ne réussit pas. Le diable est le maître ici-bas. Ce n'est que le Fils de Dieu qui peut nous affranchir. Quand on est enfant de Dieu, alors on est indépendant du monde, parce qu'on appartient à Jésus qui l'a vaincu.

Aussi longtemps qu'on peut être appelé à vivre sur la terre, qu'aura-t-on à attendre ? Rien que des mauvais jours, si l'on veut chercher quelque chose ici-bas. Mais il y a de la joie déjà sur la terre pour ceux qui aiment Dieu. Voilà pourquoi la voix du prédicateur se fait entendre encore, — et c'est pour vous aussi, chers enfants, qu'elle résonne, en disant : « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse. »

Lorsqu'on devient vieux, la vue s'affaiblit ; on ne jouit plus de la clarté du soleil ; on perd ses dents ; on n'a plus le courage d'aller et de venir, et la porte demeure fermée sur la rue ; on perd le sommeil, l'appétit, les forces ; les amis s'en vont, et l'intérêt qu'on prenait à tout n'existe plus ; enfin, le vase fragile se rompt, l'âme s'envole, et le corps retourne à la poudre à laquelle il appartient. Puis, l'âme — que devient-elle ? — l'esprit immortel, qui vient de Dieu, et qui ne peut mourir, où va-t-il ? Si nous appartenons à Jésus, nous savons qu'Il a dit à son Père : « Je veux que tous ceux que tu m'as donnés soient avec moi où je suis ; » de sorte que nous avons l'assurance qu'Il ne lâchera aucun de ses bien-aimés rachetés. Il a dit encore de celui qui croit en lui : « Je le ressusciterai au dernier jour. » Mais pour ceux qui ne connaissent pas Jésus, — après la mort vient le jugement (Hébr. IX, 27) ; comme cela se trouve aussi dans notre chapitre : « Dieu amènera toute œuvre en jugement, même tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » Il faut que toute âme comparaisse devant Dieu, pour lui rendre compte de tout ce que nous aurons fait. Jésus déclare même que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toute parole oiseuse qu'ils auront dite (Matth. XII, 36). Que diriez-vous, chers enfants, si vous étiez appelés maintenant à comparaître devant le tribunal de Dieu ? Pourriez-vous faire valoir devant Dieu le sang précieux de l'Agneau qui purifie de tout péché ? On n'est jamais trop jeune pour se convertir, parce qu'on n'est jamais trop jeune pour mourir. Le moment le plus facile pour croire en Dieu, c'est celui d'à-présent ; car, dans sa bonté, Dieu

répète que « *maintenant* est le temps favorable. » Ce n'est pas peu de chose de renvoyer le salut que le grand Dieu appelle : « MAINTENANT ; » pas peu de chose, non plus, de refuser de répondre à l'invitation de Jésus, qui dit : « Venez à moi. » Ah ! voulez-vous encore vivre loin de lui ?

Salomon nous dit que le but de tout le discours, c'est de craindre Dieu et de garder ses commandements. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que c'est là ce qu'Adam n'a pas su faire. Il n'a pas gardé le commandement de Dieu ; et, par cette désobéissance, le péché est entré dans le monde. Nous avons à apprendre que, par nous-mêmes, nous ne pouvons pas davantage le garder ; aussi Salomon ne nous dit-il pas comment on peut le faire. C'est Jésus qui nous enseigne à cet égard. Il est venu dans ce monde afin de chercher les pécheurs perdus et de les sauver ; — de leur donner la vie éternelle, et de porter lui-même leurs péchés dans son propre corps sur le bois. « La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jean I, 18).

Le livre de l'Écclésiaste se termine par l'annonce du jugement à venir ; mais Jésus a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24). Donc, il n'y a pas de jugement à craindre pour celui qui est lavé dans le sang de Jésus. Son jugement est déjà passé ; c'est Christ qui l'a porté, qui l'a subi à sa place. Mais celui qui ne croit pas en Jésus a un « jugement terrible » à attendre, non-seulement pour tous les péchés qu'il a commis, mais surtout

pour le péché des péchés, celui d'avoir rejeté la grâce de Dieu et de n'avoir pas voulu écouter sa voix lorsqu'il parle dans son propre Fils.

Chers enfants, j'espère qu'aucun de vous ne sera du nombre de ces indifférents qui *négligent* un si grand salut. (Lisez Hébreux I, 1-3 ; II, 1-4.)

A ceux parmi vous, qui, par la grâce de Dieu, sont convertis, nous rappelons ici, à leur mémoire et à leur cœur, une autre exhortation à se souvenir, adressée par Paul à Timothée : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts. » (Comparez aussi Jean XIV, 1.)



Le vieux manteau.

J'avais, il y a quelques années, un manteau frais de couleur et bon de qualité, mais tout à fait hors de mode.

Pourquoi ne vous faites-vous pas faire un manteau neuf ? me dit un jour un de mes voisins. — Le mien était-il trop court, était-il trop long ? Je ne saurais le dire ; je sais seulement qu'il était à peu près seul de son espèce. Mes ressources étaient modiques ; je me décidai néanmoins à mettre de côté soixante-quinze francs pour cet important objet.

Le temps n'étant pas assez froid pour faire tout de suite l'achat de mon manteau neuf, je voulus attendre les dernières modes, les meilleures étoffes ; mais, en attendant, j'entendis faire l'histoire d'une vieille femme

très pieuse, très pauvre, et privée de tout par le méchant fils qu'elle avait. Elle grelottait dans sa cuisine mal fermée, et cherchait en vain à faire brûler son petit feu pour n'obtenir guère que des tourbillons de fumée. — Une voix me dit tout bas : Comme un bon poêle chaufferait mieux cette misérable chambre, et comme la vieille femme serait plus heureuse !

Je ne pouvais avoir et le bon poêle et le manteau neuf. Je réfléchis, je pesai leurs mérites comparatifs, la balance pencha pour le poêle, et mon vieux manteau continua son service comme s'il eût été neuf.

L'hiver amena un cortège plus qu'habituel de frimas ; j'allais souvent chez la vieille Jeanne, et chaque fois je la trouvais avec bonheur établie au coin de son poêle.

Un jour, de la porte entr'ouverte je l'entendis demander à Dieu sa bénédiction en faveur de celui qui avait été un moyen de lui faire du bien ; une larme mouilla ma paupière, une de ces larmes qui brillent au coin des meilleures joies de notre cœur. Un peu plus tard, je trouvai une voisine et son enfant malade, établis auprès de ma vieille amie ; elle avait voulu partager sa bienfaisante chaleur avec de plus malheureux qu'elle. Comme je descendais l'escalier, je me serrai dans mon manteau, et ce vieux serviteur me sembla posséder une nouvelle beauté, une chaleur que la mode la plus nouvelle, la plus gracieuse, n'a jamais pu donner à un manteau neuf.

(*Extrait.*)



L'enfant perdu.

Par une belle après-midi du mois de novembre le petit Charles Euston courait dans le jardin de son père, et arrivé à l'extrémité, il se mit à grimper sur le rouleau qui servait à lisser le gazon, et à regarder par-dessus le mur. Pendant quelques instants il suivit des yeux les jeunes garçons qui jouaient près de là, puis il se dit : J'aimerais bien aller jouer avec eux ; il n'y aurait pas de mal à cela. Je m'étonne pourquoi papa ne nous permet pas de traverser la prairie sans lui. Je trouve qu'il est bien sévère, car enfin j'aurai sept ans demain, et je suis grand pour mon âge.

Soudain il sauta à terre. — Tiens ! la grille est ouverte, le jardinier a oublié de la fermer, je puis bien m'approcher un peu du jeu, il n'y a pas de mal à cela ; — et Charles fit quelques pas dans la prairie.

Un moment après, l'un des joueurs lui cria : Va donc un peu chercher cette balle là-bas, veux-tu ? et jette-la moi.

Charles courut, et sans plus penser à la défense de son père, il se mêla au jeu qui l'eut bien vite entraîné à l'autre bout de la plaine, là où commençait la ville. Dans une des rues aboutissantes, un groupe d'enfants s'était formé autour d'un joueur d'orgue, accompagné d'un singe ; et en un clin d'œil, tous les petits garçons de la prairie, et Charles avec eux, les avaient rejoints. Le joueur d'orgue passait d'une rue dans une autre, les enfants le suivaient, de sorte qu'au bout d'une heure, ils avaient fait beaucoup de chemin. La pluie survint ; les enfants se dispersèrent de côté et d'autre, le joueur d'orgue rentra chez lui, et Charles se trouva tout seul.

Au premier abord, il eut très peur, car il ne savait pas du tout où il était ; outre cela la nuit tombait peu-à-peu, et il commençait à sentir la faim. Il aurait bien voulu alors n'avoir jamais quitté le jardin de son père, et il se rappelait que sa mère lui avait dit quelques jours auparavant : Mon petit Charles, j'espère que tu ne sortiras jamais du jardin sans permission, et s'il t'arrivait de le faire j'en serais très peinée. Mais je pense que je puis avoir confiance dans mon petit garçon. — Ah ! se disait Charles, pourquoi ne suis-je pas resté dans le jardin ?

Comme il avait ses habits de campagne, les gens qui passaient près de lui, rapidement à cause de la pluie, n'imaginaient pas qu'il fût le fils d'une des notabilités de l'endroit, sans cela ils auraient remarqué qu'il était seul et avait l'air inquiet. La pluie augmen-

tait ; Charles courut vers l'autre bout de la rue, croyant que peut-être c'était la bonne direction, mais cela le conduisit dans la partie la plus populeuse de la ville, où il y avait tout plein de magasins illuminés. Pendant quelques instants il s'amusa à regarder aux vitrines, mais bientôt il s'en fatigua, et sentit davantage le froid et la faim.

Il se hasarda à demander son chemin, et s'adressant à un monsieur qui attendait une voiture : — Pardon, Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me dire où demeure M. Euston ? Le monsieur prit Charles pour un petit mendiant et le repoussa.

Le pauvre enfant se mit à pleurer, et s'assit tout malheureux sur les marches d'un perron ; mais une femme à l'air maussade vint sur la porte et lui dit de s'en aller de là.

Alors il s'avança vers une dame qui passait, et lui demanda si elle savait où demeurerait son père, M. Euston. La dame ne comprit pas ; elle lui donna un sou et s'éloigna.

Cette fois-ci Charles sentit son cœur se briser. Il ramassa pourtant la pièce de monnaie et s'en servit pour acheter un petit pain. — Si seulement j'apercevais papa et maman, pensait-il, comme je serais heureux ! Je ne m'enfuirais plus jamais.

C'était un samedi soir, et malgré la pluie il y avait foule dans les rues, et Charles était tellement poussé et bousculé qu'il alla se réfugier dans une rue voisine plus tranquille et bordée de grandes et belles maisons. Dans l'une d'elles où le gaz était allumé, il vit entrer un monsieur qui probablement revenait de son bureau ; et à travers les fenêtres, Charles vit la porte du salon

s'ouvrir, et des enfants se précipiter à la rencontre de leur père, et monter sur des chaises pour l'embrasser, tandis qu'il prenait le plus jeune dans ses bras.

— C'est comme chez nous, quand papa rentre, se dit Charles. Qui sait? peut-être que je ne reverrai plus jamais papa, maintenant que je suis tout à fait perdu!

Dans une autre maison il vit une dame qui lisait quelque chose à sa petite fille. — Je suis sûr, se dit encore Charles, que maman a fait la lecture à Minnie. Quant à moi, j'ai été si méchant qu'ils ne m'aimeront plus. Mais il sentait que cela n'était pas vrai, et il se mit à pleurer. — Papa et maman sont toujours si bons, se disait-il, que je crois bien qu'ils me pardonneraient, si seulement je pouvais retrouver mon chemin jusque chez nous.

Involontairement il revint sur ses pas, et s'approcha de la boutique d'un pâtissier; et pressant sa joue pâle contre la vitrine, il répétait: O papa, viens me chercher!

— A qui demandes-tu de venir te chercher? lui demanda une brave femme qui passait près de lui.

— A mon papa, répondit le petit garçon; j'ai perdu mon chemin; je l'ai perdu depuis très longtemps, et je voudrais retourner à la maison. Je vous en prie, montrez-moi le chemin.

— Bien volontiers, dit la bonne dame en prenant la main de Charles. Crois-tu que ce soit bien loin d'ici?

— Je crains que ce ne soit très loin. J'ai été désobéissant et je me suis sauvé du jardin; mais j'en ai beaucoup de regret, dit Charles en sanglotant; et peut-

être que papa et maman voudront encore me laisser revenir.

— Ils le voudront certainement, dit la dame, si tu leur dis que tu as du regret. Mais comme tu es pâle, mon enfant, et comme tu trembles. Je crains que tu ne sois malade.

— J'ai froid et j'ai faim, dit Charles, mais si vous voulez me reconduire à la maison, je serai bientôt mieux. Notre maison est près d'une prairie, et papa s'appelle M. Euston.

— Ah ! je sais où il demeure, répondit la femme, et si nous allons d'un bon pas nous y serons bien vite.

Ils n'étaient plus qu'à peu de distance de leur destination, quand ils rencontrèrent un monsieur de grande taille, marchant à pas précipités. En s'approchant d'eux, il s'arrêta en s'écriant : Charles ! est-ce toi ?

Le petit garçon s'élança vers lui :

— Papa, papa ! Tu m'as enfin trouvé ! Peux-tu me pardonner ? J'ai été bien désobéissant.

Son père le prit dans ses bras, et l'embrassa en disant : Cher enfant, te voilà enfin ! Nous t'avons cherché de tous les côtés. Comme tu es mouillé ! Tu es tout glacé. Allons vite trouver maman ; elle t'attend avec inquiétude.

La protectrice de Charles s'en retournait quand M. Euston l'arrêta ; et, en apprenant de son fils combien elle avait été bonne pour lui, il la remercia chaleureusement avant de la laisser s'éloigner.

En cheminant, Charles raconta à son père tout ce qu'il avait fait ; et son père lui pardonna, car il voyait que Charles était vraiment repentant, et il le conduisit auprès de sa mère. Celle-ci les ayant vus de loin, était venue à leur rencontre,

— Maman, s'écria Charles en sanglotant, me permets-tu de revenir ? Je sais que j'ai été désobéissant, mais j'en ai un grand regret.

Ai-je besoin de dire que sa mère le serra dans ses bras, tout mouillé et couvert de boue qu'il fût ? et elle l'assura de son pardon. Elle le couvrit de baisers, et Charles comprit alors combien ses parents l'aimaient et combien il les aimait lui-même. Arrivé à la maison, on lui mit des vêtements secs ; et quand il eut soupé on le coucha dans un bon lit chaud où il s'endormit aussitôt. Jamais, de toute sa vie, il n'oublia la différence qu'il y a entre être perdu et être retrouvé.

Cependant il avait pris un gros rhume, et il dut rester au lit le lendemain ; mais sa maman s'assit près de lui et le soigna. Charles tenait la main de sa mère dans les siennes, et alors elle lui dit : Comprends-tu maintenant pourquoi ton papa ne voulait pas que tu sortisses sans lui ? Il savait que tu ne saurais pas retrouver ton chemin. Cela me rappelle un passage de la parole de Dieu qui dit : « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin. » Tu le vois : Dieu dit que *tous*, nous nous sommes détournés, nous nous sommes éloignés de Lui, faisant les choses qu'Il nous dit de ne pas faire, et ne faisant pas celles qu'Il nous dit de faire. C'est ce qui fait que nous sommes des pécheurs, et que nous sommes perdus. Étais-tu heureux hier en pensant à ta désobéissance et en te croyant perdu ?

— Oh ! non, maman, j'étais au contraire bien malheureux. Je pleurais, et je désirais beaucoup te revoir pour te dire combien j'avais de regret.

— Ce que tu me dis là me fait plaisir, Charles. Et

Dieu veut que tu retournes aussi à Lui, pour être réconcilié avec Lui, et que tu te repentes de Lui avoir désobéi. Seulement tu ne peux pas le faire aussi longtemps que tu ne sais pas que tu es un pécheur. Car tu en es un, Charles ; je te le ferai voir par la Parole de Dieu elle-même. As-tu toujours aimé Dieu de tout ton cœur et de préférence à tout autre personne ?

— Non, maman.

— Eh bien ! voilà ce qui montre déjà que tu n'as pas fait ce que tu devais faire. As-tu toujours obéi en toutes choses à tes parents ?

— Non, maman, dit Charles à voix basse.

— Ce n'est pas un reproche que je te fais en ce moment, mon enfant. Je te parle seulement de ce que dit la Bible. N'as-tu jamais prononcé une parole de colère ou d'impatience ? As-tu toujours aimé les autres comme toi-même ? N'as-tu jamais voulu avoir toi-même ce qu'il y avait de meilleur, au lieu de le laisser aux autres ?

— J'ai souvent fait tout cela, maman.

— Dans ce cas, tu es un pécheur et tu as besoin de pardon pour pouvoir entrer dans la présence de Dieu. En un mot, tu es *perdu*.

— J'espérais n'être plus jamais perdu, dit le petit garçon.

— J'espère aussi, mon enfant, que tu ne le seras plus désormais comme hier soir. Mais, dis-moi, étais-tu bien content quand la bonne femme t'offrit de te montrer le chemin pour revenir et l'as-tu aussitôt suivie, ou bien t'es-tu arrêté pour réfléchir ?

— Je suis allé avec elle tout de suite ; j'étais, beaucoup trop content pour ne pas le faire.

— Eh bien ! je suis ici pour te montrer le chemin qui conduit à Dieu. N'attends pas non plus maintenant ; vas à Lui tout de suite. Je t'ai fait voir que tu es perdu, que tu ne peux rien par toi-même ; mais ainsi que ton père est allé à ta recherche, il y a quelqu'un qui t'aime et qui est venu pour te chercher et te sauver. C'est Jésus le Fils de Dieu. Il t'attend, Il t'ouvre ses bras. Car Il est descendu dans ce monde, il y a déjà bien longtemps. Il a pris sur Lui tes péchés, et Il est mort à la croix à ta place. Il s'appelle le bon Berger : Il va après les petites brebis qui s'égarerent ; et lorsque les petits garçons et les petites filles sentent qu'ils sont perdus, et qu'ils ne peuvent se sauver eux-mêmes, lorsqu'ils se repentent d'avoir péché et qu'ils vont à Jésus pour qu'Il les sauve, croyant qu'Il est mort pour eux et que son sang peut les purifier, alors Jésus les entend et les prend dans ses bras. Dès ce moment ils peuvent aller à Dieu comme à leur Père, et Dieu les reçoit comme ses enfants, car Dieu est amour ; et même quand le pauvre pécheur est encore loin de Lui, dans le péché et tout misérable, Dieu l'aime. Et, dis-moi, Charles, aurais-tu aimé qu'avant de t'embrasser hier, je t'eusse envoyé auprès de la bonne, pour qu'elle te mit des habits propres ?

— Non, maman, je n'aurais pas aimé attendre.

— Eh bien ! Dieu te dit de ne pas non plus attendre que tu sois meilleur, mais de venir tel que tu es, avec tous tes péchés, et Il te pardonnera pour l'amour de Jésus. Il veut que tu te confies en ce Jésus qui a tout fait pour toi à la croix. Et Dieu se réjouira, et les anges dans le ciel se réjouiront de ce qu'un pécheur a été lavé dans le sang de Jésus. Rappelle-toi donc, mon

enfant, les deux passages que je vais te répéter : « Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur Lui l'iniquité de nous tous » (Ésaïe LIII, 6) ; et celui-ci : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était *perdu* » (Luc XIX, 10.)

Un appel pressant.

Le bon Sauveur t'appelle :
 A Lui viens *aujourd'hui* !
 Viens ! la vie éternelle
 Ne se trouve qu'en Lui.

Demain, demain peut-être
 Il ne sera plus temps !
 A Jésus, ce bon Maître,
 Donne-toi *maintenant* !

Maintenant ! c'est la grâce ;
Demain ! le jugement.
 Hâte-toi ! le temps passe ;
 A Lui viens promptement.

Fragment.

Celui qui méprise les appels de l'Évangile badine
 avec le feu de l'enfer.



Le Cantique de Salomon.

I.

UNE NOUVELLE RELATION.

C'est du même homme, le roi Salomon, que Dieu a voulu se servir, premièrement pour nous prouver qu'il est impossible de trouver le bonheur ici-bas, ensuite pour nous montrer où le cœur peut goûter un repos qui ne saurait être troublé. Sur la terre, tout est vanité et rongement d'esprit ; mais le repos dont nous parlons devient toujours plus précieux et plus désirable à mesure que l'on en jouit davantage. Ce repos, c'est en Christ qu'il se trouve ; et c'est Christ qui est véritablement le sujet du *Cantique de Salomon*.

Un cantique, chers enfants, est l'expression de ce que le cœur ressent. On ne peut pas chanter lorsqu'on est triste. Ceci nous fait comprendre d'emblée le grand contraste qui existe entre le livre de l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques. L'Ecclésiaste nous dit comment il faut se conduire pour être heureux « pendant les jours de la vie de sa vanité » sur la terre, mais il ne nous donne pas un objet pour le cœur ; bien au contraire, il déclare positivement que rien dans ce monde ne saurait satisfaire celui qui y recherche le bonheur. Mais, dans le Cantique de Salomon, cet objet est clairement présenté à l'âme, afin qu'elle s'y attache et en jouisse. Cet objet, nous l'avons dit, est Christ lui-même. C'est avec ce qui fait l'objet des affections que l'on est *en relation* ; et dans le sujet qui nous occupe cette relation est la plus intime de toutes celles connues ici-bas : celle de l'homme avec son épouse.

Le Cantique de Salomon est une prophétie, faisant partie de l'Écriture dont l'apôtre Pierre dit que « de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint. » (2 Pierre I, 21.) Mais il faut avoir soin de remarquer qu'il ne s'agit pas, dans cette prophétie, des relations de Christ avec l'Église. Ce sont les entêtes de chapitres, ajoutés dans beaucoup de bibles, qui ont fait naître cette idée, laquelle est complètement fautive ; car « l'Église » est appelée « le mystère qui était caché dès les siècles en Dieu. » (Voyez Romains XVI, 25, Éphésiens III, 5-12 ; Colossiens I, 24-27.)

Un « mystère, » dans la Parole de Dieu, ne signifie

pas quelque chose d'extraordinaire que personne ne peut comprendre, mais bien un *secret* qui n'a pas encore été révélé. Ainsi le « mystère » ou le « secret » de l'Église était *caché* pendant tout le temps de l'Ancien Testament, mais il a été révélé dans le *Nouveau*. Au chap. III de l'épître aux Éphésiens, il est dit que ce « mystère » a été *maintenant* donné à connaître.

Néanmoins, il se peut que l'on fasse cette objection : Quoique le mystère de l'Église ne fût pas encore révélé dans l'Ancien Testament, est-ce que Dieu n'avait pas celle-ci en vue, lorsqu'Il poussa le roi Salomon à écrire son Cantique, et ce Cantique ne serait-il pas comme une *prophétie* de ce qui devait être révélé plus tard ?

Eh bien ! non, chers enfants ; cela est impossible. D'abord une prophétie est une révélation, de sorte que « le Cantique » ne peut pas être une prophétie de l'Église ; car « l'Église » était *alors* un « mystère. » Ensuite le caractère de l'épouse, telle qu'elle est décrite dans le Cantique, et ses rapports avec son époux, ne correspondent pas avec ce qui est écrit touchant l'Église ; c'est un tout autre genre de relations.

Dans le livre de la Parole qui nous occupe, le Saint-Esprit fait allusion au royaume *terrestre* de notre Seigneur Jésus-Christ : — Sion, — Jérusalem, — et le peuple d'Israël qui sera rétabli en gloire dans le pays de la promesse (Canaan), alors que Dieu donnera au peuple un « nouveau cœur. » (Comparez Ézéchiel XXXVI.) Les Juifs ont rejeté leur Messie, la première fois qu'il s'est présenté à eux pour être reçu ; mais, lorsqu'il reviendra pour la seconde fois, ils le rece-

vront, après s'être repentis et avoir confessé tous leurs péchés. Ils seront alors comme une épouse *terrestre* du Seigneur (Psaume XLV), tandis que l'Église est son épouse céleste.

Toutefois le Cantique de Salomon, de même que les Psaumes de David, trouve de nos jours, aussi bien qu'au temps auquel il se rapporte plus particulièrement, son application à chaque âme individuellement. On y découvre, divinement exprimés, les progrès que l'âme fait dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ. Sous ce point de vue, le Cantique des cantiques est très actuel et très précieux.

Ce qui donne au Cantique beaucoup d'à propos, pour décrire ces progrès de l'âme, c'est que la relation dont il parle, de l'épouse avec son époux, existe avant qu'il soit question de progrès. Il faut être déjà dans une relation pour en comprendre les devoirs, et faire des progrès dans l'intelligence des privilèges qui s'y rattachent, — mais la relation d'épouse ne vient pas de naissance : il faut, pour la former, la volonté de l'époux et les affections réciproques de ceux qui s'engagent mutuellement : et, une fois formée, cette relation, selon l'ordonnance de Dieu, ne peut point être rompue tant que la vie dure.

Vous n'ignorez pas, chers lecteurs, que personne en venant dans ce monde ne naît enfant de Dieu. Nous naissons tous enfants d'Adam ; et, pour devenir enfant de Dieu, il faut une *nouvelle* naissance. C'est une *relation* toute *nouvelle*, et l'on y entre dès l'instant que l'on croit au Seigneur Jésus-Christ. Une fois dans cette relation, il y a à faire du progrès pour

en comprendre toujours mieux le caractère, l'étendue, les devoirs et les privilèges; et c'est avec l'intelligence spirituelle, que Dieu communique à l'âme qui vit près de Lui, que les affections croissent, se fortifient et se développent en harmonie avec la sphère nouvelle et divine dans laquelle elles se meuvent.

Dans un prochain article, s'il plaît au Seigneur, nous reviendrons avec plus de détails sur les points qui ont attiré aujourd'hui notre attention. Dieu veuille lui-même bénir pour chacune de vos âmes, chers enfants, la lecture de sa bonne et précieuse Parole.

Le Salut.

Qu'est-ce que le salut? C'est à l'homme tombé dans la désobéissance qu'il nous faut le demander. En Éden, dans son état d'innocence, l'homme connaissait bien la vie, car il l'avait; mais il ne connaissait pas le salut. La loi ne peut nous dire non plus ce qu'est le salut; elle nous dit bien ce qu'est la justice, ce qu'il faut que nous fassions pour glorifier Dieu; elle nous dit aussi ce qu'est le péché, car nous n'eussions pas connu la convoitise, si la loi n'avait dit: « Tu ne convoiteras point; » mais elle ne nous dit pas ce qu'est le salut, car elle ne suppose pas l'homme perdu; et où il n'y a point de perdition, il n'y a pas besoin de salut.

C'est donc l'Évangile, cher lecteur, qui nous dira ce qu'est le salut, car il déclare l'homme perdu, et

perdu sans ressource quant à lui. L'Évangile nous dit que le salut est l'introduction et l'établissement de l'homme déchu non-seulement dans la faveur de Dieu, mais aussi dans un état de sainteté, de justice et de gloire ; état infiniment plus parfait, plus élevé et plus immuable que n'était le premier état d'innocence d'Adam, avant qu'il fût tombé. Ce serait beaucoup pour nous, déjà, si par la grâce, nous pouvions rentrer dans la jouissance des mêmes prérogatives que celles d'Adam avant sa désobéissance. Mais, béni soit Dieu ! Il fait plus que cela pour le pauvre pécheur qui vient à Christ ; car, outre le pardon gratuit de toutes ses offenses et le don de la vie éternelle, Dieu l'adopte pour son enfant, et lui donne le Saint-Esprit qui devient dans son cœur un Esprit d'adoption, et lui enseigne à dire à Dieu : « Abba, » c'est-à-dire : « Père ! » (Rom. VIII, 15.)

Cher lecteur, toutes ces choses merveilleuses sont comprises dans le mot : SALUT ! Si donc, dans le sentiment de votre misère et de votre état de perdition, vous regardez à Christ et croyez en Lui, toutes ces choses seront à vous ; votre cœur en jouira par la foi, en attendant le jour où Christ, votre Sauveur, vous recueillera hors de ce monde, près de Lui, dans sa gloire et celle de Dieu. C'est ainsi que l'homme est sauvé, qu'il obtient par Christ, le second Adam, infiniment plus que tout ce que le premier Adam a perdu. Voilà comment Dieu magnifie sa grâce et son amour pour nous en Jésus-Christ. — « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.)



Un homme de couleur.

INCIDENT RÉEL DE CHEMIN DE FER.

Il y a peu d'années qu'un homme de couleur se rendait de Londres au bord de la mer, pour le service du Seigneur Jésus, et aussi dans l'espoir de raffermir sa santé épuisée par le travail. Il prit place dans un compartiment de chemin de fer, où quelques voyageurs se trouvaient déjà installés. — Fatigué, sans doute, par une course rapide, il s'assit pour reprendre haleine, tout en considérant machinalement, de la portière, ce qui se passait au dehors.

Le train s'ébranla bientôt, et tandis qu'il dépassait rapidement la foule affairée et bruyante restée sur

le quai, notre ami ne put s'empêcher de soupirer en songeant à tant de pauvres créatures qui traversent la vie, sans s'inquiéter ni de l'éternité, ni du sort réservé à leur âme immortelle. Ce soupir, et peut-être aussi la couleur de sa peau, attirèrent l'attention d'une dame âgée, assise en face de lui ; de telle sorte qu'au bout de peu de temps il devint l'objet d'une préoccupation évidente de sa part.

« Quel air intéressant, dit-elle à sa voisine ; mais il paraît malade... A quelle race d'hommes peut-il appartenir ?.. une belle race, dans tous les cas. Serait-ce un Turc ou bien un Hindou ? »

« Je croirais plutôt que c'est un Indien, » répondit la jeune personne à laquelle la dame s'était adressée.

« Je voudrais pouvoir lui parler, lui indiquer le chemin du salut, » continua la vieille dame. « Un front si intelligent ne devrait plus s'incliner devant des images de bois et de pierre. Quel dommage que nous ne puissions pas lui parler, car il paraît ne rien comprendre à ce que nous disons. »

« Peut-être lit-il quelque peu l'anglais, quand bien même il ne le parlerait pas, » suggéra la jeune demoiselle. — « Vous pourriez lui offrir un traité, » ajouta l'un des messieurs.

La dame âgée ouvrit son sac ; puis, ayant soigneusement examiné les petits livres qu'il contenait, elle en choisit un qu'elle présenta à l'étranger en lui faisant signe de le lire. Celui-ci le prit, salua poliment, puis se mit à l'étudier soigneusement d'un bout à l'autre.

Pendant ce temps une conversation s'engageait entre les voyageurs sur le sujet des missions : il

fallait, disaient-ils, qu'un pays chrétien comme le leur, multipliât ses efforts en faveur des païens; que l'Évangile fût de plus en plus répandu; qu'aux succès déjà obtenus, vissent s'en ajouter de bien plus nombreux encore, etc., etc.

Profitant d'un moment de silence, notre ami se tourna vers la dame âgée, et la remercia en très bon anglais de l'intérêt qu'elle prenait à son âme. « Vous venez, Madame, lui dit-il, d'exprimer le désir de me faire connaître le chemin du ciel; ayez donc la bonté de m'éclairer sur la manière dont je puis le trouver. Ce traité ne me dit pas comment je pourrais posséder, *maintenant*, la certitude de mon salut. Il me dit, il est vrai, de me repentir, de prier; mais qui m'indiquera le moment où ces moyens auront rempli leur but?... Ne pourriez-vous pas me faire connaître d'une manière positive un moyen de salut? N'est-il aucun autre livre qui dise au pauvre pécheur comment arriver au ciel? »

« Certainement, répondit la dame, la Bible, la Parole de Dieu, a été donnée à l'homme pour lui révéler le chemin du ciel. Lisez la Bible, priez, et vous pouvez être assuré d'arriver au but désiré. »

« Pourriez-vous m'indiquer où il est écrit, dans la Parole de Dieu, qu'en priant j'arriverai au ciel? Je désire être bien au clair là-dessus. Avez-vous une Bible, Madame, et pouvez-vous me faire lire ces paroles qui doivent me donner une pleine et entière assurance de mon salut? »

Non, elle n'avait point de Bible. Et les autres voyageurs? La même question leur fut adressée, mais ils

ne portaient pas non plus la Parole de Dieu avec eux. — Sortant alors le précieux volume de sa poche, notre ami le présenta à son interlocutrice en disant : « Ce livre est-il celui que vous entendez, Madame ? Comme Parole de Dieu révélée à l'homme afin de le conduire au ciel, il nous donnera, sans doute, des directions positives à l'égard de ce qui nous occupe maintenant... Veuillez donc me faire lire ce qui a trait à la prière, comme moyen de salut. »

La vieille dame prit la Bible entre ses mains, la feuilleta quelques instants avec hésitation... « Je ne sais où trouver exactement le passage auquel je faisais allusion, répliqua-t-elle enfin d'un air embarrassé, mais il est certainement écrit quelque part que celui qui se repent sincèrement de ses péchés, et prie avec ardeur, sera sauvé. »

« Mais cette assurance ne me satisfait pas. Comment puis-je savoir que mes prières ont été en assez grand nombre devant Dieu ? Ne pourriez-vous pas me faire entendre une parole sur laquelle je puisse me reposer entièrement ? »

Toujours même ignorance de la part de son interlocutrice, qui se tourna enfin vers sa jeune compagne, dans l'espoir qu'elle lui viendrait en aide ; mais celle-ci ayant répondu négativement, la pauvre dame s'adressa successivement, mais en vain, à chacun des voyageurs ; la Bible passa de main en main, sans que personne sût y trouver un seul passage enseignant au pécheur la voie du salut. Rendant alors le volume à son possesseur : « Je ne puis trouver la page en question, dit-elle, mais si vous voulez, en arrivant à

F^{me}, vous rendre chez le pasteur M., il vous l'indiquera certainement. C'est un homme excellent, un pasteur évangélique qui sera très heureux de vous répondre. »

« Mais si nous allions ne pas atteindre la ville que vous venez de nommer, Madame ? Une collision, un accident quelconque peut d'ici là mettre fin à nos jours. Aucun de vous, chrétiens, ne peut-il donc enseigner à un pauvre étranger comment il doit être sauvé ?... Vous que ses ténèbres ont ému de compassion, n'avez-vous nul moyen de lui faire voir la lumière ? »

« Mais je vous l'ai dit, il vous faut prier, » répétait la dame qui, la première, s'était occupée de lui.

A ces mots, l'homme de couleur ouvrit sa Bible au chapitre III de l'évangile de Jean, versets 14-16, et lut ces paroles : « Et comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Passant ensuite plus loin, au chapitre V, verset 24, il continua : « En vérité, en vérité je vous dis que celui qui entend ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » Et encore en Actes, chapitre XIII, versets 38, 39 : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par Lui. » — « Voulez-vous parler de ces passages, Madame ? »

« C'est cela, répondit-elle ; je cherchais en vain à m'en souvenir. »

« Mais vous m'assuriez que la prière et le repentir étaient les moyens de salut indiqués par la Parole de Dieu. Ce précieux volume me dit au contraire de croire au Seigneur Jésus-Christ pour être sauvé, de croire au Fils de Dieu afin d'obtenir la vie éternelle. Béni soit-il, ce Sauveur ! Le pauvre étranger qui vous parle peut, en se fiant au Sauveur, savoir que le ciel lui appartient puisqu'il est au bénéfice de l'œuvre que Jésus a accomplie sur la croix, il y a 1800 ans passés ; il peut se réjouir, en songeant à sa complète et parfaite justification, en vertu du sang répandu pour les pécheurs, et non en vertu de sa repentance et de ses prières ; il peut chanter l'hymne de la victoire, parce que Jésus a fait la paix par le sang de sa croix. » — Une fois engagé sur ce terrain, le serviteur de Dieu continua à annoncer aux voyageurs étonnés les conseils immuables de Dieu, son amour immense manifesté dans le don de son Fils venu pour mourir pour des pécheurs, l'amour aussi du Fils s'offrant et se donnant Lui-même pour accomplir la volonté du Père....

« Arrêtez, Monsieur, » s'écria l'un des auditeurs avec colère : « Nous ne sommes point ici pour écouter de tels discours. Ce n'est ni l'heure ni le lieu. »

« Quand sera-ce donc l'heure, et dans quel lieu faut-il qu'un chrétien se rende pour oser annoncer Christ ? » demanda notre ami avec calme.

« Le dimanche, Monsieur, et au temple l'on s'occupe de ces choses, mais pas dans un wagon de che-

min de fer. L'endroit est on ne peut plus mal choisi. »

Ils atteignaient, en ce moment, le terme de leur voyage ; et les voyageurs se séparèrent pour ne plus se rencontrer ici-bas ; car, peu de temps après, ce bien-aimé frère fut recueilli auprès du Seigneur.

Heureux, parce que « je sais. »

J'allais, il n'y a pas longtemps, visiter un vieillard, pauvre et dénué, qu'une maladie bien douloureuse tenait continuellement alité. Dans de telles circonstances, on se serait naturellement attendu à rencontrer un visage sombre et un esprit abattu ; mais non : la contenance du vieillard était paisible, un doux sourire illuminait ses traits et dénotait un bonheur réel. Oui, on ne pouvait en douter, cet homme pauvre, vieux et malade, était aussi un homme heureux. Quelle étrange combinaison, n'est-ce pas ? Mais si elle était étrange, elle était vraie aussi. Quelle était donc, croyez-vous, la cause de son bonheur ? Était-ce son âge, ou sa pauvreté, ou sa maladie ? Non ! De telles circonstances ne produisent pas par elles-mêmes un pareil effet. Quoi donc ? Avait-il peut-être reçu l'assurance de sa guérison, ou bien avait-il appris que sa pauvreté allait être échangée contre de grandes richesses ? Non ! Ce n'était pas, du moins, ce qu'il mit en avant, lorsque je lui demandai comment il était si heureux. Sans doute, il venait de recevoir de bonnes nouvelles d'un parent ou d'un ami bien cher qu'il croyait mort ? De nouveau, je répète que non ; ce n'était rien de semblable. Qu'était-ce

donc ? Quel était le secret de son bonheur au milieu de choses si propres à attrister le cœur, à abattre l'esprit et à assombrir le visage ? Je vais vous répondre par les paroles mêmes qui sortirent de ses propres lèvres : — « Je suis heureux, parce que *je sais* que le sang de Christ m'a purifié de *tous* mes péchés. »

Voilà donc la source de son bonheur. Ses péchés étaient tous effacés, — et il le savait. Ces péchés, qui l'auraient banni de la présence de Dieu, pour le précipiter dans la perdition éternelle, — ces péchés, dont il était incapable de se purifier lui-même, ils étaient tous, tous effacés ; et il le savait. N'en eût-il eu que l'espérance, sa joie eût été, pour le moins, faible et craintive ; mais, parce qu'il le *savait*, il pouvait marcher en avant, et considérer l'avenir non-seulement sans crainte et sans incertitude, mais avec joie.

Cher lecteur, *savez-vous* que vos péchés ont tous été lavés, effacés ? Remarquez-le, je ne vous demande pas si vous espérez aller au ciel après cette vie ; je ne vous demande pas non plus si vous croyez que Dieu est miséricordieux. Je ne vous demande pas davantage si vous faites tous vos efforts pour être sauvé en accomplissant des cérémonies ou des ordonnances religieuses ; je ne m'informe pas même si vous priez afin d'obtenir le pardon de vos péchés. Mais ce que je demande sérieusement et solennellement, c'est ceci : *Savez-vous* que vos péchés sont ôtés ; ou ne le savez-vous pas ? Si votre réponse est négative, je ne sais comment vous vous préparez à rencontrer un Dieu qui ne peut voir le péché sans le punir. Oh ! dites-le moi, comment espérez-vous que votre âme

échappera à la perdition éternelle ? Et « que profiterait-il à un homme, s'il gagne le monde entier et qu'il fasse la perte de son âme ? »

Peut-être votre position, et les circonstances de votre vie sont-elles autres que celles du vieil infirme. Il se peut que vous jouissiez d'une santé vigoureuse et d'abondantes richesses ; que vous ayez des amis sincères et de bons voisins. Si même tout prospère autour de vous, de telle sorte que vous en ayez le visage serein et le cœur joyeux, possédez-vous, *par ces choses*, un bonheur durable ? Est-ce que votre joie est telle que la mort même ne puisse vous la ravir ? Pourriez-vous dire, dans la certitude de n'avoir plus que cinq minutes de vie : « Je suis heureux ? » — Quant au pauvre vieillard, son bonheur ne pouvait qu'être augmenté, par l'arrivée du messager que vous redoutez ; sa joie ne pouvait qu'en être multipliée ; absent du corps, il serait avec *le Seigneur* ; or, « déloger pour être avec Christ est de beaucoup meilleur. »

Mais vous dites peut-être : « Oh ! pour moi, je crois au Seigneur Jésus-Christ ; mais je n'ose pas dire que tous mes péchés *sont* effacés. » A cela, je n'hésite pas à répondre que, *si vous croyez Dieu*, vous n'oserez cependant pas dire que vos péchés *ne sont pas* effacés, ou « *ôtés*, » puisque sa Parole affirme positivement que le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché. (1 Jean I, 7 ; II, 2.)

Certaines gens prétendent qu'il y a de la présomption à affirmer que *nous savons* que nous sommes sauvés ; mais, je vous le demande, y a-t-il plus de présomption à croire Dieu qu'à douter de sa Parole ?

Pour moi, lorsque Dieu déclare que celui qui croit au Fils a la vie éternelle, je n'ose pas dire que je crois au Fils, sans être assuré de mon salut. Le langage de toute personne qui croit simplement la déclaration de Dieu est celui-ci : Je suis heureux, parce que je sais que le sang de Christ a effacé tous mes péchés.

Que Dieu, dans sa grâce infinie, ouvre les yeux de votre entendement pour voir la rédemption parfaite qui est dans le sang de Christ ; c'est-à-dire, la rémission *entière* de vos péchés, afin que vous soyez capable, comme notre pauvre vieillard, de vous écrier : « Je suis heureux, parce que JE SAIS que le sang de Christ a effacé TOUS mes péchés. »



Le lieu du danger et le lieu de la paix.

J'ai lu, quelque part, le récit d'un incident très remarquable arrivé dans l'une de ces immenses plaines vierges dont l'Amérique abonde. Un certain nombre de personnes voyageaient sous la direction d'un guide expérimenté. Tout à coup, ce guide s'arrête et regarde derrière lui avec beaucoup d'anxiété, puis il se couche, met son oreille contre terre afin de s'assurer par lui-même du véritable état des choses. Cette oreille expérimentée discerne immédiatement le bruit sinistre du feu. La prairie, qui était derrière les voyageurs, était en flammes ; et, ce qui rendait leur position excessivement critique, c'est que le vent soufflait avec violence et poussait rapidement les flammes après eux, de sorte que dans quelques instants ils pouvaient être consumés.

Prompt comme la pensée, le guide intelligent se relève et met le feu à la prairie qui *faisait face aux voyageurs* ; ce feu déblaya un espace sur lequel il les fit tous placer. Là, ils étaient parfaitement à l'abri de la flamme dévorante, par la raison bien simple qu'ils étaient sur un terrain où le feu avait déjà fait son œuvre et *tout* consumé. Ils passèrent ainsi, en un moment, d'un lieu de danger imminent à un lieu de sûreté ; d'un lieu où ils étaient nécessairement remplis de terreur, à un lieu où ils pouvaient se coucher et dormir en parfait repos et en parfaite sécurité. Car il était impossible que le feu pût les atteindre dans ce lieu, vu que son œuvre y était déjà faite. La flamme même, qui auparavant les remplissait d'effroi, leur avait préparé un lieu de sûreté. L'ennemi d'autrefois était devenu leur meilleur ami. Le danger était passé.

Or, en tout ceci, chers lecteurs, nous avons une très belle illustration de ce vrai lieu de sûreté dans lequel le croyant est placé. Lui aussi, comme les voyageurs dans la prairie, a été dans un lieu de danger. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés. » (Héb. IX, 27.) « Chacun sera salé de feu. » (Marc IX, 49.) Il y a un jugement à venir. Les flammes terribles de la colère divine menacent tous ceux qui sont encore dans leurs péchés, et bientôt elles les atteindront. Les hommes peuvent ne pas croire cela, mais cela est vrai. Ils peuvent chercher à oublier ces choses, mais cela ne change en rien la gravité du fait. Ils peuvent essayer d'éloigner le moment solennel, mais cela ne sert de rien. Chaque seconde les rapproche de l'heure ter-

rible où « les morts, grands et petits se tiendront devant Dieu. » Le grand jour, où il faudra rendre compte, est proche. Le jour de la vengeance doit venir. Ce n'est qu'une question de temps. L'année acceptable, le jour du salut sera bientôt terminé. La porte de la miséricorde sera fermée, et fermée pour jamais ; et le feu de la juste indignation de Dieu enveloppera tous ceux qui meurent dans leurs péchés.

Lecteur, où es-tu ? Sur quel terrain ? Es-tu sur le terrain du jugement, ou sur celui du salut ? Es-tu dans les péchés, ou en Christ ? Ne cherche pas à éluder la question, mais regarde-la en face en ce moment même. Il faut qu'elle soit résolue ; occupe-t'en donc immédiatement, sans une minute de retard. Vous ne connaissez pas l'instant où vous pouvez être appelé dans l'éternité ; et, si vous mourriez dans vos péchés, les flammes de l'enfer seraient votre éternelle part. Saisissez donc la vie.

T'enquiers-tu du chemin du salut ? As-tu été amené à demander, des profondeurs d'un cœur brisé et repentant : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? En ce cas j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, des nouvelles qui seront douces à tes oreilles et un baume pour ton cœur. Jésus a préparé un terrain sûr pour quiconque croit en lui. Il a rencontré le feu de la colère divine ; et par amour pour nous, Il a éteint les flammes du jugement de Dieu. Il a pris la place du pécheur, porté le jugement du pécheur, et payé le salaire du péché. Il a été « fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. » Tous ceux qui, simplement et de cœur, croient en Lui,

sont aussi en sûreté que lui-même. Il n'y a point de condamnation pour eux, parce que le jugement a déjà fait son œuvre sur Lui à leur place.

Voilà le seul lieu de sûreté et de paix pour un pécheur : « Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Comment pourrait-il en être autrement, puisque Jésus a été condamné à leur place ? Il est venu ici-bas pour porter leurs péchés, et pour faire passer le pécheur du lieu du danger et du jugement, dans celui de l'éternelle sûreté. Il a répondu à toutes les questions qui pouvaient s'élever entre Dieu et l'âme croyante, et ensuite il est devenu notre éternelle justice devant Dieu. On ne peut pas plus élever d'accusation contre le croyant que contre le Sauveur ressuscité. Il a été condamné une fois, mais maintenant il a ôté pour toujours toute condamnation, et tous ceux qui croient en Lui sont dans un lieu de parfaite sûreté, où le jugement ne peut les atteindre, parce que le jugement est passé, et passé pour jamais !

Dans le désert où je poursuis ma route,
Vers le pays que je dois habiter,
Que nul ennui, nul travail ne me coûte ;
Car c'est des cieus que je dois hériter.

Mon Rédempteur, ô guide en qui j'espère !
Protège-moi contre le faix du jour ;
Pendant la nuit, que ta clarté m'éclaire,
Et garde-moi sans cesse en ton amour.

O mon pays, terre de la promesse,
Mon cœur ému de loin t'a salué !
Dans les transports d'une sainte allégresse,
O Dieu ! ton Nom soit à jamais loué !

Où est la Sagesse ?

(Job XXVIII.)

Où chercherons-nous la Sagesse ?
Le sol remué par nos bras
Nous rend, avec pleine largesse,
Des fleurs, des fruits de toute espèce :
Mais la Sagesse, il ne la produit pas.

Le mont creusé jusqu'aux racines
Par de robustes travailleurs,
Livre le secret de ses mines,
L'argent, l'or et les pierres fines :
Mais la Sagesse, elle est encore ailleurs.

L'homme étend toujours son empire,
Ajoute trésors à trésors :
La mer devant lui se retire ;
Il commande à l'air qu'il respire ;
Mais la Sagesse échappe à ses efforts.

Montez, sur ses puissantes ailes,
Jusqu'où l'aigle peut s'élever ;
Allez où vont les hirondelles,
Suivez les rapides gazelles...
Mais la Sagesse est encore à trouver.

Ni dans les antres de la terre,
Ni dans les profondeurs des cieux !
Dieu seul a le mot du mystère ;
La Sagesse est ici : lui plaire,
Le craindre et vivre en tout temps sous ses yeux.



Le Cantique de Salomon.

I.

UNE NOUVELLE RELATION.

(Suite de la page 85.)

Les deux premiers chapitres nous montrent d'une manière générale la relation qui se forme entre Christ et l'âme qui vient à Lui. Les six chapitres suivants parlent des expériences que fait l'âme sous l'influence de cette relation, avant même que celle-ci soit pleinement établie en pratique. La fin du chapitre II a beaucoup d'analogie avec celle du chapitre VIII. Jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que les ombres s'enfuient, la pleine connaissance de l'époux n'est

pas réalisée de fait ; elle est une affaire de foi. On sait qu'il est là, comme le chevreuil sur les montagnes ; mais on ne saurait l'atteindre. Il en est ainsi pour les chrétiens quant à la gloire de Jésus ; ils participeront à cette gloire, lorsque Jésus sera manifesté et que « le jour » sera là. Mais tout ce que nous venons de voir nous montre, chers enfants, la différence qu'il y a entre « l'épouse » du Cantique et « l'Église » de Christ ; car la relation de l'Église avec son Chef est déjà établie ; elle est bâtie sur le seul fondement qui a été posé, — Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. (Matth. XVI ; 1 Cor. III.) Si nous sommes chrétiens, Dieu nous appelle *dès maintenant* à la pleine connaissance et réalisation de la relation nouvelle, dans laquelle Il nous introduit aussitôt que nous croyons. Dans ce sens, les ombres s'enfuient et le jour est là pour nous, lorsque nous arrivons à cette connaissance, c'est-à-dire lorsque nous sommes réellement affranchis ; « car les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit déjà. » (1 Jean II, 8.) — Mais les âmes demeurent souvent longtemps dans un état d'incertitude et d'espérance ; aimant véritablement le Seigneur, mais n'en jouissant pas comme elles le devraient, et ne sachant pas bien où et comment Le rencontrer. C'est un état semblable que l'on trouve dans le Cantique : aussi ce livre est-il bien propre à nous faire comprendre ce qui empêche tant de personnes d'être affranchies. Mais, en même temps, qu'il est consolant et encourageant de voir partout, à côté de toute l'incrédulité, de toutes les inconséquences de nos faibles cœurs, et malgré leur faiblesse, l'expression de l'a-

mour fidèle du Sauveur en faveur de la pauvre âme qu'Il attire à Lui !

Nous avons dit que les deux premiers chapitres présentent d'une manière générale la nouvelle relation. C'est l'épouse qui parle d'abord : elle confesse que son cœur a trouvé un objet qui l'étreint, et elle désire jouir de toute l'affection qu'elle découvre dans cet objet : « Qu'Il me baise des baisers de sa bouche, car tes amours sont plus agréables que le vin. » — Le « vin, » dans la Parole de Dieu, représente tout ce qui réjouit le cœur de l'homme, sur la terre. L'épouse reconnaît que, quant à elle, elle a trouvé quelque chose de meilleur. C'est le vin nouveau dont parle le Seigneur Jésus dans les évangiles, et qui doit être mis dans des outres neuves. Hélas ! on a tant de peine à croire que celui qui fournit le vin nouveau est puissant pour créer un vase neuf, capable de le contenir ! Comparez Éphésiens II, 10 : « car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus. » On s'efforce d'accommoder le nouveau avec le vieux, de mettre le bon vin de la joie de l'Esprit saint (1 Thess. I, 6) dans les vieilles outres de notre propre justice. C'est une chose impossible ; aussi longtemps qu'on l'essaye, on est misérable ; mais c'est déjà quelque chose d'avoir entrevu une joie meilleure sous tous les rapports que tout ce que ce monde peut donner. Quand on est arrivé au sentiment de sa propre faiblesse, on peut alors s'adresser au Seigneur, en lui disant comme l'épouse : « Tire-moi, et nous courrons après toi. » Et l'on sent bien que s'il ne nous tire, on est incapable de courir,

Avec ce sentiment-là, toute créature humaine commence à comprendre son état réel devant Dieu : — « *noire.* » Oui, chacune doit le confesser pour elle-même : « JE SUIS NOIRE. » C'est dans la lumière du Seigneur, « soleil de justice, » que l'on arrive à cette connaissance. « Je suis noire, parce que le soleil m'a regardée. » Par la bonté de Dieu, le croyant peut ajouter : « ... mais de bonne grâce ; » car lorsqu'on découvre son état de perdition, Christ est là pour nous revêtir de la justice de Dieu ; et les iniquités sont ôtées, les péchés sont couverts. Quant à notre nature, nous sommes *noirs*, comme ces tentes de Kédar qui étaient faites du poil des chèvres noires ; quant à notre position en Christ, nous sommes *de bonne grâce*, et comme les belles courtines de Salomon (probablement le voile du sanctuaire ; 2 Chron. III, 14).

C'est la révélation de Dieu en grâce qui fait que l'âme désire connaître le Seigneur personnellement, de sorte que l'expression de ce désir se manifeste aussitôt : « Déclare-moi, toi que mon âme aime, où tu pais... » Et la réponse, faite dans des termes où l'affection déborde, montre à celui qui cherche, qu'il faut « sortir après les traces du troupeau. » Il n'y a pas deux chemins. Le bon Berger, qui vient chercher ses brebis, les conduit toutes par le même chemin, car Il va devant elles. Il faut le suivre en écoutant le son de Sa voix ; et vous savez, n'est-ce pas, chers enfants, que c'est par la Parole que l'on entend Sa voix.

* Il faut lire « *noire*, » et non pas « *brune*, » ainsi que cela se lit dans la plupart des versions, aux vers. 5 et 6.

Une âme qui cherche encore le Seigneur, est continuellement préoccupée d'elle-même, et pense tantôt à son bonheur, tantôt à sa misère. Mais quand elle a réellement rencontré Jésus, elle ne s'occupe que de Lui; elle se repose en Lui, Il est son bonheur; en Lui est la paix.

Cette préoccupation de soi-même est caractéristique dans le Cantique de Salomon, particulièrement dans les deux premiers chapitres. L'épouse dit, en cherchant un emblème parmi les plus belles fleurs de la terre : « Je suis la rose de Saron, et le muguet des vallées. » — Oui, dit le Seigneur, mais c'est un « muguet entre les épines. » Il est difficile de l'avoir. Ses compagnes, au milieu desquelles elle a été élevée, sont autant d'épines autour d'elle. Il faut qu'on lui dise : « Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens. »

L'appel du Seigneur, s'il est entendu, nous fera toujours quitter tout ce qui serait propre à retenir notre cœur ici-bas. Il veut nous avoir pour Lui seul. Il veut nous posséder en entier. Son amour ne peut pas se répandre dans un cœur partagé. Oh ! combien peu nous sommes disposés à nous consacrer ainsi entièrement au Seigneur. On dort au lieu de veiller : on s'enferme dans sa maison, dans son jardin, dans une quantité de choses souvent bonnes en apparence, jolies extérieurement, mais où il n'y a d'aliment que pour le cœur *naturel* qui y trouve ses plaisirs ; — et, avec tout cela, le Seigneur est laissé dehors. Il se montre néanmoins ; il se fait entendre de nouveau ; il réitère son appel : « Lève-toi, et t'en viens. » Il vou-

drait que nous élevions nos cœurs et nos voix en actions de grâce et en louanges ; et nous demeurons muets, parce que nos cœurs vides, sans écho, ne sont pas encore affranchis de leurs liens terrestres.

Cependant, lorsqu'on regarde au Seigneur, on éprouve qu'Il est toujours *le même* ; et il est, Lui seul, un sûr abri ; Lui seul, comme un pommier isolé « entre les arbres d'une forêt, » donne des fruits doux et nourrissants. — C'est Lui qui nous a cherchés et qui nous a trouvés ; car, si nous pensons à ce que nous étions, nous sommes forcés d'avouer que nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés, » — marchant « suivant le train de ce monde » comme « les fils de la désobéissance, » — « étrangers et ennemis quant à l'entendement, dans les mauvaises œuvres, » — « dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées ; et nous étions par nature des enfants de colère, comme aussi les autres. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble *avec le Christ*. » C'est l'œuvre de Christ pour nous qui nous sauve, et quand l'âme a eu affaire avec le Sauveur, elle peut bien dire : « Il m'a amenée dans sa salle de festin, et sa bannière [déployée] sur moi, c'est AMOUR. »

Bienheureux est celui qui ne regarde pas aux choses qui se passent autour de lui, mais qui ferme les yeux sur tout ce qui peut retenir le cœur ici-bas ! Bienheureux celui qui va droit au Seigneur, en répondant à son appel de grâce ! Celui-ci portera du

fruit tel que le Seigneur en cherche : et il n'y aura pas de ces petits renards qui viennent gâter les vignes et détruire les petites grappes à mesure qu'elles poussent.

Lorsqu'on dit : « Mon bien-aimé est à moi, » il se peut néanmoins qu'il y ait encore beaucoup d'autres choses qui occupent en même temps le cœur ; et il faut parfois que le chrétien passe par de tristes, amères et pénibles expériences, jusqu'à ce qu'il soit débarrassé, dégagé des liens qui l'entravent dans sa marche. Quoi qu'il en soit le Seigneur est fidèle, et Il accomplit son œuvre de grâce dans l'âme. « Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'à la journée de Jésus-Christ. » (Phil. I, 6.)

Jésus est mon bonheur, mon trésor et ma vie ;
Rempli de son amour, mon cœur s'attend à Lui :
Au ciel, où sont mes biens, sa grâce me convie :
Jésus est mon Berger, mon rocher, mon appui !

Jésus est l'objet et le but de toute l'Écriture

Voilà de quoi doit être pénétré tout lecteur de la Bible. Ce n'est qu'en Christ que Dieu a pu se révéler à l'homme, dans la plénitude de son amour ineffable envers des pécheurs ; « Dieu est amour ; » Christ seul pouvait en être la vivante et parfaite expression au milieu de ce monde ; car tous les trésors de sagesse et de connaissance sont en Lui. Tout lecteur de l'Écriture, désireux d'en profiter, doit avoir cette pensée, s'il veut éviter l'écueil funeste à tant d'âmes, qui con-

siste à vouloir chercher en elles-mêmes, le bien qui ne se trouve qu'en Christ ; oubliant dans quelle triste condition le péché nous a amenés, et quel est l'état de complète impuissance où il nous a réduits.

Comprenons donc bien ceci : dans l'Évangile, Dieu nous parle de Lui-même, plutôt que de nous. Il connaît notre pauvreté, nos besoins spirituels, et c'est pour les satisfaire qu'il se présente à nous en son Fils. Ce n'est donc pas le fait de nous connaître nous-mêmes qui peut satisfaire les besoins de notre âme ; au contraire, plus nous nous connaissons, en dehors de la grâce, plus nous sommes malheureux ; car nous découvrons qu'en nous, en notre chair, il n'y a pas de bien ; or, l'homme ne peut être heureux en dehors du bien. C'est en Christ seulement que le bien, dont Dieu est la source, est révélé à nos cœurs pour les rendre heureux. Bien des âmes n'ajoutent pas foi à cela ; aussi les voyons-nous s'efforcer d'oublier le mal qui les dévore, en recherchant les faux plaisirs que leur offre un monde éloigné de Dieu ; mais cela ne guérit pas la plaie du cœur : elle n'en est, hélas ! que plus profonde. Un malade a beau oublier la maladie qui l'entraîne au tombeau, cela n'en arrête pas les progrès ; et toute illusion devient bientôt impossible.

Tel est le cas de tout homme qui, pour échapper aux remords d'une conscience remuée par le péché, court s'étourdir dans la jouissance de choses qui ne font qu'empirer son état, et le mener rapidement à la mort éternelle. Ce qu'il faut à l'âme pour qu'elle soit heureuse, c'est Christ ! En Lui, tout l'amour de Dieu est manifesté. Tout ce qu'il y a de bonté, de compas-

sions en Dieu envers les pécheurs, a été manifesté en Jésus ; et, quant à notre état de maladie, Il est tout à la fois le remède et le médecin. C'est sous ce double caractère que l'Évangile nous le présente. Mais ici, l'esprit de l'homme élève des difficultés : plusieurs ont la prétention de soumettre l'Évangile au contrôle de la raison humaine ; pure folie ! l'Évangile n'est-il pas au-dessus de toute raison humaine ? Le pauvre pécheur, qui vient à Christ, se soumet à l'Écriture qui Le révèle comme étant le Sauveur envoyé de Dieu ; sa foi ne s'appuie pas sur des arguments humains, mais sur le témoignage de Dieu, lequel il reçoit sans contrôle, car Dieu est la vérité. D'ailleurs, ce n'est point par des démonstrations que l'on est sauvé, mais par la foi à la parole de Dieu. La science s'acquiert, sans doute, par des démonstrations ; mais la foi est un don de Dieu, qui croit les choses que la raison humaine ne peut vérifier. L'esprit de l'homme peut comprendre les choses renfermées dans la science humaine ; mais la foi est infiniment plus élevée que l'intelligence des hommes ; aussi pour elle, il n'y a nul achoppement en présence de vérités telles que l'incarnation, la passion, la mort et la résurrection du Fils de Dieu. Placez ces vérités-là devant un rationaliste, il n'y verra goutte et ne s'en tirera qu'en les niant ; mais la foi y voit la puissance et la sagesse de Dieu. Un Sauveur né dans une étable, élevé dans l'humble condition d'un artisan, vivant dans la pauvreté, suivi par des disciples choisis dans la classe des gens illettrés, secouru, assisté par les charités de quelques femmes, et n'ayant pas un lieu où repo-

ser sa tête, présente-t-il des garanties suffisantes pour que l'on se confie en Lui ? Tel est le raisonnement du rationaliste ; il trouve tout cela inadmissible, semblable en cela aux Juifs incrédules qui auraient voulu voir, en Jésus, un Messie conquérant et glorieux. Or, en toutes ces choses, la foi voit l'abaissement réel, la profonde abnégation de Jésus qui, pour sauver de pauvres pécheurs, étant Dieu, s'est fait homme, afin d'entrer d'une manière effective et parfaite, Lui sans péché, dans la condition misérable où se trouvaient les pauvres pécheurs qu'Il venait sauver. C'est ainsi que ce qui n'a aucune valeur pour l'incrédule, est ce qui donne à Christ la dignité et la valeur que la foi Lui reconnaît, et cela fait la joie et la sûreté de cette foi.

Cher lecteur, croyez en Jésus ; alors vous ferez vous-même l'expérience de ces choses, et votre âme vivra. Mais ne prétendez pas dire en vous-même que vous honorez Dieu, tandis que vous tournez le dos à son Fils ; « car celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. » Vous ne pouvez ni connaître, ni honorer Dieu en dehors de Christ ; vous le privez au contraire de l'honneur qui lui appartient, puisque c'est en Christ qu'il veut être honoré ; c'est en Christ que Dieu révèle sa grâce et son amour parfaits, qui méritent tout honneur et toute louange de notre part. Souvenez-vous que toute connaissance de Dieu, qui n'est pas fondée sur Jésus-Christ, périt et se réduit à rien ; « car personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. » C'est donc une tout à fait vaine préten-

tion que de croire connaître Dieu, si l'on ne connaît pas son Fils. Le fait que l'on admet l'existence d'un Dieu, qui a créé le monde et les choses qui y sont, ne prouve pas que l'on connaisse Dieu; car Dieu n'est réellement connu et révélé qu'en Christ. En Lui, je découvre que le Dieu qui a créé toutes choses, est le Dieu qui m'a aimé jusqu'à donner son Fils pour me sauver, pour me délivrer du péché et de ses terribles conséquences; en sorte qu'en croyant en Lui, je sais que je ne périrai point, mais que j'ai la vie éternelle. Telles sont l'assurance et la confiance de la foi chez quiconque se soumet, en simplicité de cœur, au témoignage que l'Écriture rend au Fils bien-aimé de Dieu.



Les premières fraises.

Il y avait un jour une petite fille, qui avait une couche de fraises; et elle s'impatiait extrêmement de les voir mûres et bonnes à manger.

— Eh bien ! régale-t'en, lui dit un matin son frère, en cueillant quelques-unes des plus belles.

— Je ne puis pas manger celles-ci, dit-elle, car ce sont les premières.

— Raison de plus, dit son frère, le régal sera d'autant meilleur.

— C'est vrai, mais c'est le premier fruit mûr.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

— Papa nous a dit qu'il avait l'habitude d'offrir à



Dieu le premier argent qu'il gagnait, et qu'ensuite il se servait du reste avec bien plus de plaisir; et moi aussi, je désire offrir à Dieu mes premières fraises.

— Mais, dit son frère, comment peux-tu donner des fraises à Dieu? Et quand même tu le pourrais, il ne s'en soucierait guère.

— Oh! je sais comment m'y prendre, dit-elle. Jésus a dit: « En tant que vous avez fait ces choses au plus petit de mes frères, vous me les avez faites à moi-même; » et je vais porter ces fraises à l'enfant de Madame Pertin, qui est mourant, et qui, bien sûr, n'a jamais de fraises: ils sont si pauvres.

Et nos deux jeunes amis allèrent porter les fruits à la petite malade; et quand ils la virent avancer son bras amaigri, et prendre de ses petits doigts effilés la fraise rouge et savoureuse; quand ils virent ses yeux briller, et ses lèvres pâles sourire, ils éprou-

vèrent une jouissance bien plus profonde que celle qu'ils auraient pu goûter s'ils eussent gardé pour eux-mêmes ces prémices du fruit mûr; et quelque chose fit comprendre à leurs cœurs que Dieu avait agréé leur pieuse offrande.

Les conséquences du retard, ou le jeune homme mourant.

« Ne te vante pas du jour de demain; car tu ne sais pas ce que le jour enfantera. » (Prov. XXVII, 1.)

Dans un hameau, près de la ville de X..., vivait un jeune homme robuste, dont l'unique occupation était de travailler la terre. Il avait eu l'occasion, dès son jeune âge, d'entendre la parole de Dieu, et même de s'entretenir, avec une personne pieuse, des richesses de cette parole, de l'amour de Dieu; et des conséquences éternelles qui résultent, pour les âmes, du refus de croire et de recevoir la grâce, et *l'amour de la vérité pour être sauvés.* (2 Thess. II, 10.)

La Parole divine sembla d'abord produire quelques effets en lui; il était devenu sérieux et paraissait avoir le désir sincère d'embrasser sérieusement l'Évangile. Mais hélas! comme chez beaucoup de personnes, ce n'était en lui qu'apparent et superficiel. Bientôt ses bonnes impressions s'évanouirent; les attrait du monde et ses plaisirs, l'attirèrent enfin loin de Dieu.

Le prince de ce monde (Jean XIV, 30) sait si bien captiver les affections des personnes qui l'écoutent, et les attirer dans ses filets, que ce pauvre jeune homme se trouva bientôt entraîné dans le tourbillon de la vie, cherchant le bonheur, le repos et la joie dans ses plaisirs éphémères, sans pouvoir jamais les y trouver ; et poursuivant son but sans se méfier aucunement du poison mortel, qu'il y a dans *toutes* ces jouissances.

Il rêvait un certain âge d'or pour l'avenir ; tout lui apparaissait si brillant et si beau ! Mais, ce ne fut qu'un rêve.....

C'est ainsi que Satan sait tromper et abuser les âmes, jusqu'au moment même où il n'y a plus de temps ni d'espoir.

Dans les Actes des Apôtres, il est écrit que Félix, tout effrayé des paroles de Paul, lui dit : « Pour le présent va-t'en ; quand j'aurai la commodité, je te rappellerai. » (Actes XXIV, 25.) Nous ne voyons cependant pas que jamais Félix ait rappelé Paul pour s'occuper de son âme. Il sut bien trouver la commodité pour les occupations et les plaisirs de *ce présent siècle mauvais* ; mais pour s'approcher de Dieu, et se réconcilier avec Lui : *jamais*. En général, l'homme ajourne indéfiniment le moment de sa conversion, « parce qu'il aime mieux les ténèbres que la lumière. » (Jean III, 19.) C'est bien ainsi que fit le malheureux jeune homme dont nous nous occupons.

Il faut le dire en passant, il est grand le nombre de ceux qui agissent de la sorte ; ils renvoient toujours, et ces renvois les conduisent à la perdition. Il est si

facile de dire : *plus tard*. Mais il n'est pas aussi facile de sortir des tourments éternels. Le mauvais riche ne pouvait avoir *une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue*, étant grièvement tourmenté dans les *flammes de l'enfer*. (Luc XVI, 24.)

Lecteur bien-aimé, quel est votre état *devant Dieu* ? Je vous en supplie, méfiez-vous de ces renvois ! Les détails qui vont suivre, pourront vous donner une idée du danger que cela amène, et des conséquences qui en résultent.

Ce jeune homme avait eu le malheur de *renvoyer* ; il y avait des choses qui, d'après lui, pressaient davantage que le *salut* de son *âme* ; et, après tout, il croyait avoir le temps de s'en occuper, quand même ce ne serait qu'à ses derniers moments ; c'était bien assez tôt. C'est ainsi qu'il calculait, et semblait disposer de l'avenir, comme s'il était à son commandement. Ainsi s'écoulèrent un certain nombre d'années. Tout paraissait aller au comble de ses vœux et de ses désirs. Sa nacelle voguait sur un lac paisible, azuré, sans orages ; tout semblait lui promettre un beau lendemain ; lorsque, soudainement, il fut atteint d'une maladie foudroyante, qui devait le conduire au tombeau. Dès le début de cette maladie, il fut pénétré par de profondes et sérieuses réflexions ; mais se confiant en sa force et en son jeune âge, il repoussa et éloigna encore le moment du repentir.

— A quoi bon, disait-il, penser si jeune à la mort ! Au printemps de ma vie serait-il possible que je mourusse ?.....

Cependant l'infortuné dut bientôt changer de langage.

La maladie fit de tels progrès, qu'en très peu de temps il fut convaincu que sa fin approchait rapidement ; il n'avait plus à s'abuser : il faudrait bientôt quitter ce qu'il avait *tant recherché, tant aimé*. Qui pourrait décrire les angoisses qui remplirent alors son cœur ? Toute sa vie passée se dressa devant lui, comme un juge accusateur ; et, pour la première fois, les terreurs de l'enfer assaillirent son âme. Ses chers parents éplorés entouraient son lit ; alors, ne pouvant plus se contenir, il leur déclara ses craintes et ses terreurs.

— *Il faut se quitter !* leur dit-il..... (En prononçant ces paroles, des larmes roulèrent dans ses yeux, et bientôt inondèrent son visage.) — Quelle angoisse cela produit en moi ! Qu'il me faille, si jeune, quitter ce monde et me séparer de vous ; mais, outre cela, il y a quelque chose qui m'afflige encore davantage.

— Hé ! quoi, cher enfant ?

— C'est ce qu'il y a *après la mort !* (Hébr. IX, 27) répondit le mourant. Pendant que j'étais plein de santé, j'ai fait tous mes efforts pour me persuader et me convaincre qu'il n'y avait point d'enfer, afin de pouvoir mieux satisfaire, sans remords et sans préoccupations, les passions de mon cœur, et vivre ainsi, sans m'occuper de l'éternité. Mais le jour est venu, où je ne puis plus me le dissimuler : l'enfer existe, et bientôt je vais me trouver au milieu de ses flammes.....

— Il ne faut pas se décourager, lui dirent son père et sa mère, (Ces paroles furent accompagnées de

pleurs et de sanglots entrecoupés.) — Cher enfant, pourquoi t'alarmes-tu ? il y a encore de l'espoir.

— Non, répliqua le jeune homme, tout est fini pour moi ! Je sens que mes forces s'en vont, la faiblesse me gagne, et bientôt j'aurai cessé de vivre. Et puis.... Je frémis en y pensant..... Il me répugne même de vous le rappeler : Je serai dans le lieu des tourments pour l'éternité. Quels regrets amers remplissent mon âme ! Comment ai-je oublié Dieu ! Je sais que je n'ai pas été ce qu'on appelle un libertin, mais j'ai vécu assez loin de Dieu pour être *perdu*. Je croyais avoir le temps de me réconcilier avec Lui, mais il est maintenant *trop tard*. L'enfer sera mon partage ! Que croyez-vous, chers parents ?..... Je le vois.... Oh ! combien c'est épouvantable ! Je ne puis vous le décrire, mais il est là devant moi. O terreur ! ô désespoir !.... Combien c'est horrible !....

En disant ces paroles, il se tourna brusquement sur son lit, pensant que cette image redoutable disparaîtrait de devant ses yeux. Vain espoir ! il le voyait toujours.

— Oh ! s'écria-t-il, il est toujours là. Conséquences du péché, que vous êtes amères ! Je suis déjà dans les tourments, avant de quitter ce monde !

— Ne te décourage pas, lui dit son frère ; tu n'as pas été un mauvais homme ; et puis, n'y a-t-il pas des ressources dans notre religion ?

Il se mit alors à lui parler, en lui expliquant plusieurs choses, au sujet de certains saints ou saintes, et lui administra ce qu'on appelle les sacrements de l'Église. (Il était ecclésiastique.)

— Je crois, lui dit-il en terminant, que maintenant Dieu te recevra.

— Non, répondit le mourant !.... Rien de tout cela ne peut calmer ma conscience troublée et alarmée. Il y a en moi une voix intérieure, qui me dit : *Il est trop tard ! Tu es perdu !* Pendant ces dernières années, j'ai bien cherché à m'abriter sous ma propre justice, afin de faire taire ma conscience. Mais je vois maintenant que mes œuvres ne peuvent pas plus me couvrir devant Dieu, que les feuilles de figuier dont se vêtirent Adam et Ève (Gen. III, 7), et je n'ai d'autre perspective que la perte.

Lorsqu'on est en santé, il est si facile de raisonner, de se justifier ; mais l'heure est venue pour moi où les illusions sont dissipées, et je me trouve en face de l'épouvantable réalité, des tourments de l'enfer. Que je vous dise aussi, chers parents, qu'il m'est impossible de vous exprimer les profondes angoisses de mon âme !....

A peine eut-il terminé ces paroles, qu'il fut saisi par une crise douloureuse. C'était le signe de son prochain départ pour l'éternité.

Après que cette crise fut passée, il ouvrit les yeux, et promena son regard autour de son lit, pour contempler une dernière fois ses parents les plus chers à son cœur. Il leur fit ses adieux ; puis, d'une voix presque éteinte, il ajouta :

— O désespoir ! l'enfer est toujours là !.....

Et il expira.

Ami lecteur, voyez combien sont effrayantes les conséquences du retard !

Inutile de vous décrire la scène qui se passa dans cette chambre. Vous devez comprendre combien elle fut désolante pour les parents du défunt, qui venaient de perdre l'enfant bien-aimé, dont les dernières paroles résonnaient sur leur cœur comme un glas funèbre : — Je vais en enfer !....

Si seulement le pauvre mourant avait connu l'amour du Seigneur et la valeur de son œuvre expiatoire ; sa mort aurait été bien différente. Mais le monde est un abîme qui engloutit tout, et laisse à la fin le pauvre pécheur sans refuge et sans espérance.

J'aime à croire, cher lecteur, que vous n'aurez pas suivi sans intérêt la courte narration que je viens de vous faire, et que, si vous êtes encore sur le même chemin que l'infortuné jeune homme, vous vous hâterez d'aller à Celui qui, dans son amour éternel, vint des plus hauts cieux, dans ce monde de péché et de misère, « chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.) C'est avec confiance et une pleine assurance, que vous pouvez vous abandonner à son amour immuable, et vous jeter dans ses bras tout puissants et miséricordieux : « Il ne met point dehors celui qui vient à Lui. » (Jean VI, 37.) Il est le bon Berger, cherchant avec une tendresse inexprimable et une parfaite grâce, la pauvre « brebis égarée, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. » (Luc XV, 4.) « Et, lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, bien joyeux ; et, étant de retour en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi ; car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. » (Luc XV, 5, 6.)

Combien il est beau, de contempler cet amour merveilleux ! amour parfait, amour invariable, amour éternel !

Voyez, pauvre pécheur, combien le Sauveur vous aime. Pourriez-vous encore douter de son tendre amour ? Ou seriez-vous assez endurci pour rester encore loin d'un Sauveur si clément ?

Oh ! venez ; oui, venez avec assurance à Jésus ; Lui qui a tant aimé ses brebis, qu'il a donné sa vie pour elles. (Jean X, 11.) Réjouissez son cœur en répondant à ses appels. Alors, vous serez une brebis trouvée, et bénie dans les parcs du *bon Berger*.

Mais rappelez-vous que, si vous « refusez d'ouïr, » le Seigneur se rira de *votre calamité quand votre effroi surviendra*. (Prov. I, 24, 26.) « Alors on criera vers Lui, mais il ne répondra point. » (Prov. I, 28.) Le misérable pécheur, qui aura refusé la grâce et suivi ses propres voies, supportera loin de Dieu, pendant l'éternité, les conséquences de ses péchés.

Jésus est le vrai chemin du ciel (Jean XIV, 6) ; la seule porte (Jean X, 9) ; son sang lave et purifie de tout péché (1 Jean I, 7 ; Apoc. I, 6) ; *quiconque croit en Lui a la vie éternelle !.....* Mais celui qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. (Jean III, 15-18.)

« Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux, mais *sache que, pour toutes ces choses, Dieu l'amènera en jugement.* » (Ecclés. XI, 9.)





La petite fille de l'Aveyron et sa Bible.

Dans un petit village des montagnes de l'Aveyron, un des départements du midi de la France, vivait une petite fille qui, soit d'une manière, soit d'une autre, en était venue à avoir une grande affection pour la Bible ; et depuis longtemps elle désirait posséder un exemplaire de ce précieux livre. Dans cette partie de la France où elle demeurait, tout le monde à peu près était catholique romain ; personne ne lisait les Saintes Écritures, et jamais il ne passait de colporteur, duquel on aurait pu acheter une Bible. Or, quelqu'un avait dit à la petite fille que pour trois francs elle pourrait s'en procurer une à Nîmes. Mais

Nîmes était à environ vingt-cinq lieues de son village, et la pauvre enfant n'avait ni argent, ni autres moyens pour aller là-bas, si ce n'est sur ses deux petits pieds. Comment faire pour avoir une Bible ? Eh bien ! elle avait deux lapins favoris ; et quoiqu'elle les aimât beaucoup, elle sentit qu'une Bible aurait pourtant encore bien plus de valeur pour elle, et elle se décida à faire un échange, si c'était possible. Mais le voyage à Nîmes ? Comment fallait-il s'y prendre pour le faire ? C'est bien loin, vingt-cinq lieues ; et, comme elle n'avait pas d'argent du tout, qu'elle ne possédait que ses deux petits lapins, elle ne pouvait faire de dépense pour aucun moyen de transport.

Elle réfléchit longtemps ; et enfin, après avoir jeté bien des regards soucieux sur cette longue, longue route, elle résolut de s'en aller à Nîmes à pied ; et, un beau matin, son petit panier au bras, elle partit, toute seule, n'ayant d'autres compagnons que ses deux petits lapins. Je ne saurais vous dire pendant combien de jours elle marcha ainsi péniblement, lieue après lieue, ni où elle se reposa la nuit ; mais je suppose que les gens de la campagne, ordinairement bien plus prévenants que ceux des villes, donnèrent souvent un abri sous leur toit à la petite voyageuse solitaire. D'ailleurs il est une chose dont je suis sûr, c'est que Celui qui avait donné sa vie pour elle, et lui avait inspiré un désir si ardent de posséder sa Parole, veillait sur cette enfant, et l'entourait de ses soins ; car vous conviendrez qu'on ne pourrait rien se représenter de plus joli que ce faible agneau du bon Berger s'en

allant faire un pareil voyage uniquement dans le but d'acquérir une Bible. Quelle leçon, pour toi, mon petit lecteur ; car tu as sans doute la Bible à ta portée, sous la main, toute la journée, et peut-être n'y jettes-tu que bien rarement un coup d'œil !

Enfin, notre brave enfant, tout en arrachant de l'herbe en passant pour nourrir ses lapins, et nourrie elle-même par Celui qui prend soin des passereaux, finit par atteindre Nîmes ; et là, à force de demander et de s'informer, elle trouva le magasin où l'on vendait des Bibles. Elle y entra aussitôt ; et expliquant au marchand ce qu'elle désirait, elle lui offrit en échange ses deux lapins. Son offre fut acceptée, et elle obtint le trésor pour la possession duquel elle était venue de si loin. Et la même distance lui restait à parcourir pour revenir chez elle ; mais elle avait sa Bible maintenant, et elle marchait si joyeuse qu'elle s'apercevait à peine de la longueur du chemin ; et quand elle était fatiguée, elle s'asseyait sous un arbre ou à l'ombre d'un rocher, et lisait dans son cher livre. Quelquefois, en passant près des endroits où elle avait cueilli de l'herbe pour les petits lapins, ça lui rappelait le sacrifice qu'elle venait de faire en s'en séparant ; mais alors elle n'avait qu'à ouvrir sa chère Bible, et un verset de ces trésors de divine sagesse et d'amour suffisait pour la consoler ; et, de cette manière, « marchant et s'entretenant avec Jésus, » elle continua sa route jusqu'à ce qu'elle fût de retour dans ses montagnes et son village.

Et que pensez-vous qu'elle fit de sa Bible ? Elle la lisait chaque jour ; et la Parole était pour son âme

comme la pluie menue sur les coteaux desséchés, les faisant « fleurir, bourgeonner et porter du fruit, » et répandant tout alentour des « fleuves d'eau vive » (Jean VII) — fleuves de vie qui apportent le bonheur avec eux, et qui donneront gloire à Dieu « en ce jour-là. »

La Parole de Dieu habitait richement dans le cœur de la petite villageoise. Elle pouvait dire en vérité : « Je me réjouis de ta parole, comme ferait celui qui aurait trouvé un grand butin, » et « je me suis réjoui dans le chemin de tes témoignages, comme si j'eusse eu toutes les richesses du monde. » (Ps. CXIX, 162, 14.) Car ne s'était-elle pas séparée de tout ce qu'elle possédait pour acquérir la précieuse Parole de Dieu ? Vous pouvez être assuré que Celui qui avait produit en elle ce fruit de la grâce, n'oublierait pas le « travail d'amour » de son enfant pendant ce long voyage de cinquante lieues pour aller et revenir ! Il ne manquerait pas non plus de glorifier son propre Nom, et de magnifier sa Parole dans le village de l'Aveyron, par le moyen de cette chère petite disciple et de sa Bible bien-aimée. Son livre était toujours près d'elle, et les paroles de Jésus étaient continuellement sur ses lèvres, pour « consoler ceux qui étaient en quelque affliction ; » et je ne doute pas que « en ce jour-là » plusieurs reconnaîtront, qu'après Dieu, c'est à la petite fille de l'Aveyron et à la Bible de Nîmes, qu'ils doivent leur salut éternel.

Le Cantique de Salomon.

II.

LES EXPÉRIENCES DE L'ÉPOUSE.

Les chapitres III à VIII du Cantique de Salomon décrivent les expériences d'une âme qui est réellement attirée par l'affection du Seigneur, mais qui n'est pas encore affranchie de ses liens avec la terre. En cherchant ses aises ici-bas, l'épouse n'y trouve pas son bien-aimé ; car le Seigneur n'a pas eu dans ce monde un lieu où reposer sa tête. Mais elle voudrait le voir ; aussi elle se lève et se met à sa poursuite par la ville. Elle ne se rebute pas dans sa recherche, et son bien-aimé se laisse bientôt trouver par elle. Mais il a une instruction à lui donner : c'est qu'au lieu de rester chez elle, sur sa couche où elle n'a pu jouir d'aucun repos, elle aurait dû s'en procurer auprès de lui, Salomon. C'est là, dans le repos du roi, que l'on est garanti de toute frayeur.

Lorsqu'on cherche le repos et la paix sans Christ, on est toujours déçu ; tandis que, si nos cœurs sont occupés de Lui, nous serons tranquilles et heureux. — Le bon Berger, quand il trouve sa brebis perdue, a beaucoup plus de joie que n'en a la brebis qui est l'objet de sa sollicitude. C'est le Berger qui appelle ses amis à venir se réjouir avec lui de sa trouvaille. Pareillement, nous avons ici (chap. III) l'appel aux filles de Jérusalem, afin qu'elles sortent, et regardent « le roi Salomon avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles, et au jour de l'allégresse de son cœur. »

Puis, le bien-aimé poursuit son œuvre d'amour, en vue d'amener son épouse à ne plus être préoccupée d'elle-même. Elle avait dit : « Mon bien-aimé est à moi ; » et elle croyait pouvoir lui donner une place dans son cœur, sans en bannir les autres choses qui l'occupaient. Mais Lui ne veut pas des cœurs partagés ; et, dans le chap. IV, il révèle à l'épouse combien elle lui est précieuse ; il veut qu'elle tourne vers Lui son cœur, qu'il compare à un beau jardin, dans lequel il désire trouver des fruits. Les vents soufflent dans ce jardin, afin que la bonne odeur des parfums se répande de tous côtés ; puis l'épouse invite son bien-aimé à y venir : il répond aussitôt à son désir, en lui déclarant qu'il a trouvé en effet les fruits délicieux qu'il cherchait ; et il convie ses amis, afin qu'ils en mangent avec lui.

Mais l'épouse a encore d'autres expériences à faire. Au chap. III, elle est en défaut quant aux *circonstances* dans lesquelles elle se trouve : elle avait un lit, un endroit de repos, loin du roi ; ici, au chap. V, elle est mise à l'épreuve quant à elle-même, quant à sa *personne* : on la trouve *dormant*. Le bien-aimé l'appelle, en disant : « Ouvre-moi ; » mais elle ne peut pas se lever. Il lui montre sa main, l'avançant par le trou de la porte ; émue enfin à cause de lui, elle se lève pour lui ouvrir, mais il s'était retiré : il faut maintenant qu'elle subisse les conséquences douloureuses de son indifférence.

Elle sort sans protection, car son bien-aimé n'est plus avec elle ; elle le cherche partout, mais en vain :

elle ne sait où le découvrir. Les guets, faisant leur ronde par la ville, la rencontrent ; ils la battent et la dépouillent de son voile : à présent, la voici dans l'angoisse et dans la honte. Alors elle raconte à ses compagnes sa douleur, et elles lui répondent : « Qu'est-ce de ton bien-aimé plus que d'un autre, ô la plus belle d'entre les femmes ? » — ce qui lui fournit l'occasion de leur dépeindre les charmes de son bien-aimé. Les filles de Jérusalem, frappées de cette description, et touchées de tant de réalité dans l'affection qui lie si étroitement l'épouse à son bien-aimé, se sentent aussitôt poussées à le rechercher avec elle. A leur tour, elles lui demandent où il est allé ; et, chose étrange ! elle le sait maintenant. — Elle répond : « Mon bien-aimé est descendu dans son verger, aux carreaux des drogues aromatiques, pour paltré dans les vergers, et cueillir du muguet ; » en outre, elle confesse ce qu'il est pour elle : confession qui montre qu'elle a fait des progrès dans sa connaissance. Elle disait précédemment (chap. II, 16) : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui ; » à présent elle dit : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. » Cette interversion dans sa pensée indique qu'elle est plus occupée de lui que d'elle-même ; elle n'est pas encore débarrassée d'elle-même au point d'être absorbée par lui, et de s'effacer, de se perdre pour ainsi dire en lui ; mais elle a fait des progrès très réels.

Avant d'aller plus loin, nous désirons, chers enfants, attirer votre attention sur le côté pratique de

ces enseignements, afin que par leur application à vos consciences et à vos cœurs, vous retiriez pour vous-mêmes tout le profit que ces enseignements renferment pour quiconque veut être soumis à la Parole de Dieu. Nous sentons bien que dans ces instructions, ce qui se rapporte plus particulièrement aux expériences de la vie chrétienne, est en grande partie au-dessus de votre portée ; mais s'il en est parmi vous (et il y en a, je l'espère, plusieurs) qui recherchent sérieusement le Seigneur, mais qui ne jouiraient pas encore de l'affranchissement en Christ, c'est à ceux-ci que le Cantique de Salomon s'adresse avec à-propos.

Savez-vous ce qui vous empêche de jouir du salut ? C'est que vous vous occupez toujours de vous-mêmes. L'égoïsme et l'orgueil de nos pauvres cœurs nous empêchent de croire que Dieu s'est occupé de *tout* ce qui nous concerne, et cela bien longtemps avant que nous eussions la moindre idée de rechercher sa face. C'est parce que Dieu nous a vus méchants et corrompus au dernier point, qu'Il a envoyé son Fils unique, lequel est venu ici-bas porter la peine de nos péchés. Maintenant Dieu fait annoncer le message de sa grâce : savoir, qu'Il peut, avec justice, nous pardonner en vertu du sacrifice de Christ, et Il vous invite, chers jeunes amis, à venir Lui ouvrir votre cœur.

Pendant que Dieu agit ainsi en grâce à notre égard, de notre côté que faisons-nous ? Si du côté de Dieu, tout est déjà prêt, il est évident que c'est du nôtre que viennent les entraves, les empêchements, les dif-

sicultés. Combien de fois, hélas ! le Seigneur ne nous trouve-t-il pas, comme l'épouse du Cantique, cherchant un lieu de repos loin de Lui, — et dormant, — et dans l'indifférence, — bien que la conscience nous le dise, et que l'expérience nous le démontre chaque fois : que ce n'est qu'en Jésus que se trouvent le repos, la paix, et une joie durable et stable. Combien souvent notre cœur ne Lui est-il pas comme fermé ! On pense à soi, on s'occupe de soi ; puis on se met à rechercher le Seigneur, et l'on ne le trouve pas : mais du moment que l'on s'occupe de Lui, que l'on pense à ce qu'Il est dans sa personne et dans son œuvre, on sait où Il est, et on le trouve ; le cœur est alors délivré de toute peine, de tout souci, de toute inquiétude, et l'on est en paix. Cela ne veut pas dire que l'on soit arrivé à une pleine connaissance du Seigneur, de sa personne ou de son œuvre. Mais le cœur a trouvé son repos en Lui : quelque misérable que l'on puisse être soi-même, on ne doute plus de la parfaite bonté du Seigneur ; on expérimente, comme l'exprime l'épouse, que « TOUT en Lui est aimable. »

Il faut que notre cœur ait un objet quelconque qui gouverne nos pensées et attire nos affections. Si cet objet n'est pas le Seigneur, ce sera quelque idole qui prendra la place ; et cette idole se trouvera soit parmi les choses qui nous environnent, soit dans les circonstances que nous traversons ; soit chez nos parents ou nos amis, soit en nous-mêmes. Aussi longtemps qu'on cultive cet objet d'idolâtrie, le cœur demeure fermé pour le Seigneur, quelle que soit

d'ailleurs la profession que l'on puisse faire de rechercher sa face et de Le servir.

La conversion de Saul de Tarse,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Ce fut, mes chers amis, dans les plus beaux jours de l'histoire de l'Église, alors que la grâce merveilleuse du Seigneur agissait dans le monde d'une manière si remarquable pour amener des âmes à Christ, que la conversion de Saul eut lieu ; et c'est au chapitre XXII des Actes que, pour la première fois, lui-même en fit le récit devant le représentant de l'autorité romaine, les principaux sacrificateurs et tout le conseil des Juifs.

Or, mes jeunes amis, aucun de vous, je pense, n'est ignorant de ce récit que le Saint-Esprit a daigné nous conserver, afin que, par ce moyen, nous puissions nous faire une idée claire de ce qu'est la grâce souveraine de Dieu et des effets remarquables qu'elle peut produire, dans le premier des pécheurs ; celui que l'on pouvait, à juste titre, mettre en tête de tous les autres, tant il était méchant et ennemi du Seigneur Jésus.

D'autres conversions avaient lieu en ces temps-là, et en assez grand nombre ; mais c'est la conversion de Saul qui nous est racontée avec plus de détails que les autres, parce qu'en ce cas-là, Dieu a voulu



VUE D'ANTIOCHE.

montrer d'une façon particulière sa parfaite clémence, en amenant un tel homme à la foi. Au reste, qu'il nous suffise de rappeler ici ce que Saul dit de lui-même, après qu'il eut été converti. « Moi » dit-il, « qui étais un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. » (1 Tim. I, 13.) Un tel homme pouvait bien inspirer la terreur dans l'âme des disciples du Seigneur, car souvent même, en les flagellant, « il les contraignait de blasphémer » le nom de Jésus.

Cette conversion aussi remarquable qu'inattendue,

forme donc un tableau des plus intéressants, et par lequel on peut voir que l'œuvre de la grâce et de l'amour de Dieu, envers les pauvres pécheurs, ne se limite pas au pardon des péchés seulement, mais elle va plus loin ; car nous y voyons que Saul de Tarse fut non-seulement pardonné, mais qu'il put ensuite entretenir avec le Seigneur une relation de vraie et divine intimité.

C'est sur ce point, mes amis, que je désire fixer particulièrement votre attention, afin que ceux d'entre vous qui ont eu déjà le bonheur de se tourner vers Jésus, puissent comprendre dans quelle joyeuse et réelle intimité ils peuvent être avec le Seigneur qui les a aimés. Quant à ceux d'entre vous qui ne sont pas encore convertis, la conversion de Saul vous est un exemple que, si méchants et mauvais que vous puissiez être, il y a une grâce et une bonté en Christ, qui suffisent à vous sortir de l'état misérable où nous sommes tous par nature, et à vous amener sans tache et sans crainte, dans sa présence bénie.

Le verset 17 de notre chapitre XXII^{me} nous révèle une circonstance d'un très grand intérêt, et que nous n'aurions pas connue sans cela. Il nous montre Saul dans le temple de Jérusalem, où il fut ravi en extase et vit le Seigneur, lui disant : « Hâte-toi, et sors au plus tôt de Jérusalem ; » etc. — Ici, remarquez bien que le Seigneur ne rappelle pas à Saul son triste passé, Il ne lui fait aucun reproche au sujet de la conduite horrible qu'il avait tenue envers ses chers disciples, car Il avait tout pardonné ; et, dans ce sens, le Seigneur ne s'en souvenait plus : tout était oublié ! —

La grâce puissante du Seigneur avait agi dans ce persécuteur, que nous voyons maintenant devant le Seigneur, comme un serviteur fidèle et dévoué. Plus loin, dans le même passage, nous voyons Saul dans une liberté fort remarquable avec le Seigneur. Il Lui parle comme un ami avec son intime ami ! En présence du Seigneur qu'il a, d'une manière si grave, persécuté dans la personne de ses disciples, l'ombre même de la crainte ne paraît pas dans son cœur ; au contraire, il sait qu'il a été pardonné et comment il l'a été ; il est très sûr qu'il n'y a pas, chez le Seigneur, le plus léger ressentiment envers lui. Cela étant, nous le voyons rappeler lui-même au Seigneur sa conduite passée, comme une chose parfaitement connue des Juifs. Le changement réel, qui se voyait en lui, devait leur apprendre ce qu'était la grâce et l'amour de Celui contre qui leur haine se déployait encore. Saul donc dit au Seigneur : « ils savent eux-mêmes que je mettais en prison, et faisais fouetter dans les synagogues, ceux qui croyaient en toi. » Puis, rappelant un fait qui avait dû singulièrement toucher le cœur de Jésus, il ajoute : « et lorsque le sang d'Étienne, ton témoin, fut répandu, j'étais aussi présent ; je consentais à sa mort, et je gardais les vêtements de ceux qui le faisaient mourir. » — Ici, chers lecteurs, nous voyons briller en Saul l'assurance qu'il avait de son plein pardon, d'une assurance que rien, dans la présence du Seigneur, ne pouvait assombrir. Quel témoignage de ce qu'apporte au pécheur, la grâce parfaite du Seigneur ! Oui, elle apporte à ce pauvre monde un salut tout fait, dont

chaque pécheur qui a cru peut jouir instantanément, et par lequel il est amené dans la présence du Seigneur, dans la même joie et dans la même liberté, que celles dont Saul a fait l'expérience.

Remarquez encore, mes jeunes amis, que le privilège de jouir d'une telle faveur ne se rattachait pas à l'apostolat dont Saul était revêtu; c'était comme pécheur racheté et purifié par le sang de l'Agneau, qu'il en jouissait. Un exemple tiré du livre des Actes, chapitre IX, 13, confirme cette pensée. Là, nous voyons Ananias, qui n'était pas un apôtre, mais un simple disciple, parler au Seigneur avec la même confiance que Saul; l'on peut même remarquer qu'Ananias n'était pas ravi en extase, comme Saul; mais il était de sens rassis. Ananias, dans une vision, est envoyé vers Saul par le Seigneur; mais Ananias, connaissant le but pour lequel il était venu à Damas, exprima à cœur ouvert ses craintes au Seigneur, disant: « Seigneur! j'ai ouï dire à plusieurs personnes combien cet homme a fait de maux à tes saints dans Jérusalem. Il est même ici avec pouvoir de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent ton Nom. » N'est-ce pas admirable de voir un simple disciple parler si familièrement au Seigneur? Eh bien! mes amis, tout cela est l'effet de la grâce qui vous a déjà été si souvent annoncée; et si vous n'avez pas joui encore d'une semblable liberté de cœur avec Christ, il est bien à craindre que vous n'avez pas, jusqu'ici, cru en Lui. En restant dans cette incrédulité, voyez de quoi vous vous privez! — Ou bien, croyez-vous que vous êtes trop

jeunes pour être reçus par le Seigneur ? N'en a-t-il pas déjà reçu et béni de plus jeunes que vous ? Pourquoi donc ne vous recevrait-il pas ? Il est venu pour sauver non des justes, mais des pécheurs ; et vous êtes de ce nombre.

Quant à ceux de mes lecteurs qui ont cru au Seigneur, et qui ont senti le besoin d'élever leurs cœurs en haut par la prière, eux comprendront ce que j'ai senti le besoin de vous écrire ; car ils auront déjà fait l'expérience, quel que soit leur âge, de la liberté et de la douceur que le cœur goûte dans la communion du Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur.

Que Lui-même daigne en amener un grand nombre d'entre vous à sa précieuse connaissance. Amen.

Descends promptement.

Mes chers enfants, je viens vous raconter l'histoire d'un homme riche ; et comme cette histoire ne sera pas longue, je désire que vous m'écoutiez avec beaucoup d'attention. Ce n'est pas une histoire que j'aie inventée ; vous pouvez la lire dans la Bible, au chapitre XIX de l'Évangile de Luc. Vous savez que les récits qu'on appelle « histoires bibliques, » sont tirés du livre que Dieu a fait écrire pour nous.

Un jour, il y a bien longtemps de cela, quand Jésus était ici, sur la terre, allant de lieu en lieu avec ses disciples, il entra dans une ville appelée Jéricho, où demeurait un homme riche qui se nommait Zachée. J'ai quatre choses à vous dire au sujet de Zachée, et

j'espère que vous vous en souviendrez. Il était chef de publicains ; il était riche ; il était petit de taille ; enfin il était un pécheur. Je vous expliquerai ces choses tout à l'heure.

Zachée, donc, apprit que Jésus était venu dans la ville où il habitait ; alors il dit en lui-même : « J'aimerais bien voir cet homme, ce Jésus dont tout le monde parle tant. Il n'est, dit-on, que le fils d'un charpentier ; cependant il fait, paraît-il, des choses merveilleuses. Il faut que je tâche de le voir. »

Or ce qui nous est dit en premier lieu de Zachée, c'est qu'il était chef de publicains. Dans ce temps-là, Jérusalem, Jéricho, et toute la Judée étaient sous la domination du grand Empire romain, ce qui irritait beaucoup les Juifs ; car ils savaient qu'ils étaient le peuple de Dieu, et que Dieu seul avait le droit de les gouverner. Et pourtant, chose étrange, lorsque Dieu envoya son Fils pour être leur roi, ils refusèrent de le recevoir.

Zachée avait été établi par les Romains, pour recueillir les impôts de la part des Juifs ; il était donc un publicain. Cela ne veut pas dire qu'il tint une auberge, comme nous pourrions le supposer ; il était receveur des contributions. Les Juifs méprisaient les publicains, non-seulement parce qu'ils obéissaient aux Romains, mais parce qu'ils étaient souvent injustes, prenant plus qu'ils ne devaient prendre, et le gardant quelquefois pour eux-mêmes. Peut-être était-ce la raison pour laquelle Zachée était si riche.

Ainsi que je l'ai déjà dit, quand Zachée apprit que Jésus traversait Jéricho, il se mit à réfléchir com-

ment il ferait pour le voir. Jésus était entouré de ses disciples, et d'une foule qui le suivait partout. « Or Zachée étant de petite taille, il lui était impossible de regarder par-dessus les têtes des gens qui se pressaient autour de Jésus. Ce qu'il fit vous paraîtra peut-être bien peu convenable pour un homme riche ; mais son désir de voir Jésus était si ardent, qu'il était fort indifférent à tout ce que le monde pouvait penser de lui : il courut en avant, et grimpa sur un gros arbre, appelé sycomore, qui, probablement, étendait ses branches au-dessus de la route, et du haut duquel il pourrait contempler Jésus à son aise. Il pensait peut-être aussi que Jésus ne l'apercevrait pas. Mais il est dit dans un Psaume : « Où fuirai-je loin de ta face ? » Zachée ne pouvait pas se cacher de devant Dieu. Jugez donc de son étonnement lorsque, arrivé sous l'arbre, Jésus s'arrêta au milieu de la foule, puis levant les yeux, le regarda et lui dit : « Zachée (vous voyez qu'il savait son nom), descends promptement, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. » — Zachée obéit aussitôt ; « il descendit promptement, et reçut le Seigneur avec joie. »

Imaginez-vous son bonheur ! Il avait fait tous ses efforts, pour parvenir à jeter seulement un coup d'œil sur Jésus ; et voilà Jésus qui le remarque, et qui de son propre mouvement vient *demeurer* chez lui, dans sa maison. Certainement Zachée avait de bonnes raisons pour le recevoir avec joie. Lorsqu'il monta sur l'arbre, il ne connaissait pas la moitié de la grâce et de l'amour qui sont en Jésus ; maintenant il allait avoir le bonheur de connaître, pour lui-même,

les choses magnifiques du Seigneur de gloire. Mais les gens qui étaient là murmurèrent, parce que Jésus était entré chez un pécheur pour y loger.

Le pauvre Zachée était, en effet, un pécheur, mais vous devez savoir, chers enfants, que c'était précisément cela qui le rendait cher à Jésus; car Jésus n'est « pas venu appeler des justes à la repentance, mais des pécheurs. » Zachée, néanmoins, ne comprenait pas encore tout à fait cela; il commença par parler au Seigneur du bien que lui, Zachée, croyait faire en donnant la moitié de ses biens aux pauvres, et en rendant au quadruple ce dont il pouvait avoir fait tort à quelqu'un par une fausse accusation. Mais Jésus lui dit : « Aujourd'hui *le salut* est venu à cette maison. » Il donnait à Zachée un salut pour lequel il n'avait besoin ni de travailler, ni de faire des efforts. Jésus donne gratuitement un salut parfait. Il s'est donné Lui-même, sans argent et sans aucun prix. « Le Fils de l'homme, ajoute le Seigneur, est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Combien il est beau de penser que cet homme riche a été sauvé. En effet, nous lisons dans le chapitre précédent, que Jésus a dit : « Combien difficilement ceux qui ont *des biens* entreront-ils dans le royaume de Dieu ! » Or, Zachée est le premier homme riche dont il soit fait mention après cela, comme ayant été sauvé; le Seigneur montrant ainsi que Dieu peut faire ce qu'il y a de plus difficile.

Mon histoire est finie maintenant; il ne me reste plus à vous dire que quelques mots, lesquels je désire que vous vous rappeliez. Jésus avait dit à Zachée :

« *Descends promptement ;* » c'est-à-dire : hâte-toi de descendre ; et moi, je vous dis également : « Hâtez-vous d'aller à Jésus. » Vous avez besoin d'être sauvés aussi bien que Zachée ; et il n'y a pas une minute à perdre. Vous devez aussi descendre, car quelques-uns d'entre vous s'imaginent probablement être capables de contribuer, pour si peu que ce soit, à leur salut. C'est une erreur. Jésus peut, et Il veut ; Il a même fait tout ce qui doit vous sauver. C'est Lui seul qui sauve ceux qui sont perdus, c'est-à-dire pécheurs. Chers enfants, êtes-vous perdus ? Dans ce cas, venez à Jésus. Sur la croix, Il a porté le jugement du péché à votre place, et son sang précieux purifie de tout péché. Êtes-vous lavés dans ce sang ? Croyez-vous qu'Il a porté et ôté de devant Dieu tous vos péchés ?

Aimez-vous les uns les autres.

Pour être heureux sur cette terre,
Il faut aimer sans nul détour ;
Il ne sera pas solitaire
Celui qui possède l'amour.

Dans les durs sentiers de ce monde,
Bien souvent nous sommes froissés.
Pas une voix qui nous réponde !
Les cœurs, semble-t-il, sont glacés.

Nous détournons alors la tête,
Pour cacher nos chagrins à tous :
Comme fait, pendant la tempête,
La fleur qu'effraye son courroux.

Et pourtant notre âme était pleine
De tendre et vraie affection ;
Aucun ne comprit notre peine,
Personne n'eut compassion...

Oh ! combien elle est malheureuse
L'âme, hélas ! qui raisonne ainsi ;
Que la route est longue et poudreuse,
A qui chemine sans ami.

Mais loin de nous un tel langage !
Pèlerins, marchant vers le ciel,
Nous avons pour but au voyage
La paix, le bonheur éternel.

Aussi le trajet n'est pas sombre ;
Car une céleste lueur
L'éclaire, et dissipe toute ombre
Et toute amertume du cœur.

Cette lueur divine et pure,
Qui montre que le ciel est bleu,
Qui console la créature :
C'est l'amour saint, l'amour de Dieu.

Oh ! bonheur immense et suprême,
Les pleurs, les chagrins ne sont plus !
Puisque le Rédempteur nous aime,
Ah ! serions-nous jamais confus ?

Ainsi notre âme bienheureuse,
Contente d'une telle part,
Sereine, s'avance joyeuse
En paix, sous Son divin regard.

Et nous aimons ! que nous importe
Que l'on réponde à notre amour ?
Un cœur vraiment pieux supporte
D'aimer sans avoir de retour.

Sachons imiter notre Maître :
Son cœur ne fut jamais compris ;
Et ceux qui l'auraient dû connaître,
Jusqu'au bout n'avaient rien appris.

Par amour il donna sa vie ;
Et lorsque vint Gethsémané,
Dans une terrible agonie,
De tous il fut abandonné !

Que cet exemple nous conduise !
Comme lui sachons, sans détours,
Qu'on nous aime ou qu'on nous méprise,
Aimer encore, aimer toujours.



Sauve ta vie.

Il y a bien des années, vivait au pays de Juda un pauvre bûcheron. Un jour, il parcourait la forêt, comme d'habitude, pour y abattre des arbres, accompagné de son voisin, pauvre aussi, et qui ramassait du bois pour sa famille. Le bûcheron travaillait avec tant d'ardeur, qu'on entendait au loin le bruit de sa hache, attaquant un immense sapin à sa racine, lorsque tout à coup un affreux cri de douleur vint interrompre ce bruit, suivi aussitôt d'un lugubre silence. Qu'était-il arrivé? Le fer de la hache du bûcheron venait de se séparer du manche, et, de toute la force de l'élan donné, ce fer avait si malheureusement frappé le voisin, qu'il gisait, sans vie, au pied de l'arbre. — Que pouvait faire le pauvre bûcheron? Il avait tué un homme, son ami; et, quoique ce fût par accident, Dieu avait dit, et il le savait: « Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le fera mourir. » (Exode XXI, 12.) Le bûcheron savait aussi qu'il faut obéir, et qu'ainsi le frère de sa victime se lèverait en vengeur du sang répandu et le tuerait de droit, aussitôt qu'il le rencontrerait. Inutile pour lui d'essayer de promettre au vengeur de racheter le meurtre par de bons procédés envers la veuve et les orphelins! Rien ne pouvait lui faire trouver grâce aux yeux du vengeur. L'unique moyen pour lui d'échapper à la vengeance était celui-ci: — de s'enfuir aussi vite que possible dans l'une des six villes de refuge établies, d'après le commandement de Dieu, par les enfants d'Israël, afin que « quiconque aurait

frappé à mort quelque personne par mégarde, pût s'y réfugier. » — Ainsi Hébron, étant la cité de refuge la plus rapprochée, bien qu'à une distance de plusieurs lieues encore de la forêt, le bûcheron n'hésita pas à essayer de l'atteindre, sans même se donner le temps d'aller prendre congé des siens. Il n'y avait pas une minute à perdre, puisque, aussitôt la nouvelle de l'accident parvenue à la famille de la victime, le vengeur prendrait son épée pour aller à la poursuite du bûcheron. Ce dernier s'enfuit donc de toute la vitesse de ses jambes dans la direction d'Hébron. On se représente aisément son émotion, les terribles battements de son cœur, en entendant vaguement derrière lui les pas du vengeur, qui déjà n'était plus qu'à une petite distance. Le meurtrier courait, courait toujours, osant à peine se retourner pour voir si le vengeur se rapprochait, la perte d'une seconde pouvant lui être fatale. Enfin il aperçoit les murs de la cité de refuge ! Il se précipite en poussant des cris de bonheur par la porte laissée ouverte, laquelle se referme aussitôt devant l'exécuteur de la vengeance. Le bûcheron était hors de danger ; et non-seulement en parfaite sûreté, mais, selon les ordonnances de Dieu, il allait être pourvu de tout ce qui était nécessaire à sa subsistance pendant son séjour à Hébron, séjour qu'il devait prolonger jusqu'à la mort du souverain sacrificateur.

Si vous n'êtes pas déjà à l'abri, savez-vous, cher lecteur, que vous courez un danger plus grand encore que celui qui menaçait le bûcheron avant qu'il se fût enfui à la ville de refuge ? Ce monde dans le-

quel nous vivons, vous et moi, est sous le jugement de Dieu, pour avoir mis à mort son Fils. — Vous vous souvenez de la parabole du maître qui possédait une vigne. Lorsqu'il envoya ses serviteurs pour en chercher le fruit, les vigneronns battirent les uns et tuèrent les autres. Alors il envoya son fils unique, pensant qu'ils auraient du respect pour lui, mais ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. C'est ainsi que le monde a agi à l'égard du Seigneur Jésus, le Fils de Dieu; ils ont dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Devant Dieu, nous sommes coupables d'avoir crucifié son Fils bien-aimé. Dieu ne serait-il pas juste en nous punissant d'une perdition éternelle pour ce péché-là, encore que nous n'en eussions pas commis tant d'autres ? Mais il est écrit : « Dieu est amour, » et aussi : « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » En Lui, Dieu nous donne une Cité de refuge.

En toi, Seigneur, je ne redoute
Aucun danger dans le désert :
Où tes pas m'ont frayé la route,
Ton amour m'y tient à couvert.

Le bûcheron avait plusieurs lieues de chemin à parcourir avant d'atteindre la *cité* que Dieu lui avait préparée, mais *notre* ville de refuge est tout près de nous. Jésus dit : « Je suis le chemin ! » « Je suis la porte ! » Par conséquent, si, comme le bûcheron, nous écoutons Dieu, si nous cherchons notre refuge en Jésus, le jugement ne saurait nous atteindre, car nous sommes sauvés de la colère à venir. Le Seigneur

Jésus dit : « Venez à moi ! » — Le bûcheron aurait-il refusé d'entrer par la porte grande ouverte pour le recevoir ? Non ; il ne s'arrêta pas même pour se demander s'il serait le bienvenu ; son angoisse était trop grande pour qu'il songeât à se le demander ; tout ce qu'il désirait, c'était d'être en sûreté. — Si vous connaissiez seulement le danger qui vous menace, vous n'hésiteriez pas un instant. Jésus veut vous sauver de la mort éternelle. Il est mort, afin que vous ayez la vie ; et maintenant, du haut de la gloire, Il vous dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Une fois en sûreté dans ses bras, personne ne pourra vous en arracher ; et il ne restera pour vous aucune crainte de la mort ou du jugement, parce que Lui, le Saint et le Juste, le Sauveur parfait, a porté la peine de vos iniquités. Il veut vous prendre sur ses épaules, comme un bon berger qui porte ses petits agneaux.

Supposez que le bûcheron eût dit : « J'ai bien le temps d'aller dire adieu à mes amis, et quand cela me conviendra, j'irai à la ville de refuge. » Vous diriez : « Quel insensé ! » Et cependant vous l'êtes encore plus que lui, si vous tardez à vous réfugier auprès de Jésus. « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? »

Ne prenez pas à la légère l'exhortation de fuir la colère à venir. « SAUVE TA VIE ! » Jésus vous dit : « Venez, tout est prêt, » comme pour le bûcheron dans la ville de refuge. — Puis Jésus reviendra un jour prendre les siens, ceux qui auront mis leur confiance en Lui, et Il les introduira, semblables à Lui-

même, dans sa propre gloire pour toujours ; alors les misérables incrédules, qui auront tardé à s'enfuir dans la ville de refuge, verront qu'il est trop tard pour y entrer ; car le vengeur du sang — du sang du Fils bien-aimé de Dieu — les surprendra dans une flamme de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui n'ont pas connu Dieu, et qui n'ont point obéi à l'Évangile de son Fils Jésus-Christ.

Le Cantique de Salomon.

II.

LES EXPÉRIENCES DE L'ÉPOUSE.

(Suite de la page 130.)

En poursuivant, dans le Cantique, l'histoire des expériences de l'épouse, on voit que le but du bien-aimé est de la détourner de l'occupation d'elle-même. Pour atteindre ce but, Il lui montre que c'est Lui-même qui prend plaisir à remarquer et à relever toutes les grâces qui sont en elle ; et qu'il est ravi de l'épouse qu'il a trouvée. Ce sont les chapitres VI et VII qui traitent de cela ; et le précieux résultat s'en fait voir à la fin du chapitre VII. Quand l'épouse a compris où se portent les affections du bien-aimé, que c'est elle-même qui en est l'objet, elle trouve son repos de cœur dans Son amour. Alors, pour la troisième fois, elle donne essor au sentiment qu'elle éprouve : « Je suis à mon bien-aimé, et son désir est vers moi. » Ayant trouvé le bien-aimé, elle ne pense plus à sa

joie à *elle*, mais elle se repose dans le fait que *Lui* a trouvé un trésor qui le satisfait : elle Lui appartient, elle est *en Lui*.

Les trois confessions que nous avons signalées présentent un progrès très remarquable dans la foi au Seigneur.

1^o Chap. II, 16 : « Mon bien-aimé est à moi. » — Précieuse trouvaille, en effet ! mais peux-tu la conserver ? — Hélas ! s'il s'agit de notre fidélité, de notre capacité de retenir le Seigneur que nous avons trouvé, aucun de nous ne peut regarder avec assurance vers l'avenir. Notre faiblesse, nos inconséquences, l'incrédulité du cœur naturel viennent remplir l'âme de crainte et de doute. Il est vrai que la seconde partie de la confession : « et je suis à lui » apporte quelque consolation ; mais c'est toujours le doute qui prédomine, parce que l'on s'occupe, avant tout, de soi-même.

2^o Chap. VI, 3 : « Je suis à mon bien-aimé. » — Ici, dans la deuxième confession, l'ordre est déjà interverti. Cela va bien ! Pourrait-il y avoir défaut de son côté ? Impossible ! Voilà donc la certitude. Mais il est ajouté : « et mon bien-aimé est à moi. » C'est-à-dire qu'il faut pourtant qu'il y ait de la fidélité des *deux* côtés : tu es à Lui, si toutefois tu Lui demeures fidèle, et que tu le gardes pour toi ; *peux-tu* le faire ? en as-tu le pouvoir ? — Te voilà plongé de nouveau dans la crainte et la perplexité en y pensant, parce que tu ne peux pas laisser de côté *ta* joie, *tes* sentiments, ni renoncer à *toi-même*. Tu n'as pas encore trouvé le vé-

ritable repos de l'âme. Il est nécessaire que tu entendes la voix du bon Berger, que tu goûtes ce que son cœur à Lui exprime pour toi, afin que tu sois débarrassé de toi-même, et que tu trouves la paix.

3^e Chap. VII, 10 : « Je suis à mon bien-aimé. » — Les affections divines étant formées par la voix de grâce du bon Berger, le cœur témoigne alors d'une foi qui ne laisse plus de doute ni de crainte. — Seras-tu à Lui pour toujours? Sans aucun doute, car Il ne change pas ; Il aime, parce que Dieu est amour. Mais es-tu véritablement l'objet de ses affections? Oui, car je le sais par sa propre parole ; je l'ai lu dans son propre cœur, dans la clarté de sa face qu'Il a tournée vers moi ; aussi puis-je ajouter : « et son désir est vers moi. » — « Le soleil qui m'a regardé » m'a montré que « je suis noir, » mais mon cœur se repose dans cet amour suprême qui a daigné prendre en affection une pauvre misérable créature telle que moi.

Oui, chers enfants, je suis persuadé que si quelques-uns de vous ont entendu déjà la voix du bon Berger, et ont suivi ses pas, leur désir est de ne plus jamais le quitter. C'est le trésor que nous trouvons dans Son amour, qui nous fait devenir pèlerins et voyageurs sur la terre. Cet amour est tel que beaucoup d'eaux ne pourraient point l'éteindre, et que les fleuves mêmes ne le pourraient point noyer. (Chapitre VIII, 7.)

Le dernier chapitre du Cantique ajoute quelques précieux traits de plus ; non dans le but de faire ressortir encore le caractère de la confiance de l'épouse

en son bien-aimé, ce qui est déjà pleinement établi, mais afin de montrer certains résultats qui découlent de cette relation qu'il a formée entre elle et Lui. — Premièrement, quelles que soient les difficultés que l'on puisse rencontrer dans ce monde, avant d'aller auprès du Seigneur Jésus, jouir de Lui dans les demeures du Père, là où la tristesse et la douleur ne seront plus, — voici la prière que l'âme peut Lui adresser : « Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras. » C'est ce cœur d'amour, c'est ce bras tout-puissant qui sauront garantir de tout mal l'âme du racheté de Jésus. Celui qui se confie en Lui ne sera jamais confus.

En second lieu, l'épouse a trouvé maintenant une joyeuse occupation. Au premier chapitre, quand on voulait la contraindre à garder les vignes, elle n'avait point gardé sa vigne à elle ; mais maintenant elle trouve du plaisir à la garder, non pas pour elle-même, mais pour le roi, afin qu'il en recueille le revenu. Ayant trouvé, dans Salomon, un objet pour son cœur, toutes ses délices sont de se dévouer pour lui.

Mais avant tout, ce que son cœur désire, c'est d'*entendre sa voix*. Et vous, chers enfants, qui avez cru au Seigneur Jésus-Christ, avez-vous ce désir-là ? Croyez-vous que vous avez été appelés pour voir le Juste, pour connaître sa volonté et entendre la voix de sa bouche ? Il dit : « Je viens bientôt ! » Votre cœur peut-il lui répondre : « Amen ! Viens Seigneur Jésus ? »



Le passage du gué.

Qu'ils sont contents, ces deux enfants, en arrivant au bord de ce ruisseau, de trouver que quelqu'un a passé là avant eux, et a eu soin de mettre de grosses pierres en travers de l'eau, afin que de petits pieds comme les leurs pussent passer à sec et sans se mouiller. Je suppose bien que celui qui

posa ces pierres a dû se mouiller les pieds, lui, mais il n'y fit pas attention, parce que son désir était d'établir un passage pour les petits enfants et pour quiconque voudrait en profiter. Voyez comme les petites filles sautent facilement d'une pierre à l'autre, épargnant ainsi à leur maman le chagrin de les voir arriver avec des souliers et des bas trempés. Elles n'auraient pas pu elles-mêmes mettre là ces belles grandes pierres; la plus grande des deux enfants pourrait à peine en soulever une, je crois; mais à présent la plus petite peut enjamber d'une pierre à l'autre, et j'aime à croire que, loin d'être indifférentes, elles se rendent compte de la bonté de celui qui, probablement déjà avant la naissance des deux fillettes, a posé ces pierres dans le ruisseau.

Maintenant, chers enfants, je désire vous occuper un instant d'une autre scène, racontée par le Seigneur Jésus lui-même, lors de son séjour dans ce monde. C'est une scène très solennelle, et aussi véritable qu'elle est solennelle, car Jésus est « la Vérité, » et jamais il n'a dit une parole pour faire paraître une chose meilleure ou pire qu'elle n'est en réalité. Ainsi, au chapitre XVI de l'évangile de Luc, Il nous parle d'un pauvre homme, fort misérable et souffrant terriblement, qui souhaitait de s'en aller du lieu où il se trouvait, pour passer dans un endroit tout différent et vers des personnes toutes différentes de celles avec qui il était. Mais il ne le *pouvait pas*; on lui dit qu'il y avait « un grand gouffre » entre cet endroit et lui, et il n'y avait pas de pierres placées en travers pour

pouvoir passer. Cet homme avait été très riche pendant sa vie, et Lazare avait été très pauvre ; et maintenant Lazare était consolé, et le riche était dans les tourments. Que c'est triste de penser à un homme enfermé dans l'enfer, qui voudrait en sortir et ne le peut pas, qui appelle en vain Lazare pour qu'il vienne avec une goutte d'eau rafraîchir sa langue brûlante ! Quelle différence il y a entre un petit ruisseau garni de belles et larges pierres en travers, et un grand gouffre sans pierres pour passer, sans pont, sans aucun moyen d'aller de l'autre côté !

Chers petits lecteurs, êtes-vous étonnés de ce que je vous parle d'un sujet si sérieux ? — Je le fais parce que je vous aime, et que je désire vivement vous savoir heureux pour toujours avec Jésus. Car vous avez un puissant ennemi dont le nom est Satan, qui veut vous tenir loin de Jésus et remplir votre cœur de tout autre chose, ainsi qu'il le fit à l'égard du pauvre homme riche dont je vous ai parlé. Satan occupa les pensées de cet homme de sa fortune, de ses beaux habits, de la bonne chère qu'il faisait tous les jours, et l'insensé oublia qu'il y a un autre monde ou ne *voulut pas* y penser, jusqu'à ce qu'il s'y trouva en réalité ; et alors il souhaita ardemment d'en sortir. Mais alors c'était « trop tard, » et il dut éternellement demeurer loin du Dieu béni qu'il avait dédaigné et oublié pendant sa vie.

Cependant, s'il n'y a aucun moyen de sortir du lieu des tourments pour ceux qui s'y trouvent, il y a, par la grâce de Dieu, un moyen pour ne pas y aller ; et, bien

qu'il n'y ait pas de chemin pour aller au ciel, du lieu où était le riche, il y en a un du lieu où vous êtes à présent. Voulez-vous savoir quel est ce chemin ? C'est Jésus, le Sauveur des pécheurs. Ce n'est pas plusieurs pierres, c'est une seule Personne pleine de grâce et de gloire, qui vous aime, et qui a donné sa vie pour vous. Pour sortir de la condition d'être perdu pour entrer dans celle de sauvé, on n'a pas à faire des pas les uns après les autres, ni des œuvres, ni des prières, ni quoi que ce soit ; il suffit de se confier simplement, comme un pécheur perdu, dans le Seigneur Jésus. Et quand vous aurez cru à Son amour pour vous, et que vous vous reposerez dans la valeur de Son sang précieux qui vous a nettoyés de tout péché, alors vous vous repentirez comme vous ne l'avez jamais fait auparavant. « Combien j'ai été méchant, » direz-vous, « combien, par mon péché et ma folie, j'ai affligé mon cher Seigneur, qui n'a jamais cessé de veiller sur moi pour mon bien ! » Alors vous prierez comme vous ne l'avez jamais fait auparavant. Vous sentirez que vous devez Lui dire tout ce qu'il y a dans votre cœur, et Lui demander de vous aider et de vous bénir chaque jour ; vous ne pouvez pas vous passer de lui et vous ne désirez pas l'essayer. Toutefois gardez-vous de faire de vos prières, de votre piété, ou de quoi que ce soit provenant de vous-même, des pierres de passage pour arriver plus près de Dieu. Ce sont de perfides appuis qui vous feront enfoncer, tandis que Jésus ne le fera jamais, si vous Lui confessez vos péchés et que vous mettiez toute votre confiance en Lui.

N'oubliez jamais ce que le Seigneur dit au chapitre XIV de l'évangile de Jean : « Je suis le chemin, — nul ne vient au Père que par moi. » Tout comme ces deux enfants ne se frayèrent pas elles-mêmes leur chemin à travers le ruisseau, mais marchèrent sur les pierres qu'un autre avait placées là, ainsi aussi, vous et moi, nous n'avons pas à *faire* ou à *frayer* un chemin jusqu'à Dieu et jusqu'au ciel ; nous avons à croire dans le Seigneur Jésus, qui *est* « le chemin, » et que Dieu livra pour nous, afin que nous puissions être délivrés de nos péchés et du châtement qu'ils méritaient. Ni l'homme le plus sage, ni le plus fort, ni le plus saint n'aurait jamais pu trouver un chemin pour être sauvé, si Dieu lui-même n'en avait ouvert un ; et Il l'a *fait*, et ce chemin est libre et ouvert pour le plus grand pécheur et pour le plus faible petit enfant. Saul de Tarse, alors qu'il était le premier des pécheurs, a été le bienvenu ; il en fut de même du brigand sur la croix, lequel venait d'insulter Jésus ; il en a été et il en sera de même de tout pauvre pécheur venant à Jésus pour être sauvé. Que Dieu te fasse la grâce, cher petit lecteur, de trouver en Jésus le chemin, la vérité et la vie !

Un voyage.

Avez-vous jamais fait un long voyage, chers petits lecteurs ?

Il y a quelques jours, je devais aller à Londres, qui est à une distance de huit lieues à peu près de l'endroit où je demeure. — Je me sentais un peu isolée

en attendant le train, car personne ne m'avait accompagnée ce jour-là, et je venais de quitter un très heureux cercle de famille, où j'étais aimée de chacun. Aimez-vous à être aimés, chers enfants ? Je remarquai bientôt une jeune fille debout près de moi, qui semblait être seule aussi pour voyager ; c'est pourquoi je lui demandai bien vite si elle voulait monter dans le même compartiment que moi. A sa réponse affirmative, nous fîmes connaissance et convinmes de nous aider réciproquement.

Tandis que le train nous emmenait, je me disais : Nous voici toutes deux dans la même voiture, voyageant dans la même direction ; mais ma compagne connaît-elle le *chemin* de l'endroit où je vais ? Vous direz sans doute : Vous alliez à Londres, et elle aussi. — Oui, j'allais à Londres alors, mais je suis aussi en route pour le ciel. Jésus dit : « Je vais vous préparer le lieu ; » or c'est la pensée de ce lieu et de la Personne qui m'y attend, qui me rend heureuse pendant mon voyage à travers ce monde. C'est un voyage beaucoup plus difficile et plus long que celui de chez moi à Londres ; mais j'ai un Ami pour me guider tout le long du chemin et me recevoir à l'arrivée. — Avez-vous aussi un Ami comme le mien, chers enfants ? Ne serait-ce pas une chose terrible que d'entreprendre un long, long voyage, en sachant que personne ne sera là pour vous recevoir et vous souhaiter la bienvenue ; et de n'être pas même très sûr de l'endroit où vous allez, ni du chemin qui y conduit ? Je commençai donc à parler de ces choses à ma compagne de voyage ; mais je m'aperçus bientôt, hélas ! qu'elle ne

s'en souciait pas la moitié autant que de son voyage à Londres ; car il faut vous dire qu'elle rentrait du pensionnat à la maison paternelle ; qu'elle était tout heureuse à la pensée de revoir ses parents, ses frères et ses sœurs ; et que, malheureusement, elle ne connaissait pas l'Ami qui l'aurait guidée dans son voyage à travers ce monde. La joie présente avait banni de son esprit toute préoccupation de l'avenir. Je lui donnai néanmoins quelques-uns de mes petits livres, pensant que si elle-même ne se souciait pas maintenant de ces choses, ses frères et ses sœurs pourraient être désireux de savoir que Jésus les aime, et que son désir est de les guider sûrement jusqu'au ciel où Il veut les avoir avec Lui. Dois-je vous dire, chers enfants, ce qu'Il a fait pour vous en préparer le chemin ? Je crois que la meilleure manière de vous l'expliquer sera de vous parler de Jéricho et d'un voyage à cette ville, qui commença très tristement, mais qui finit très bien.

Jéricho était la première ville où les enfants d'Israël s'arrêtèrent, lorsque, 1500 ans avant le commencement de mon histoire, ils entrèrent au pays de Canaan, après avoir traversé le Jourdain. Le chapitre VI du livre de Josué nous donne ce récit avec beaucoup de détails ; il nous dit comment Dieu fit tomber les murs de cette ville, et prononça une malediction sur quiconque les relèverait. Ils furent néanmoins relevés, car nous lisons que lorsque Jésus était sur la terre, il y alla plusieurs fois, sans cependant y séjourner jamais.

Un jour, un docteur de la loi, voulant se justifier,

demanda à Jésus qui était son prochain. — Pour le lui expliquer, Jésus, sans répondre exactement à sa question, lui proposa cette parabole : Un homme descendait de Jérusalem à Jérico. — Comme le temple était à Jérusalem, c'était un lieu de bénédiction pour les Juifs ; Jérico, au contraire, était une ville maudite. La distance était grande de l'une de ces villes à l'autre. C'était tout un voyage que le pauvre homme avait à faire seul. En chemin, il tomba entre les mains de voleurs, qui le dépouillèrent même de ses vêtements et le laissèrent à demi-mort sur la route. Que pouvait-il faire, sinon de rester couché là jusqu'à ce que quelqu'un vint à son secours ? Et quand je vous dirai qu'un Sacrificateur et un Lévite passèrent l'un après l'autre à côté de lui, vous penserez, sans doute, que sûrement ils en eurent compassion et le secoururent de leur mieux. Eh bien ! non ; ils passèrent de l'autre côté du chemin, ne faisant aucune attention à lui. Ils n'étaient pas des prochains, eux, oh ! non ! Plus tard, un Samaritain vint à passer. Or les Juifs (et le pauvre homme étendu sur la route en était un) haïssaient les Samaritains et ne voulaient rien avoir à faire avec eux, s'ils pouvaient l'éviter (Jean IV, 9) ; en sorte que le malheureux blessé n'osait attendre du secours de ce Samaritain.

Mais que pensez-vous qu'il arriva ? — Si nous ne recevions jamais que selon ce que nous méritons, nous serions bien à plaindre en vérité. — Le Samaritain s'approcha de l'endroit où le pauvre homme était couché tout à fait immobile ; il pansa ses plaies, le mit sur sa propre monture, et le conduisit jusqu'à

une hôtellerie où il le soigna de son mieux. Le lendemain, étant obligé de partir, il donna de l'argent à l'hôte pour subvenir à tous les besoins du blessé, jusqu'à sa complète guérison. — Le Samaritain ne prouva-t-il pas qu'il était vraiment un prochain, et un prochain tel que je n'en connais qu'un seul qui lui soit semblable ? Je connais une quantité de personnes qui sont dans l'état du pauvre homme tombé entre les mains des voleurs, et dont la position est pire encore, en ce que la plupart d'entre eux ne savent pas dans quel misérable état ils se trouvent ; se croyant très capables de prendre soin d'eux-mêmes pendant leur voyage à travers ce monde.

Le seul Être semblable au compatissant Samaritain, c'est Jésus. Vous donc, chers petits lecteurs, si vous n'aimez pas Jésus, vous êtes, comme le pauvre homme, morts dans vos fautes et dans vos péchés. Ce sont vos propres cœurs méchants qui vous ont détournés du lieu de la bénédiction. De fait, vous êtes « nés dans le péché, » et Satan, ainsi que les voleurs de notre histoire, rôde autour de vous « comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. »

Jésus ne nous laisse pas là où nous sommes. Le Samaritain descendit jusqu'au misérable blessé et dépouillé, gisant probablement dans un fossé. Il le secourut de son mieux, puis le mit sur sa propre monture. Jésus est descendu du ciel jusqu'à nous. Il a pris notre place et a porté la peine de nos iniquités. Il est ressuscité d'entre les morts, et nous amène dans sa position ; car Dieu élève jusqu'à Lui celui qui croit en Jésus. « Et il vous a vivifiés, vous qui étiez

morts dans vos fautes et dans vos péchés..... et Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ. » Il fait plus que cela : Il prend soin de nous tout le long du chemin. Après être retourné dans la gloire, Il a envoyé le Saint-Esprit pour nous conduire dans toute la vérité, et pour nous faire croître dans Sa connaissance. Que c'est merveilleux ! et combien il est étrange que tant de gens préfèrent faire le voyage à travers ce monde, sans Jésus, croyant pouvoir s'aider eux-mêmes. Le pauvre blessé n'aurait-il pas été insensé s'il avait dit : Oh ! je suis trop méchant pour que vous me touchiez ; il me faut auparavant essayer de devenir meilleur ; alors je serai bien content si vous voulez me secourir ! N'était-ce pas précisément à cause du triste état dans lequel se trouvait cet homme, que le Samaritain vint à son aide et pourvut à tous ses besoins ? Et c'est aussi parce que vous êtes désespérément mauvais, chers enfants, que Jésus est venu vous chercher et vous sauver. « Il vous aime mieux que le plus tendre frère, » car, bien que le pauvre homme fût en droit d'attendre quelque secours du Sacrificateur et du Lévite, fils d'Abraham et ses frères selon la chair, ceux-là ne firent rien pour lui. Jésus est un ami qui ne trompe jamais. Laissez-le panser vos plaies. Laissez-le vous guérir ! Bientôt il sera trop tard ; c'est maintenant que le chemin est ouvert ; mais quand Il se sera levé et aura fermé la porte, elle ne vous sera plus jamais ouverte. « **MAINTENANT EST LE JOUR DU SALUT.** »



Le prophète Aggée.

Aggée, mes chers enfants, est le dixième des douze petits prophètes. Dans les volumes IX à XI de la *Bonne Nouvelle*, nous vous avons parlé déjà de neuf d'entre eux, et nous vous avons donné une esquisse historique de leur vie, nous attachant en même temps à faire ressortir le caractère de leur mission. Cette étude a été interrompue par celles que nous avons faites du livre de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste et du Cantique de Salomon. Aujourd'hui, avec l'aide du Seigneur, nous la reprendrons

en nous occupant du livre d'Aggée ; mais, pour l'intelligence du sujet, il est nécessaire que nous revenions un peu en arrière.

Dans notre IX^e volume, nous avons vu comment les Dix Tribus furent emmenées en Assyrie ; et, dans le X^e, comment celles de Juda et de Benjamin, qui étaient demeurées de reste à Jérusalem, furent transportées à Babylone. Ensuite, dans une étude détaillée sur le prophète Daniel, nous vous avons dit (page 163 du vol. XI) que les Juifs secouèrent le joug de la captivité babylonienne au bout des soixante-dix ans de désolation, dans la première année du règne de Cyrus. (Voyez 2 Chron. XXXVI, 22-23, et Esdras I.)

Cyrus monta sur le trône après la mort du roi Darius le Mède. Sous ce prince, Daniel conserva la dignité et la considération dont il avait joui jusqu'alors ; et il trouva l'occasion de faire voir à ce nouveau roi, par le livre des prophéties d'Ésaïe (ch. XLIV, 28 ; XLV, 1-8), que déjà depuis deux cents ans, Dieu l'avait nommé par son nom ; qu'il l'avait même appelé son serviteur pour être l'instrument de la délivrance de son peuple. Cette révélation produisit chez Cyrus une telle vénération pour le Dieu d'Israël que, dès la première année de son règne, il se montra favorable aux Juifs, et fit publier un édit, portant que tous les Juifs de son royaume qui désiraient de rentrer dans leur patrie, pouvaient y retourner librement et y rebâtir le temple de Dieu. D'après la chronologie, cette permission leur fut accordée l'an du monde trois mille quatre cent soixante, c'est-à-dire environ cinq cent trente-cinq ans avant la naissance de Jésus-Christ. Le roi

ordonna en même temps à tous ses sujets de procurer aux Juifs les moyens de se mettre en route. Ceux de leurs frères qui voulaient rester dans le pays, reçurent l'ordre de fournir aux émigrants de l'or, de l'argent, des bestiaux et des vivres, pour qu'ils fussent en état de faire le voyage et de bâtir le temple. Cyrus fit plus ; il ordonna qu'on leur restituât les vases d'or et d'argent, qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem et transportés à Babylone. Ce ne fut qu'une petite partie du peuple juif qui profita de la permission du roi ; il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on considère que, dans les provinces où ils avaient été dispersés, ils avaient acquis de riches possessions qui leur permettaient de vivre à leur aise ; avec cela, ils jouissaient, pour leur culte, d'une liberté d'autant plus grande que, sous ce nouveau règne, l'idolâtrie des Babyloniens était tombée en mépris, parce que les Perses n'adoraient qu'un seul Dieu. Ceux qui émigrèrent le firent, sans doute, par la foi aux promesses de Dieu. Il ne fallait pas moins que cela pour leur faire abandonner des maisons commodes, un commerce lucratif et des champs fertiles ; et cela pour entreprendre un voyage long, pénible et dangereux, ayant pour but un pays qui, dans l'espace de soixante-dix ans, était devenu un vrai désert, où ils ne trouveraient que les ruines et les décombres des villes et des villages habités autrefois par leurs ancêtres. Tout cela n'empêcha pas qu'un nombre de près de cinquante mille personnes ne prissent très volontiers la résolution de retourner dans leur patrie désolée.

Pour accomplir un si long trajet, ces émigrants avaient besoin d'un conducteur ; et le roi leur en donna un dans la personne de Zorobabel *, surnommé en langue caldéenne Sesbatsar **, lequel était de la famille de David. Le souverain sacrificateur qui les accompagna s'appelait Jéhosuah ***. Ils avaient aussi avec eux des centaines de chantres et de chanteuses, qui les égayaient dans leur marche par des cantiques de louange.

Arrivés à Jérusalem, sur la place où le temple était autrefois situé, les principaux de chaque tribu rassemblèrent une quantité considérable d'or et d'argent, soit pour reconstruire le temple, soit pour garnir les vêtements des sacrificateurs. Les enfants d'Israël reprirent aussi possession de leurs anciennes villes. Le septième mois après leur arrivée, ils s'assemblèrent à Jérusalem pour célébrer la fête des tabernacles. Ils commencèrent par poser l'autel du Dieu d'Israël à sa place ; puis, ayant offert dessus les holocaustes prescrits pour cette solennité, ils rétablirent l'usage des sacrifices journaliers. Après la fête, on fit des préparatifs pour rebâtir le temple. L'année suivante, ils en posèrent les fondements sur la montagne de Morija, à l'endroit même où était jadis le temple de Salomon. Cela se fit avec une grande pompe ; les Sacrificateurs, revêtus de leurs habits sacerdotaux, sonnaient de la trompette, les Lévites jouaient des instruments et chantaient alternative-

* Ce nom signifie : *Exilé à Babylone.*

** Ce nom signifie : *Joyeux dans la tribulation.*

*** C'est-à-dire : *Sauveur.*

ment des cantiques de louanges à la gloire du Seigneur, en disant : « Qu'il est bon, parce que sa gratuité demeure à jamais sur Israël ! » et le peuple répondait de son côté par des acclamations de joie. Cependant les vieillards, qui avaient vu la magnificence du premier temple, ne pouvaient s'empêcher de répandre bien des larmes à ce souvenir.

Les Samaritains du voisinage (voyez ce que nous avons dit de ces étrangers dans notre volume IX, page 49) vinrent alors pour travailler avec les Juifs à cet édifice, pensant acquérir par là le droit d'avoir le temple et le culte en commun avec eux ; mais comme ces Samaritains mêlaient leur idolâtrie aux ordonnances juives, Zorobabel et le souverain sacrificateur Jéhosuah leur refusèrent, comme il était juste, la permission qu'ils avaient demandée. Ceux-ci, irrités de ce refus, portèrent au roi des plaintes contre les Juifs ; et réussissant à corrompre les conseillers de la régence, ils obtinrent un décret en vertu duquel les travaux demeurèrent suspendus jusqu'à la mort de Cyrus ; puis, par un autre édit, obtenu de son successeur, la défense de rebâtir fut maintenue, et cette interdiction dura l'espace de quinze ans. Tous ces obstacles firent perdre au peuple le zèle et le courage avec lesquels ils avaient entrepris de reconstruire la maison de Dieu. Au lieu de cela, ils s'occupèrent à se bâtir de belles maisons, et ne songeant qu'à augmenter leur bien-être temporel, ils tombèrent de plus en plus dans le relâchement quant à l'obéissance, la soumission et le culte qu'ils devaient à Dieu. Aussi, pour le leur faire sentir, Dieu

cessa de répandre sa bénédiction sur leurs terres, sur leur travail et sur leur commerce ; il leur fit déclarer, par les prophètes Aggée et Zacharie, que le mépris qu'ils montraient pour son culte et leur négligence à bâtir le temple étaient la cause pour laquelle tout le pays se trouvait privé de ses bénédictions. Ces hommes de Dieu les exhortèrent en même temps à ne pas craindre de remettre la main à l'ouvrage avec un nouveau zèle, assurés qu'ils pouvaient l'être que Dieu les protégerait dans cette entreprise et qu'il serait avec eux.

Venons en maintenant, chers enfants, à la mission prophétique d'Aggée. On ne possède aucun détail sur sa vie, et il ne paraît sur la scène qu'au moment où Dieu veut se servir de lui, cinq cent vingt ans avant Jésus-Christ, et la deuxième année du roi Darius, fils d'Hystape. Contemporain de Daniel et de Zacharie, il prophétisa peu avant celui-ci, s'adressant, ainsi que nous venons de le voir, aux Juifs qui étaient en Juda et à Jérusalem ; sa vocation comme prophète ne fut que de quatre mois.

D'abord il censure le peuple à cause de leur indifférence à l'égard de la maison de l'Éternel : «... Est-il temps pour vous d'habiter dans vos maisons lambrisées, pendant que cette maison demeure désolée?... Ainsi a dit l'Éternel des armées : Pesez bien votre conduite. Montez à la montagne, apportez du bois, et bâtissez cette maison ; et j'y prendrai mon plaisir, et je serai glorifié... On regardait à beaucoup, et voici il y a peu... et j'ai soufflé dessus. Pourquoi ? à cause

de ma maison, dit l'Éternel des armées, laquelle demeure désolée, pendant que vous courez chacun à sa maison. A cause de cela les cieux se sont fermés sur vous, pour ne point donner la rosée, et la terre a retenu son rapport. Et j'ai appelé la sécheresse sur la terre, et sur les montagnes, et sur le froment, et sur le moût, et sur l'huile, et sur ce que la terre produit, et sur les hommes, et sur les bêtes, et sur tout le travail des mains. » (Ch. I, v. 1-11.) La voix de l'Éternel Dieu, par la bouche du prophète, fut entendue ; car vingt-trois jours après on se mit de nouveau à l'œuvre pour relever le temple.

Ensuite le prophète encourage le peuple dans leur travail, en les assurant que l'Esprit du Seigneur était avec eux, comme quand ils sortirent d'Égypte ; et en leur annonçant que la dernière gloire de ce temple surpasserait même la première, par la venue du Messie, le Désiré (ou l'objet du désir) de toutes les nations : «... Qui est celui qui est demeuré de reste d'entre vous, qui ait vu cette maison dans sa première gloire, et telle que vous la voyez maintenant ? N'est-elle pas comme un rien devant vos yeux, au prix de celle-là ? Maintenant donc toi, Zorobabel, fortifie-toi, dit l'Éternel ; aussi toi, Jéhosuah, fils de Jéhotsadak, grand sacrificateur, fortifie-toi ; vous aussi, tout le peuple du pays, fortifiez-vous, dit l'Éternel, et travaillez, car je suis avec vous... La parole de l'alliance... et mon Esprit demeurent au milieu de vous ; ne craignez donc point. Car ainsi a dit l'Éternel des armées : Encore une fois, ce qui même

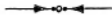
sera dans peu de temps, j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le sec; et j'ébranlerai toutes les nations, et le désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison... L'argent est à moi, et l'or est à moi... La dernière gloire de cette maison-ci sera plus grande que la première... et je mettrai la paix en ce lieu-ci, dit l'Éternel des armées. » (II, 1-9.) La maison qu'on rétablissait avec tant de peine, si mesquine à leurs yeux en comparaison de son ancienne gloire, serait remplie de gloire par l'Éternel. Ce qui ferait vraiment la gloire de la maison, c'était le Christ lui-même. — Le but du passage est d'affirmer que *la maison* sera remplie de gloire; en attendant, la gloire extérieure lui était accordée: l'argent et l'or étaient à l'Éternel. Mais les nations bouleversées, opprimées et s'opprimant l'une l'autre, ne sachant où trouver le bonheur, la force et la paix, trouveront en Celui qui, seul, établira la gloire de l'Éternel, et donnera la vraie paix, trouveront, en un mot, en Christ seul, le bonheur et la délivrance. Il sera la gloire de la maison que bâtissait ce pauvre résidu.

L'Esprit du Seigneur déclare ici que la dernière gloire de cette maison serait plus grande que sa première gloire. Ce n'est pas, comme l'interprètent à tort nos versions ordinaires, la gloire de la dernière maison, car la maison est toujours considérée comme la même maison; mais Dieu mettra en elle plus de gloire à la fin qu'au commencement, et la gloire de l'Éternel lui-même aura là son siège. C'est ce qui sera accompli aux derniers jours. — Celui qui la rem-

plira de gloire est bien venu ; mais, tout en ayant fait la paix éternelle pour l'âme qui le reçoit par la foi comme Sauveur, il a dû dire au peuple, à cause de l'état déplorable dans lequel était le monde quand il y est venu, état qui n'a pas changé dès lors, loin de là ; il a dû, dis-je, leur dire : « Ne pensez pas que je sois venu mettre la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » Lorsque le Seigneur aura ébranlé toutes les nations, il mettra, en venant dans la gloire, la paix sur la terre.

Chers enfants, qui lisez ces lignes, êtes-vous en paix avec Dieu ? — Christ a « fait la paix par le sang de sa croix. » Vous êtes-vous placés, par la foi, sous l'aspersion de ce précieux sang, pour être lavés de tous vos péchés et blanchis comme la neige ? — Avez-vous trouvé en Lui le bonheur, la force et la paix ? — Avez-vous trouvé en Lui la délivrance de la colère qui vient contre un monde rebelle et impénitent ? — Pouvez-vous vous glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu ? Telles sont les questions que j'adresse bien sérieusement à vos jeunes cœurs. Que le Seigneur vous fasse la grâce, si vous ne pouvez y répondre par un *oui*, de pouvoir le faire aujourd'hui même. Pour cela, il suffit de tourner avec foi, et dans le sentiment de votre état de péché et de ruine, vos regards sur le Fils unique de Dieu. Regardez à ce Fils de l'homme, qui a été élevé à la croix « afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Regardez à Lui **MAINTENANT** !

(Suite et fin au prochain numéro.)





Au Revoir. — A Dieu.

Au revoir... au revoir ! Oui, nous pouvons le dire,
Nous, bénis du Seigneur, héritiers du salut,
Nous, citoyens des cieux auxquels notre âme aspire,
Qui, dans la même foi, tendons au même but.

Au revoir... Étrangers, voyageurs sur la terre,
Ne cherchons ici-bas aucune autre douceur
Que la grâce de Christ et les liens que serre,
Entre les rachetés, l'amour du Rédempteur.

Sur le chemin du ciel marchons avec constance,
De la foi de grand prix gardons le bon dépôt ;
Nous pourrons dire alors, toujours en assurance :
Au revoir... au revoir ! Ici-bas ou là-haut.

Oh ! recommandons-nous à notre tendre Père ;
Au moment du départ partageons un doux vœu,
Un vœu qui, de nos cœurs, monte au ciel en prière
Et qui soit résumé dans ce beau mot : A DIEU !

L'abri contre l'orage.

Il faisait très chaud ; à peine y avait-il un souffle d'air ; les arbres laissaient pendre leurs feuilles, et les oiseaux cherchaient quelque petite place à l'ombre, tandis que les chevaux et les vaches s'étaient couchés au frais, sous les ormes au bord de l'étang.

C'était un jour de fête, et M. Duval avait ouvert son immense parc au public. Chacun pouvait venir s'y installer pour la journée, et les familles arrivaient en foule de la ville et des villages voisins.

Déjà de bonne heure, à la fraîcheur du matin, les papas et les mamans avaient amené leurs enfants pour jouer dans ce beau jardin et pour se délasser sous les grands arbres. Les vieillards circulaient dans de petites voitures ; des poussettes de toutes les formes promenaient les petits bébés. On avait apporté de quoi manger, et vous auriez pu voir tout ce monde tenant à la main un panier ou un sac qui contenait le dîner. Les gens de M. Duval parcouraient le parc pour veiller à ce qu'on ne fit aucun dégât aux arbres et aux arbustes ; ils avaient soin, en même temps, de mettre des barriques pleines d'eau fraîche à la disposition des promeneurs. Ceux-ci se divertissaient de mille manières ; quelques-uns s'amusaient à différents jeux ; d'autres, assis en groupes, chantaient de gaies chansons. Plusieurs avaient apporté leurs Bibles et leurs livres de cantiques, et faisaient leur lecture d'un cœur heureux, rendant grâces à Dieu pour le beau soleil, la belle herbe verte et le frais ombrage des arbres ; mais par-dessus tout pour le don de son fils, le Seigneur Jésus-Christ.

Dans le courant de l'après-midi, de gros nuages se montrèrent à l'horizon et un orage parut s'approcher. Pas le moindre souffle d'air ne s'était fait sentir jusqu'alors ; mais bientôt on entendit un léger frémissement dans le feuillage, et une petite brise se leva. Cependant, comme le soleil continuait à briller radieux, personne n'y fit attention et ne remarqua le changement qui se préparait.

M. Duval, debout sur le balcon de sa maison, contemplait la scène qui s'étendait devant lui. Au bout d'un moment, il appela deux des domestiques.

— Je crains, leur dit-il, que le temps ne se gâte. Allez avertir tout ce monde, et dites-leur que j'ai fait ouvrir la grange située derrière la ferme des Roses, afin qu'ils puissent s'y réfugier dans le cas où il y aurait de la pluie. Engagez-les à s'y retirer, car je crois que l'orage pourrait bien fondre sur nous tout d'un coup.

Les domestiques s'éloignèrent immédiatement pour obéir aux ordres de leur maître.

Maintenant il faut que je vous dise quelques mots sur les différents groupes auxquels ces hommes s'adressèrent. — Au pied d'un chêne énorme, était assise une compagnie de jeunes gens des deux sexes, riant, plaisantant, folâtrant entre eux. Le domestique leur dit : Mon maître craint qu'il ne se prépare un orage, et il vous engage à vous acheminer vers la grange qui se trouve à droite du parc. Si vous voulez me suivre, je vous montrerai le chemin.

Les jeunes gens regardèrent le ciel ; plusieurs d'entre eux se levèrent aussitôt, rassemblèrent leurs

effets et suivirent l'homme. Les autres s'en moquèrent.

— Ne soyez donc pas assez imbéciles pour vous en aller d'ici et vous enfermer dans une vieille grange, s'écrièrent-ils. La pluie ne viendra pas de sitôt. D'ailleurs, lorsqu'elle sera là, le chêne nous servira d'abri.

Un ou deux se rassirent, n'aimant pas qu'on se moquât d'eux ; les autres, au contraire, se mirent à courir dans la direction que leur indiquait leur guide.

Le domestique s'adressa ensuite à une bande d'enfants qui jouaient.

— Bah ! dit l'un d'eux, il n'y aura pas de pluie ; nous ne voulons pas quitter notre jeu.

Ils se remirent donc à jouer. Quelques-uns eurent même l'impertinence de rire au nez de l'homme, en lui disant de s'en aller lui-même à la grange, au lieu de venir les ennuyer.

— Je compte en effet m'y rendre, répondit-il d'un ton grave, et je pense que, d'ici à une heure, vous regretterez de ne pas y être allés également.

A ces mots, bon nombre d'enfants quittèrent leurs camarades et accompagnèrent le domestique qui leur montrait du doigt le côté où était la grange.

Cependant le ciel devenait de plus en plus sombre ; les nuages s'amoncelaient ; et, à mesure que le messager de M. Duval passait le long des groupes, beaucoup de personnes se joignaient à lui et le suivaient vers le refuge indiqué. Beaucoup d'autres aussi, hélas ! préférèrent rester où ils étaient.

— L'orage sera bientôt passé, disaient-ils ; d'ail-

leurs les arbres sont si touffus que nous serons très bien garantis. Et puis, il y a plusieurs pavillons autour de nous ; en cas de besoin, nous pourrions y entrer.

Ceux qui avaient prêté l'oreille à l'avertissement venaient d'atteindre la grange, et se préparaient à s'établir confortablement sur la paille, lorsque la vive lueur d'un éclair les fit tressaillir ; il fut suivi d'un épouvantable coup de tonnerre, auquel succéda une pluie torrentielle. Elle tombait avec une telle force, que s'ils ne s'étaient pas déjà trouvés à l'abri dans la grange, ils n'auraient pas su distinguer le chemin pour y arriver. Bientôt la pluie se changea en grêle, pendant que les éclairs et le tonnerre continuaient sans interruption.

On comprend combien tous ceux qui étaient au sec se félicitaient d'avoir écouté l'avis des domestiques. Ils ne cessaient de témoigner leur reconnaissance à celui qui leur avait parlé d'un asile et qui l'avait préparé pour eux.

Que faisaient, pendant ce temps, les gens qui étaient demeurés dans le parc ? L'éclair et le coup de tonnerre les avaient aussi extrêmement effrayés ; se levant précipitamment, ils tâchèrent de se diriger dans la direction de la grange ; mais, à peine avaient-ils fait quelques pas, que des torrents de pluie les surprirent, les empêchant de voir où ils allaient. Craignant d'être trempés jusqu'aux os, ils se retirèrent de nouveau sous les arbres, terrifiés par l'orage et frissonnant à l'air humide et froid qui les envahissait. Comme tout était triste et lugubre, dans

ce grand parc si riant, il y a peu d'instant ! Le vent chassait l'averse avec tant de violence que l'abri des arbres devenait illusoire ; bientôt de grosses gouttes tombèrent à travers le feuillage, et l'on n'osait pas se rapprocher du tronc, de peur de la foudre. La situation était vraiment déplorable. Les enfants pleuraient ; les femmes étaient tremblantes ; les hommes alarmés se fâchaient. Tous auraient bien voulu être sains et saufs dans la grange, et rejetaient leur faute les uns sur les autres. Leur unique ressource était de rester là où ils étaient, en attendant que l'orage fût passé. On peut s'imaginer dans quel pitoyable état ils se trouvèrent alors !

Ceci, mes chers enfants, n'est qu'une bien faible image du jour terrible qui doit venir bientôt, lorsque Dieu, maintenant encore plein d'amour et de grâce, fera tomber son jugement sur le monde. Où serez-vous alors ? Les grandes personnes vont à présent leur propre chemin, c'est-à-dire qu'elles vivent dans le péché, cherchant les plaisirs et oubliant Dieu. Les petits enfants s'occupent de leurs jeux et ne pensent qu'à s'amuser ; ils se disent ce qu'ils feront quand ils seront grands, mais bien peu « se souviennent de leur Créateur aux jours de leur jeunesse. » Néanmoins Dieu aime les hommes et leur envoie, par ses serviteurs, un message d'amour et de miséricorde. Il leur fait dire qu'un grand danger les menace et que le jugement viendra, au moment où ils ne s'y attendront pas. Comme le calme qui précédait l'orage dont nous venons de parler, maintenant aussi tout semble paisible et tranquille. On se persuade que ja-

mais le monde n'a été dans un état plus prospère. — Erreur funeste ! L'orage du jugement est sur le point de fondre sur lui !

En quoi consiste le message d'amour qui vous est annoncé ? C'est que Dieu a préparé un abri contre l'orage, et qu'Il vous fait supplier de fuir la colère qui vient et de vous réfugier auprès de Lui. Ne tardez pas à l'écouter ; ne vous excusez pas ; ne dites pas, comme ces insensés qui se trouvaient dans le parc : Nous avons tout le temps ; nous voulons encore rester où nous sommes. Il n'y a, au contraire, pas un instant à perdre. Aujourd'hui même, Dieu peut mettre un terme au jour de grâce. Le jugement peut commencer dans cet instant ; Jésus peut venir, et prendre à Lui dans sa belle demeure tous ceux qui l'aiment et qui se sont confiés en Lui, avant que le monde reçoive son châtement pour ne pas avoir voulu aller à Jésus, et pour avoir préféré les joies misérables et passagères de la terre.

Ne dites pas : Nous saurons bien nous-mêmes trouver un abri ; nous n'avons pas peur de l'orage. — Tout autre abri que celui établi et indiqué par Dieu sera anéanti. Quel que soit celui où vous aurez cru être en sûreté, il vous laissera nus et à découvert, lorsque le jugement sera là, et vous serez perdus pour toujours. Car nul ne pourra résister à l'orage de la colère et de la fureur de Dieu. Tous ceux qui ne se trouveront pas dans l'Asile préparé par Dieu lui-même, seront précipités dans l'étang de feu. Alors les hommes diront aux montagnes et aux rochers de tomber sur eux, et de les cacher de devant la face de

Dieu ; mais cela ne leur servira de rien. C'est *maintenant* qu'est le jour du salut ; c'est *maintenant* que vous pouvez courir au refuge de Dieu et vous mettre à l'abri. Où est-il donc le refuge de Dieu ? C'est Jésus, le puissant et bon Sauveur qui est le refuge contre l'orage. Il t'invite à venir à Lui. Il sait que si tu ne viens pas, d'affreux dangers te menacent. Il t'ouvre ses bras en disant : Viens à moi ! — Ne veux-tu pas aller à Lui ?

Lorsque Jésus était sur la terre, Il pleura sur une ville coupable qui ne voulait pas croire en Lui, et Il dit : — Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Car Jésus savait quel temps terrible se préparait pour elle. Cependant, quand Il le lui annonça, bien peu d'entre les habitants voulurent l'écouter et aller à Lui.

Sachez que Jésus ne vous appellera pas toujours. Si vous lui fermez vos oreilles, en continuant de faire ce que bon vous semble, le jour viendra où la porte de la grâce sera fermée et où vous resterez exposé à toute la fureur de l'orage de la colère de Dieu. Si, au contraire, vous allez à Jésus maintenant, si vous croyez en Lui qui est mort pour vous sur la croix, et qui a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même, vous serez, pour toujours, sain et sauf dans l'asile où aucun orage ne peut vous atteindre ; où tout est paix, joie et amour pour l'éternité. Jésus « est le refuge contre le débordement, l'ombrage contre le hâle. » Savez-vous ce que c'est que de cheminer, en été, dans la chaleur et la poussière, sur une route privée d'ombre ? Épuisé de fatigue et de soif, tout en

nage, vous regardez de tous côtés autour de vous dans l'espoir de découvrir un peu d'ombre. Un arbre touffu se présente à vos yeux. Vous vous hâtez de l'atteindre. Avec quel soulagement vous vous asseyez à son abri ! Comme vous vous sentez bientôt rafraîchi et reposé !

Jésus est l'ombrage contre le hâle. — Lorsque vous êtes fatigués, lassés, desséchés par les épreuves de la vie (les petits enfants ont aussi leurs chagrins), allez à Jésus, et vous serez soulagés et rafraîchis. Vous trouverez de la force pour achever votre course, au terme de laquelle vous serez avec Lui, pour toujours, dans la maison du Père.

Mardy, la servante fidèle.

« La mémoire du juste sera en bénédiction. » (Prov. X, 7.)

J'estime que c'est un privilège pour moi de pouvoir donner ici quelques simples détails sur la vie d'une bien-aimée sœur dans le Seigneur, qui a passé du milieu de nous, — et je demande à Dieu que, dans sa grâce, il daigne se servir de ces pages pour consoler ceux qui pleurent l'absence de Mardy, et pour amener des pécheurs à voir de la beauté en Jésus qui la sauva. Elle marchait avec Lui dans une douce communion, et en servante fidèle et dévouée. Elle manifesta réellement les vertus de Celui qui

l'avait appelée des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Mardy entra dans notre famille pour prendre soin de ma sœur cadette et de moi, lorsque nous étions encore fort jeunes. Je me souviens cependant encore très bien du jour où elle fit son entrée dans notre dortoir, et où je guettais son arrivée avec une curiosité enfantine, me promettant, dans mon méchant petit cœur, de ne jamais céder, ni d'obéir à la nouvelle bonne, et je m'étais mis en tête de résister à son autorité. Mais ses manières douces et affectueuses me gagnèrent bientôt ; et, avant qu'il fût longtemps, je m'étais donnée de corps et d'âme à l'étrangère. On était gagné par une sorte d'attraction dans la compagnie de cette personne qui paraissait toujours heureuse et qui, tout en parlant constamment de Jésus, se mettait cependant si bien à la portée des enfants, prenant part à nos jeux et à nos amusements avec une vivacité et un entrain qui lui étaient particuliers.

Ce n'était pas une tâche facile que celle d'avoir à lutter contre une nature qui, comme la mienne, déflait tout espèce de punition ; mais, par des prières continuelles, elle me recommandait à Dieu, lui demandant de la guider tout spécialement dans sa conduite à mon égard. Lorsque j'eus un an ou deux de plus, je me la rappelle s'asseyant le soir auprès de mon lit, et s'efforçant de m'arracher la confession de mes méchancelés de la journée, lesquelles je ne voulais jamais reconnaître ; lorsqu'enfin je me sentais près de céder à ses tendres instances et à ses

affectueuses remontrances, je lui jetais mes oreillers à la tête, afin de l'obliger à s'éloigner de mon lit. Cependant j'aimais, au fond de mon cœur, celle dont la marche journalière commandait même le respect d'un enfant. Le temps que Mardy passait à genoux à prier, et les endroits qu'elle choisissait pour ses « moments de recueillement » comme elle les appelait, étaient des sujets d'amusement et de surprise pour ma jeune sœur et pour moi ; et nous parlions souvent de cela dans nos causeries enfantines.

Quand nous étions à la ville, elle quittait souvent la chambre bruyante des enfants pour se réfugier dans une grande et profonde armoire où nous l'entendions répandre son âme en prières devant Dieu, tandis que nous cherchions par tous moyens à la troubler ou à la distraire, même à l'enfermer si nous le pouvions. A la campagne, en revanche, Mardy s'était choisi plus d'un endroit retiré, dans les bosquets, où elle aimait à se rendre pour jouir là, dans la tranquillité, de la présence du Seigneur. Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, je me souviens que j'avais une sorte de respect pour ces coins solitaires où Mardy s'entretenait seule avec son Dieu. J'avais aussi un étrange désir de savoir d'où provenait certain pouvoir attractif, qui faisait que les enfants et les jeunes gens des chaumières voisines venaient se grouper autour d'elle, dans un rustique berceau de verdure, au fond d'un paisible vallon d'où les accents de la prière et de la louange se faisaient souvent entendre. Ces petites réunions en plein air furent le commencement d'une œuvre bénie dans cette contrée ; plusieurs âmes ont reconnu, dès lors, que ce fut là, par les paroles et les prières de Mardy, qu'elles trouvèrent le Seigneur et reçurent la paix.

(SUITE.)



Le passeport.

Un étranger, établi avec sa famille dans un port de mer, en France, avait un fils qui venait de terminer avec succès ses études au collège ; et désirant lui témoigner sa satisfaction, il lui proposa une excursion en Angleterre. Le jeune homme fut enchanté à la pensée de visiter son pays natal ; la perspective de s'embarquer lui causait un vif plaisir, et il faisait tous les préparatifs imaginables pour ce

voyage. Enfin le jour du départ arriva ; on fit les malles, et le père et le fils, après avoir pris congé de ceux qui restaient, se mirent en route pour le navire. Seulement *une seule* chose avait été oubliée. Comme la France était alors en guerre avec la Prusse, il avait fallu prendre des mesures extrêmement sévères à l'égard des passeports, à cause des espions qui parcouraient continuellement le pays. D'après les informations que le père avait prises, il avait cru pouvoir se dispenser de demander un passeport pour un garçon de quinze à seize ans ; mais arrivé sur le vaisseau, les préposés vinrent examiner les papiers ; et s'apercevant que le jeune homme n'en avait pas, ils l'obligèrent à retourner à terre. En vain le père alléguait-il qu'il habitait la France depuis environ dix ans, en vain le capitaine du bâtiment, qui connaissait la famille, tâcha-t-il d'obtenir des employés qu'on laissât partir le jeune homme, ils furent inflexibles et exigèrent que ce dernier quittât immédiatement le vaisseau, lui et son bagage. Le temps était trop limité pour qu'on pût se procurer le document nécessaire avant l'heure du départ ; et nos voyageurs s'en retournèrent chez eux, fort déçus comme vous pouvez le supposer. Le lendemain ils se rendirent chez le consul, qui leur remit le passeport exigé, en leur assurant que c'était tout ce dont ils avaient besoin ; et dans la confiance d'être en règle, ils montèrent une seconde fois à bord d'un vapeur. Les employés vinrent faire le contrôle, et le papier leur fut présenté. Malheureusement on avait fait de nouveaux réglemens, dont le consul n'avait

pas connaissance ; et à la grande surprise et mortification des deux voyageurs, l'employé leur dit que le passeport devait être visé, c'est-à-dire porter la signature et le sceau du sous-préfet, sinon il n'était d'aucune valeur. Le père eut beau rappeler la déception du jour précédent, répéter qu'il était un habitant de la ville, bien connu du capitaine de l'autre navire, cela ne servit à rien. On devait se soumettre aux règlements, et derechef il fallut quitter le vaisseau et redescendre à terre.

Le pauvre garçon pouvait à peine retenir ses larmes : il lui semblait que jamais il ne jouirait du bonheur de contempler les coteaux et les vallons de sa patrie. Il restait cependant de l'espoir ; un bateau devait encore partir le lendemain matin, de sorte qu'après tout le seul ennui serait d'avoir à subir un retard de quelques heures. En effet, on retourna chez le consul ; le passeport fut dûment visé selon les nouveaux règlements ; et lorsque, à bord, on le présenta pour la troisième fois au préposé, celui-ci dit en souriant que maintenant tout était en règle. Le père et le fils purent enfin se mettre en route pour le voyage tant désiré, au début duquel ils avaient rencontré tant d'obstacles.

Qu'il est sérieux de penser que bien des personnes qui croient avoir le bon passeport pour entrer dans le ciel, découvriront trop tard qu'elles se sont trompées ! De même que le jeune homme, dont nous venons de parler, était connu pour appartenir à une famille respectable, elles aussi peuvent être connues comme de respectables chrétiens de profession, des

membres de telle ou telle église comme on dit, ayant mené une vie très morale pendant de longues années ; et s'appuyant sur tout cela, ces personnes peuvent s'imaginer, quand le moment est venu de quitter ce monde, que leur religiosité les conduira sans encombre dans cette meilleure patrie où elles désirent aller. Quel affreux désappointement que le leur ! Le jeune homme pouvait redescendre à terre et se procurer le passeport voulu ; mais il n'y a pas de retour possible pour les personnes dont je parle. « Au sépulcre où tu vas, il n'y a ni occupation, ni discours, ni science, ni sagesse. » (Eccl. IX, 10.) Ensuite vous avez vu que le passeport du *père* était en règle, mais non celui du *fils*, et rien de ce que le père pouvait dire en faveur de son fils ne réussit à engager l'employé de le laisser passer. Il est bien triste de penser que tant de jeunes gens n'ont pas de passeport pour le beau pays auquel appartiennent leurs parents. Mais vous demandez : « Quel est donc ce passeport ? » « *C'est la foi dans le sang du Christ Jésus.* » (Rom. III, 25.) Sans le sang, il n'est pas possible d'entrer dans la présence de Dieu. « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » « Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché. » « Celui qui croit sera sauvé ; celui qui ne croit pas est déjà condamné. »

Il ne faut rien *de moins* ; et rien *de plus* n'est nécessaire, ni même reçu. « N'ajoutez rien à ces choses. » Jésus a dit à la croix : « C'est accompli. » Vouloir ajouter quoi que ce soit de vos œuvres à vous à son œuvre accomplie, c'est nuire à la validité du

passport, c'est outrager le Fils de Dieu. Quitter ce monde sans le passport, c'est la mort éternelle. « Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie. » — Possédez-vous ce passport pleinement efficace et suffisant ? Ne remettez pas la chose jusqu'à ce qu'il soit trop tard ! Occupez-vous *en maintenant*. Car MAINTENANT est le temps agréable ; MAINTENANT est le jour du salut.

Le prophète Aggée.

(Suite et fin de la page 169.)



VUE DE JÉRUSALEM

GGÉE s'adresse ensuite, pour la troisième fois, à ce petit résidu de Juifs, qui étaient revenus à Jérusalem et en Juda, et leur déclare que c'est à cause de leurs péchés qu'ils n'ont eu que de chétives récoltes : « ...Main-

tenant donc, mettez ceci, je vous prie, dans votre cœur, depuis ce jour et au-dessus, avant qu'on remit

Pierre sur pierre au temple de l'Éternel. Avant cela, quand on est venu à un monceau de blé, au lieu de vingt mesures, il ne s'y en est trouvé que dix ; et quand on est venu au pressoir, au lieu de puiser du pressoir cinquante mesures, il ne s'y en est trouvé que vingt. Je vous ai frappés de brûlure, et de nielle, et de grêle, dans tout le labeur de vos mains ; et vous n'êtes point retournés à moi, dit l'Éternel... mais depuis ce jour-ci je donnerai la bénédiction. » (Chap. II, 10-19.)

Enfin, la parole de l'Éternel fut adressée de nouveau à Aggée, le vingt-quatrième jour du neuvième mois, et pour la quatrième fois durant les quatre mois de sa courte mission comme prophète, en disant : « Parle à Zorobabel, gouverneur de Juda, en disant : J'ébranlerai les cieus et la terre ; je renverserai le trône des royaumes ; je détruirai la force des royaumes des nations ; je renverserai les chariots et ceux qui montent dessus ; et les chevaux et ceux qui sont montés dessus seront abattus, chacun par l'épée de son frère. En ce temps-là, dit l'Éternel des armées, je te prendrai, ô Zorobabel ! fils de Salathiel, mon serviteur.... et je te mettrai comme un anneau de cachet ; car je t'ai élu, dit l'Éternel des armées. » (II, 20-23.) Nous avons ici, en Zorobabel, un type remarquable du Seigneur Jésus, le grand Libérateur, sur lequel repose la faveur de l'Éternel. Dieu renversera le trône des royaumes, en établissant Christ, le vrai Zorobabel, comme l'homme élu, comme un anneau de cachet en sa main droite.

En résumé, le sujet dont Aggée traite est le temple à Jérusalem ; et Dieu, par le moyen de ce prophète, veut montrer que Sa bénédiction sur la terre est attachée à la maison qu'il reconnaît comme sienne, quelque chétive qu'elle soit. Maintenant Israël est rejeté pour un temps à cause de ses rebellions qui l'ont porté à repousser le Messie jusqu'à le mettre à mort ; et Dieu s'est tourné vers les nations d'où il tire un peuple pour son nom, savoir tous les croyants, tous ceux qui reçoivent par la foi le Seigneur Jésus comme Sauveur. Ceux-ci forment aujourd'hui la vraie maison de Dieu ; et lorsque le dernier des élus aura été manifesté et sera entré dans l'édifice, qui est le corps dont Christ est la tête, le Seigneur lui-même viendra chercher les siens qui monteront à sa rencontre dans les nuées en l'air, étant transformés à sa ressemblance quand ils le verront comme il est. Puis ils reviendront avec Lui, quand il arrivera pour prendre possession de tout sur la terre et dans le ciel, comme homme des conseils de Dieu. C'est par l'intervention de Christ lui-même, l'héritier de David, que Dieu reprendra ses relations avec Israël, à cause des promesses faites aux pères ; et en introduisant ainsi le Messie, Dieu établira tout en gloire selon ses conseils de grâce. Mais l'établissement de cette gloire sera nécessairement précédé de l'ébranlement de toutes choses, duquel parle notre prophète ; alors la puissante main de Dieu agira en jugement contre ce monde impie ; et Jésus exercera en personne le jugement de la part de Dieu sur toute la terre habi-

table. Les méchants seront détruits par le souffle de sa bouche, Satan sera lié pour mille ans en attendant d'être précipité avec tous ceux qui lui appartiennent, dans l'étang de feu ; et durant ces mille ans, qu'on appelle le millénium, Christ régnera sur la terre restaurée, ayant Jérusalem et son temple pour centre de Sa gloire. C'est alors que s'accomplira la prophétie d'Aggée ; car ce temple, détruit tant de fois, sera en ce jour-là rétabli dans une splendeur qui surpassera toutes celles d'auparavant ; et il sera rétabli, afin que le culte par lequel Dieu s'était lié avec Israël, et qu'Israël n'a pas su maintenir, y soit de nouveau rendu, et rendu de manière à glorifier Celui à qui seul il est dû, et qui seul est digne de tout honneur, gloire et puissance.

Chers enfants, qui lisez ces lignes, êtes-vous du nombre de ceux qui régneront avec Christ au temps du rétablissement de toutes choses, ou serez-vous du nombre de ceux contre lesquels il exercera en justice le jugement et la vengeance ? Vous réjouissez-vous avec ceux qui l'attendent à salut et qui reviendront avec Lui, ou bien tremblez-vous à la pensée qu'il viendra contre vous comme un Juge ? Ah ! si vous ne pouviez pas, à présent même, vous réjouir de voir Jésus, le Sauveur, saisissez à l'instant, avec foi, le salut qu'il vous offre par son sang précieux qu'il a versé pour nous ; ce sang nous purifie de tout péché, il nous blanchit sans nulle tache, il nous rend propres pour la sainte et glorieuse présence de Dieu,

et nous donne le droit et la capacité d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière.

Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints, et gens de la maison de Dieu. (Éphés. II, 19.)

Christ est fidèle, comme fils, sur sa propre maison ; et nous sommes sa maison, si nous retenons ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance. (Héb. III, 6.)

Mardy, la servante fidèle.

(Suite de la page 180.)

On pouvait en toute vérité dire d'elle qu'elle aimait Christ ! Où que nous fussions, elle tenait sa classe biblique, et son influence sur la jeunesse était grande. Des âmes par centaines ont reçu du bien par son moyen, et elle était comme un centre de bénédiction partout où elle allait. Néanmoins, tandis que le message de l'amour du Sauveur était reçu avec joie par beaucoup de ceux auxquels elle l'annonçait, elle avait la douleur de voir les deux enfants qu'elle élevait et qu'elle chérissait, croître et se développer sans que leurs cœurs fussent touchés par la grâce ; elle les voyait consacrer leur temps au monde et aux choses du monde, choses qu'elle regardait comme « une perte » en comparaison de l'excellence de la connaissance de Celui dont le nom lui était plus précieux que tout le reste. Mais les priè-

res de la foi devaient être exaucées, et bien que je refusasse souvent de suivre les conseils de Mardy et d'écouter ses bonnes paroles, sa marche chrétienne, pieuse et toujours conséquente, ne laissait pas de faire quelque impression sur moi. Le Seigneur vint me trouver au milieu de mon insouciance ; il mit sa main sur moi ; et dans une grave maladie, durant laquelle je reçus les soins infatigables de Mardy, il me montra que j'étais une pécheresse, impropre pour Sa présence.

N'ayant aucun espoir de guérison, je cherchai à échapper à l'enfer qui, pour la première fois, m'apparaissait dans sa terrible réalité. Dieu, dans sa grâce infinie, montra à mes yeux étonnés son Christ crucifié pour moi. Je vis, je crus, je me réjouis ; et je Lui rendis grâce en silence. Je ne communiquai mon secret à personne, pas même à la fidèle Mardy, qui était nuit et jour à mon chevet. Quelquefois, en voyant son pâle visage se pencher sur moi avec anxiété, j'étais sur le point de tout lui avouer ; puis je me disais : « Si mon changement est réel, elle le découvrira. » Dieu me releva de ce lit de maladie. J'étais « une nouvelle création dans le Christ Jésus. » Je ne pouvais rester debout que quelques heures chaque jour, et je profitais des occasions où je pouvais être seule, pour lire ma Bible sans être vue, honteuse que j'étais de confesser le Seigneur, qui s'était donné Lui-même pour moi.

Mon moment favori, pour lire, était à la tombée de la nuit, lorsque la flamme du foyer jetait des lueurs passagères sur ces versets bénis qui m'avaient ap-

porté la paix. Un soir que j'étais ainsi assise, ma Bible dans les mains, la porte s'ouvrit inopinément, et mon livre tomba sur le parquet. Je n'avais plus le temps de le cacher ; j'essayai de le ramasser, mais déjà Mardy était à mes côtés ; mon secret était découvert. Ni l'une ni l'autre, nous n'ouvrîmes la bouche d'un moment ; lorsque je levai les yeux, Mardy était à genoux près de moi, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues ; elle prit ma main, la pressa contre ses lèvres en disant : « Chère Mademoiselle..... j'ai vu le changement qui s'est opéré en vous depuis votre maladie ; le Seigneur a-t-il gagné votre cœur ? » Bien faiblement, je répondis : « Oui. » Et alors, dans des termes que je n'oublierai jamais, elle rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait maintenant exaucé ses prières et ses supplications de tant d'années.

Dès lors, le temps a marché, et Mardy, servante toujours fidèle et dévouée, continua de rester chez nous. Avec nous elle traversa des temps d'épreuves, d'affliction, de maladie et de deuil ; appréciée par nous comme une véritable amie, elle n'oubliait cependant jamais un instant les devoirs de la position où le Seigneur l'avait placée ; chacun remarquait sa conduite et ses manières respectueuses envers celles qui avaient grandi sous ses yeux. Souvent elle nous rappelait que, quoique nous voulussions bien la traiter en amie, elle n'oublierait pas la parole de Dieu qui dit : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et tremblement, en simplicité de cœur comme à Christ... faisant de cœur la volonté

de Dieu. » (Éph. VI, 5-6.) Qu'il est beau et bienséant de voir cet esprit chez ceux qui sont appelés à servir ! Malheureusement il ne fait que trop souvent défaut de nos jours. Le lien indissoluble, par lequel le maître et le serviteur sont un en Christ, devrait sûrement ne faire que contribuer à augmenter en toute manière le respect de ceux-ci pour leurs maîtres, comme il convient à ceux qui servent devant Dieu. Selon ses sages dispensations, Dieu a placé chacun de nous ici-bas dans la sphère ou dans la position qui lui est propre, et Il nous appelle à le glorifier dans cette position. Or un esprit hautain d'insubordination vis-à-vis d'une autorité établie de Dieu, non-seulement Le déshonore, mais fait le plus grand tort à l'âme. Je voudrais surtout faire ressortir cette remarquable qualité de Mardy, sentant que trop souvent elle manque chez d'autres. L'ordre de Dieu est parfait. Il nous a donné des règles de conduite dans nos maisons, touchant la famille, les maîtres, les serviteurs. Refuser de s'y soumettre, c'est nier l'autorité de Dieu qui est au-dessus de tout.

Une épreuve se préparait pour Mardy ; la cadette de ses enfants d'adoption allait se marier ; et, pour la suivre, il fallait qu'elle se séparât de moi ; mais son cœur la portait à rester avec celle qui n'était pas encore convertie, et, moins d'une année après, elle eut la joie de la voir, ainsi que son mari, se réjouir dans le Seigneur.

C'est de cette chère sœur, au service de laquelle Mardy demeura jusqu'à sa mort, et dont la maison fut pour la digne servante le théâtre de nouveaux

labeurs et de nouvelles bénédictions, que je tiens les détails qui suivent. — Ce fut à D^{***} que Mardy tomba subitement malade ; le docteur déclara que c'était une affection du cœur, qui lui causait une grande difficulté à respirer ; par moments elle croyait qu'elle allait déloger, et nous le pensions tous aussi. Voici ce que m'écrivait un jour ma sœur, qui était jour et nuit auprès d'elle : « La paix semblait régner dans cette petite chambre. Je n'oublierai jamais cette figure paisible et sereine ; et, pendant tout le temps de sa maladie, c'était touchant de voir avec quelle sollicitude elle pensait aux autres. Les nuits surtout étaient mauvaises. Lorsque des crises d'oppression la surprenaient, quoique souffrant beaucoup, elle ne voulait jamais m'éveiller, craignant de troubler mon repos ; mais souvent sa respiration haletante me réveillait, et quand je lui demandais pourquoi elle ne m'avait pas appelée, elle me répondait : « Il est avec moi, — vous avez besoin de repos, — oh ! qu'il est bon de me faire passer par ces souffrances qui m'apprennent à Le connaître mieux, et me montrent toute la plénitude qui est en Lui pour suppléer à tous nos besoins. » — Quand on lui demandait si elle désirait revoir quelques-uns de ses amis éloignés, elle répondait : « Non, j'ai Jésus, et Il me fait jouir tellement de Lui-même que je n'éprouve pas même le besoin de voir d'autres personnes. » Sa chambre n'était pas une triste chambre de malade. Elle parlait si joyeusement aux enfants de son départ pour le ciel, qu'ils se réjouissaient avec elle de sa perspective d'être bientôt avec le Seigneur, et qu'ils essayaient

parfois de la consoler, quand ils lui voyaient les larmes aux yeux, en lui disant : « Ne pleurez pas, chère Mardy, car vous serez bientôt avec Jésus. » Souvent, le soir, quelques amis se réunissaient dans sa chambre pour chanter des cantiques, et le dimanche il en venait aussi plusieurs de la ville pour prier et louer le Seigneur avec elle. Ces petites réunions auprès de la chère malade furent des moments de rafraîchissement pour plus d'un enfant de Dieu.

Contrairement aux prévisions de tous ceux qui l'entouraient, le Seigneur trouva bon de laisser Mardy encore quelque temps dans le désert, et peu à peu elle commença à se remettre ; mais ce fut pour elle une grande épreuve quand elle dut constater que, désormais, elle resterait invalide jusqu'à un certain point. Dépendre des autres, et surtout de ceux qu'elle avait toujours eu tant de joie à servir, lui était très pénible. Elle avait jusqu'alors rempli avec tant de fidélité sa tâche journalière devant Dieu, qu'il lui était bien dur maintenant de se voir mise de côté quant à l'accomplissement de ses devoirs habituels. Je me rappelle qu'elle me dit une fois : « Il y a des personnes qui n'aiment pas à servir ; mais je trouve que c'est un vrai privilège ; le plus humble service accompli dans la présence de Dieu est béni. »

Retraçons ici, en passant, la marche parfaite de Celui dont la vie tout entière fut un service continu : « Il est venu, non pas pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé. » Chacun des pas de sa carrière ici-bas le témoignait. Étant volontairement au service de Celui qui l'avait envoyé, il a

accompli l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, et il le fit d'une manière si parfaite, que non-seulement le Père fut satisfait, mais que Dieu fut pleinement et éternellement glorifié par cette obéissance. Jésus, « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé, en figure, comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux; et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Phil. II, 6-11.)

Avez-vous jamais considéré la beauté du service de Celui qui disait : « Mon Dieu! j'ai pris plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au-dedans de mes entrailles? » (Ps. XL, 8.) C'est de ce service qu'il est parlé en Exode XXI, 6 : « Son maître lui percera l'oreille avec une alène, et il le servira à toujours. » Il a achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire ici-bas, et maintenant il est monté au ciel pour Le servir éternellement. — A-t-il une seule fois reculé devant quoi que ce soit qui lui fût demandé pour le service de son Père? Jamais! « Le Seigneur, l'Éternel, m'a ouvert l'oreille, et je n'ai point été rebelle, et ne me suis point retiré en arrière. J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui me tiraient le poil; je n'ai point caché mon visage en

arrière des opprobres ni des crachats. Mais le Seigneur, l'Éternel, m'a aidé ; c'est pourquoi je n'ai point été confus ; et ainsi j'ai rendu mon visage semblable à un caillou, car je sais que je ne serai point rendu honteux. » (És. L, 5-7.)

Quelle position bénie que celle d'un serviteur ! elle est sanctifiée par le Seigneur lui-même, le parfait serviteur, qui nous donne un exemple afin que nous suivions ses traces ; cela suffit pour annuler en nous tout esprit d'insubordination, tout mécontentement relativement à nos circonstances et à nos devoirs. « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » (Luc XXII, 27.) Il nous dit encore : « Bienheureux sont ces esclaves-là, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant ; en vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira. » (Luc XII, 37.)

Peu de jours avant que le Seigneur retirât Mardy, elle dit à sa maîtresse : « Le Seigneur m'a aidée à surmonter l'extrême répugnance que j'avais à me laisser servir au lieu de servir moi-même les autres : maintenant je suis contente de mon petit coin. » Elle faisait allusion à un petit incident qui eut lieu pendant sa maladie. Un jour qu'elle était assise dans son fauteuil, et que les enfants lui chantaient leur hymne favori, dont le refrain était :

« Chacun de nous, dans ces jours ténébreux,
Comme un flambeau doit reluire en tous lieux ;
Vous dans votre petit coin, et moi-même dans le mien, »
l'un des enfants lui dit alors en plaisantant : « Votre petit coin à vous, Mardy, est dans ce vieux fauteuil, »

Elle a souvent dit depuis : « Ces paroles ont été un message de Dieu pour moi. » — En effet, dans tous les coins, où que ce fût que le Seigneur trouvât bon de lui assigner une place toute modeste durant son pèlerinage terrestre, elle répandait la lumière de Christ autour d'elle. Elle vivait pour Christ ; et l'influence de sa communion avec lui était ressentie de tous ceux qui vivaient sous le même toit qu'elle, même des plus indifférents.

Ma sœur m'écrivait encore : « Je me souviens de l'expression douloureuse de son visage tout en larmes, un soir où elle m'habillait pour aller à un bal, avant ma conversion. Je savais qu'elle possédait quelque chose que je désirais, mais que je n'avais pas : la paix que le monde ne peut donner. La nuit était humide ; et, dans sa tendre sollicitude, ma bonne chauffa des galoches qu'elle me fit mettre pour traverser le jardin jusqu'à la voiture qui nous attendait. En me les ôtant, elle dit d'une voix émue, qui trahissait son affliction : « La figure de ce monde passe. » — Ces paroles résonnèrent tristement à mes oreilles, mais je feignis de ne pas les avoir entendues. Cependant, quelques mois plus tard, je pus lui dire qu'elle ne les avait pas prononcées en vain, lorsque ses ardentes prières pour la conversion de J-, et la mienne, eurent été exaucées.

Mardy avait un mot à propos pour chacun ; pour les riches comme pour les pauvres, pour les vieux comme pour les jeunes, elle avait un message d'amour de la part de Dieu, et aucun d'eux ne se détournait d'elle. — Elle fut l'instrument de la conversion de bien des

personnes au port de W^{'''}, et plusieurs qui étaient venues, abattues et découragées, s'en étaient retournées joyeuses après un entretien avec elle. Plus d'une âme chancelante, abandonnée à elle-même par les autres, avait été ramenée par ses paroles d'amour. « *Il les aime,* » disait-elle; et c'était ce qui la poussait à chercher et à aider les faibles et les égarés; œuvre abondamment bénie par le Seigneur. Un soldat, qui est auprès de son Sauveur depuis quelques années, disait un jour : « C'est une parole de Mardy, que j'entendis en passant, qui m'a rendu attentif sur l'état de mon âme. » — D'autres soldats, à G^{'''} et à D^{'''}, bénissent Dieu de l'avoir connue. Beaucoup de malades aussi, parmi ceux qu'elle visitait, disaient que la vue seule de son visage, empreint de tant de sérénité, et le son de sa douce voix, leur faisaient déjà grand bien.

La dernière année de sa vie fut particulièrement remarquable; quoique faible de corps, elle pouvait toujours dire quelque chose du Seigneur, et elle en parlait avec l'abondance d'un cœur plein d'un ardent désir d'amener les âmes à Lui; d'un cœur plein d'amour et de reconnaissance pour l'immense privilège qu'Il lui avait accordé en l'amenant, jeune encore, à Sa précieuse connaissance.

La famille de ma sœur ayant dû entreprendre un voyage pour cause de santé, Mardy, qui continuait de les servir, étant devenue très faible, ne put songer à les accompagner. Elle alla donc passer le temps de leur absence dans l'endroit où s'était écoulée son enfance. Tandis qu'elle y séjournait, je l'invitai à ve-

nir me voir. Ce fut une vraie joie pour elle de passer une quinzaine de jours avec ses « anciens enfants, » comme elle nous appelait : car ma sœur se trouvait être des nôtres dans ce moment-là, et nous nous souviendrons longtemps de cette dernière visite. Nous étions loin de penser alors, en la voyant aller et venir d'une chambre à l'autre, avec cette figure qui exprimait si bien la joie que donne une communion intime avec Dieu, qu'elle fût si près de nous quitter. Depuis longtemps elle ne s'était sentie aussi bien ; elle avait pu sortir plusieurs fois, et même assister à quelques réunions. Chacun, dans la maison, semblait jouir de sa présence ; elle répandait autour d'elle la bonne odeur de Christ, et son expression sereine reflétait quelque chose du Maître, au service et dans la communion duquel son âme vivait paisiblement.

Les derniers jours de sa vie terrestre furent pleins de joie. Dans ce temps-là, je n'étais pas forte moi-même, et devais souvent garder le lit ou demeurer couchée sur un canapé ; alors Mardy venait s'asseoir près de moi, et me raconter les voies miséricordieuses de Dieu envers elle. Souvent aussi elle me disait combien il lui tardait de rejoindre la famille de ses maîtres, ajoutant d'un ton enjoué : « Je n'accepterai plus de gages ; car comment pourrais-je recevoir un salaire, ne pouvant plus faire mon service ? Mais mon cœur est si attaché à eux, qu'il me suffit d'être dans leur maison, quand ce ne serait que pour les voir. »

(Suite au prochain numéro.)


Voici, je viens bientôt !

Je viens ! Quelle douce parole ;
Qu'elle est puissante sur le cœur !
Comme elle encourage et console,
Comme elle chasse la douleur !
Que m'importent peine et souffrance
Quand de ces mots je me souviens ;
Malgré tout j'aurai confiance,
Car mon Sauveur a dit : **Je viens !**

Quand tout me sourit dans la vie,
Seigneur, que j'aime aussi ta voix !
Elle rend ma joie accomplie,
Mon âme heureuse sous tes lois.
Et lorsque arrive la tristesse,
Par elle encor tu me soutiens.
Que peut donc sur moi la détresse,
Quand mon Sauveur a dit : **Je viens !**

Seigneur, apprends donc à mon âme
A l'écouter à tout moment ;
Que mon cœur toujours la réclame
Et qu'il la suive constamment.
Que ta voix, sans cesse nouvelle,
M'enseigne à rechercher tes biens :
Comment pourrais-je être infidèle ?
Jésus, n'as-tu pas dit : **Je viens !**





**Dieu présent
partout.**

Dieu me voit-il du haut des cieux ?
Suis-je toujours devant ses yeux :
De jour, quand le soleil m'éclaire ;
De nuit, quand je suis sans lumière ?

Oui, Dieu me voit du haut des cieux,
A tout moment, en tous les lieux ;
Quand le jour luit et chasse l'ombre,
Ou quand la nuit est la plus sombre.

Dieu m'entend-il du haut des cieux ?
Ou, quand je suis silencieux,
Sait-il ce que mon esprit pense ?
Mon cœur est-il en sa présence ?

Oui, Dieu connaît, du haut des cieux,
Ce que je sens, ce que je veux ;
Ce qu'en secret mon cœur désire :
Ce que je hais, ce qui m'attire.

Dieu juge-t-il du haut des cieux ?
Rend-il chagrin, rend-il heureux,
Selon qu'on est méchant ou sage ;
Qu'on est pieux, ou bien volage ?

Oui, Dieu se plaît, du haut des cieux,
A rendre content et joyeux
L'enfant qui, marchant dans sa crainte,
Aime à tenir la route sainte.

Dieu nous dit-il, du haut des cieux
 Comment un cœur humble, pieux,
 Doit cheminer sur cette terre,
 Pour le servir et pour lui plaire ?

Oui, Dieu toujours, du haut des cieux,
 Me dit de suivre, en ces bas lieux,
 De mon Sauveur la moindre trace,
 Et la lumière de sa face.

C. M.



Le livre d'Esther.

Dans notre précédente Étude, nous avons vu, chers enfants, comment un bon nombre d'entre les Juifs qui avaient été emmenés captifs à Babylone, furent conduits par l'Esprit prophétique à retourner en Judée et à Jérusalem, après les soixante-dix années d'exil, afin de rebâtir le temple de l'Éternel.

Parmi les Israélites qui ne suivirent pas l'exemple de leurs compatriotes mieux inspirés, et ne rentrèrent pas dans leur pays, les uns restèrent en Assyrie, et les autres se dispersèrent de tous côtés ainsi qu'ils le sont encore de nos jours. Beaucoup d'entre eux émigrèrent dans le vaste empire de Perse, et c'est de ceux-ci qu'il est question dans le livre qui va nous occuper aujourd'hui.

Ce qui frappe d'abord, en le lisant, c'est que le nom de « Dieu » ne s'y trouve pas ; néanmoins l'action divine ne laisse pas que d'être extrêmement sensible d'un bout à l'autre du livre. A cause de leurs

rebellions multipliées contre Celui qui aurait voulu prendre soin d'eux et les conduire, les enfants d'Israël étaient devenus « Lo-Hammi, » c'est-à-dire « pas mon peuple ; » or, dans cet état, Dieu ne les reconnaissait plus comme ceux auxquels il pouvait se révéler ; sa face glorieuse et bénie leur était en quelque sorte cachée. Toutefois sa fidélité trouve encore l'occasion de se manifester ici ; ses soins miséricordieux et providentiels, ainsi que nous le verrons, ne manquent pas de se déployer en faveur d'Israël. Ils avaient oublié Dieu, mais lui ne les oublie pas, loin de là : on voit qu'il prend soin de tout ce qui les concerne, par la manière dont il dispose les événements ; et ce que les hommes appelleraient un hasard, une circonstance fortuite, devient précisément le moyen qu'il choisit pour l'accomplissement des desseins de sa souveraine sagesse.

« Or il arriva au temps d'Assuérus, qui régnait depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces ; il arriva, dis-je, en ce temps-là, que le roi Assuérus étant assis sur le trône de son royaume, à Susan, la ville capitale, la troisième année de son règne, il fit un festin à tous les principaux seigneurs de ses pays et à ses serviteurs... pour montrer les richesses de la gloire de son royaume, et la splendeur de l'excellence de sa grandeur, durant plusieurs jours ; savoir cent quatre-vingts jours. Et au bout de ces jours-là, le roi fit un festin pendant sept jours, dans le parvis du jardin du palais royal, à tout le peuple qui se trouva dans Susan, la

ville capitale, depuis le plus grand jusques au plus petit... Or, au septième jour, comme le roi avait le cœur gai de vin, il commanda... qu'on amenât devant lui la reine Vasti, portant la couronne royale, afin de faire voir sa beauté aux peuples et aux seigneurs : car elle était belle à voir. Mais la reine refusa de venir au commandement que le roi lui fit faire par les eunuques ; et le roi se mit en fort grande colère, et sa colère s'embrasa au dedans de lui. » (Chap. I, 1-5 ; 9-12.)

Alors le roi, après avoir pris conseil des sages et des sept plus grands seigneurs du royaume, ordonna que Vasti ne parût plus devant lui, et que sa couronne et son titre de reine fussent donnés à une autre, meilleure qu'elle. Or le Seigneur dirigea tellement les choses, qu'Assuérus choisit pour son épouse, à cause de sa remarquable beauté, une fille juive, craignant Dieu, dont le nom était Esther, qui signifie « Astre. » Elle était de la tribu de Benjamin, orpheline de père et de mère ; et son oncle Mardochée, qui l'avait adoptée et élevée comme sa propre fille, lui enjoignit de ne point déclarer au roi son parentage, ni son peuple. (II, 10, 20.) Appelée ainsi à une position si éminente en devenant la femme du roi (II, 17), cela devait lui fournir l'occasion d'être plus tard un instrument, entre les mains de Dieu, pour la délivrance merveilleuse de tout son peuple.

Mais poursuivons notre intéressante étude. Parmi les seigneurs de la cour, il y en avait un qui occupait le premier rang : c'était Haman, homme orgueilleux et vindicatif. Pour satisfaire sa vanité, on avait

donné un ordre portant que tous ceux qui se tenaient à la porte royale devaient s'incliner et se prosterner devant lui. « Mais Mardochée ne s'inclinait point, ni ne se prosternait point devant lui. » (III, 2.) Aussi Haman devint-il bientôt l'ennemi juré, non-seulement de Mardochée, mais de toute la nation juive à laquelle celui-ci appartenait. « Or Haman ne daignait pas mettre la main sur Mardochée seul : mais parce qu'on lui avait rapporté de quelle nation était Mardochée, il cherchait à exterminer tous les Juifs qui étaient par tout le royaume d'Assuérus, comme étant la nation de Mardochée. » (III, 6.) Effectivement, la douzième année du règne d'Assuérus, au premier mois, le cruel ministre obtint de son souverain un édit en vertu duquel, à un certain jour fixé, tous les Juifs, qu'il avait accusés de révolte, devaient être massacrés. Mais pour déterminer le jour de sa sanginaire vengeance, cet homme, aussi irrésolu qu'il était impitoyable, s'en remit au sort, lequel, par une direction toute particulière de Dieu, tomba sur le treizième jour du douzième mois. Ce douzième mois de l'année juive, qui est le mois d'Adar, correspond à notre mois de février. On avait donc onze mois de répit, et ce temps gagné était suffisant pour que la reine pût obtenir, par son intercession, la non-exécution de l'épouvantable massacre. En faisant jeter le sort devant lui, Haman se moquait certainement de cette vérité de Dieu : « Tu jettes le sort au giron, mais tout ce qui en doit arriver est de l'Éternel. » (Prov. XVI, 33.)

Nous verrons dans un prochain article, le Seigneur

voulant, combien furent terribles pour le malheureux Haman les conséquences de son fol orgueil. Dans son audacieuse présomption, il se laissa aveugler au point de se croire un personnage considérable, maître d'exécuter tout ce que son ambition désordonnée lui dictait. Plus l'homme incrédule se croit fort et puissant, plus il méprise Dieu et les déclarations de sa parole ; oubliant que Dieu est au-dessus de tout, et que ses droits sur ses créatures demeurent toujours les mêmes, quelles que soient les prétentions humaines. Ces droits, il les maintient soit en surprenant les sages de ce monde dans leurs ruses, afin de déjouer leurs méchants desseins ; soit en prenant en main la cause de ceux qui sont en butte à ces ruses de leurs adversaires. « L'orgueil va devant l'écrasement, et la fierté d'esprit devant la ruine. » (Prov. XVI, 18.)

Chers enfants, on ne se moque pas impunément de Dieu et de sa parole. Croyez-vous tout ce qu'il vous dit touchant sa grâce et son amour, dont il a fait preuve envers les pauvres pécheurs, en envoyant dans le monde son Fils unique comme Sauveur ? Croyez-vous aussi ce qu'il vous dit touchant le jugement et la condamnation éternelle, sous lesquels demeure toute âme qui refuse de répondre aux appels de cette grâce, laquelle est apparue à tous les hommes, apportant avec elle le salut à quiconque veut le recevoir par la foi tel que Dieu le lui offre, c'est-à-dire *gratuitement* ; parce que la grâce ne peut être

que *gratuite*, sans cela elle cesserait d'être une grâce.

« Celui qui prend garde à la parole trouvera le bien ;
et celui qui se confie en l'Éternel est bienheureux. »
(Prov. XVI, 20.) (A suivre.)



Qu'est-ce que la fin du monde ?

*(Extrait d'une lettre d'un père à son fils, en réponse
à quelques questions sur ce sujet.)*

Mon cher fils,

.... Si tu entends par *la fin du monde* (expression qui ne se trouve pas dans la Bible) la destruction par le feu des cieux et de la terre d'à présent, dont il est parlé dans la 2^{me} épître de Pierre, au chap. III, tu peux bien compter qu'elle n'aura pas lieu cette année, ni l'année prochaine. Nous savons positivement que, avant *cette fin du monde*, il doit s'écouler encore une période de mille ans, appelée *le millénium* (qui commencera nous ne savons quand), pendant laquelle Jésus régnera sur la terre renouvelée. Avant le commencement de cette période de bénédictions, qui sera précédée d'une grande tribulation et introduite par de terribles jugements, l'Église, c'est-à-dire tous ceux qui, depuis le départ du Seigneur Jésus, ont mis leur confiance à ce bien-aimé Sauveur, en croyant en Lui, l'Église, dis-je, avec tous les saints

qui l'ont précédée, sera enlevée par Lui et mise en possession de sa gloire dans les lieux célestes.

Je suis bien sûr que l'on t'a souvent présenté ces vérités, comme je viens de le faire ; elles sont rappelées dans la petite brochure « Énoch, Élie, et l'Église » que je t'ai envoyée. Comment donc se fait-il que tu parles, toi, de *la fin du monde*, comme le font les ignorants et les mondains ? — Mais il est vrai, dans un sens, que *la fin du monde* peut arriver chaque jour pour toi, comme elle arrive chaque jour pour des milliers d'individus ; en effet, la mort est pour chacun *la fin du monde*, ou au moins la fin de leurs relations avec le monde. (Matth. XXVIII, 20.) Et puis, le Seigneur Jésus peut venir aujourd'hui, demain, chaque jour, en un mot, dans les nuées, pour enlever son Église. Ce sera aussi *la fin du monde* pour ceux qui, étant trouvés vivants sur la terre, seront ravis au ciel ; — et quant à ceux qui seront laissés, ils seront exposés aux terribles séductions ou aux persécutions épouvantables de l'Antichrist qui viendra. Oui, il est sûr que le monde passe avec sa convoitise, — et que le temps est court désormais ; il est sûr que « encore un peu, très peu de temps, et Celui qui vient arrivera, et il ne tardera point. » Eh bien ! mon cher enfant, il s'agit d'être prêt, — et, pour cela, il te faut obéir à Dieu qui te commande de croire au nom de son Fils. Si tu crois, Dieu te dit que tu as la vie éternelle, que tu es né de Lui, que tu es donc converti, que tu ne peux plus périr, que tu peux être sûr d'aller au ciel avec Jésus. Lis bien attentivement, à l'appui de ce que je viens de

dire, les passages suivants : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » — « C'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. » — « En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » (Évangile de Jean, chap. VI, vers. 29, 40, 47.) Et encore : « C'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre selon qu'il nous en a donné le commandement. » — « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu. » (1^{re} épître de Jean, chap. III, 23 ; V, 1.) — « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ; savoir à ceux qui croient en son nom, lesquels sont nés non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » — « Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon père. Moi et le père, nous sommes un. » (Évangile de Jean, chap. I, 12-13 ; X, 27-30.) Lis encore au livre des Actes, chap. XVI, vers. 31 : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. »

Oui, crois au Seigneur Jésus ! Voilà ce que Dieu te demande, même avant la prière ; non pas que tu fasses mal de prier, mais pour prier il faut croire. Prie en croyant, et crois en priant. Au reste, je suis content de voir que tu m'aies exposé tes pensées et

ton état d'âme, et j'espère que tu continueras à le faire. Dieu veuille te bénir, mon cher enfant, en te donnant de croire simplement à sa parole ; qu'il te donne ainsi sa paix. C'est là tout ce que je peux te souhaiter de meilleur.... Dieu te bénisse !

Ton bien affectionné père.

A la lettre qui vient d'être mise sous vos yeux, nous ajouterons, chers jeunes amis, que c'est à juste titre, à tous égards, que les nouvelles versions lisent : « *la consommation du siècle,* » partout où les anciennes lisaient : « *la fin du monde.* » (Matth. XIII, 39-40, 49 ; XXIV, 3 ; XXVIII, 20, etc.) Le « siècle » actuel est celui dans lequel « notre Seigneur Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, AFIN QU'IL NOUS retirât — qu'il nous arrachât dehors — du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père. » (Gal. I, 4.) Le *siècle actuel* est une période de temps dans laquelle, selon les dispensations divines, c'est-à-dire selon les économies ou les administrations diverses de Dieu envers le monde, le Saint-Esprit dit aux rachetés du Seigneur : « Ne vous conformez pas à ce siècle-ci. » (Rom. XII, 2.) D'autres siècles, ou d'autres dispensations ou économies, ont précédé le siècle actuel. L'homme innocent ; puis l'homme pécheur chassé du paradis ; puis le déluge par lequel périt « *le monde d'alors,* » ou « *l'ancien monde,* » « *un monde d'impies,* » nous apparaissent comme des économies, ou des administrations, ou des *siècles* qui ont précédé le *siècle actuel*. Or c'est la terre, ou le monde, qui a été le lieu, le théâtre sur lequel se

sont déjà déroulées ces anciennes et admirables voies de Dieu envers les hommes. La terre (ou le monde d'à présent) est le théâtre du « *siècle actuel* ; » elle sera encore le théâtre du « *siècle à venir*. »

Cette expression « la consommation du siècle » indique, non point la fin du monde, mais la fin de l'économie actuelle ; la fin d'un « siècle » mémorable entre tous, à cause de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu ; la fin d'une période de temps qui commença avec « les cieux et la terre de maintenant, » lesquels sont sortis des eaux du déluge, et sont réservés, par la parole de Dieu, pour le feu. (2 Pierre III.) La fin, ou la consommation du siècle actuel, nous est racontée prophétiquement dans l'Apocalypse. Là, nous voyons le retour de Jésus sur la terre, *en jugement*, comme Fils de l'homme. Loin que la future présence personnelle du Seigneur, sur la terre, doive amener « *la fin du monde*, » elle soumettra à son règne « la terre et les cieux de maintenant, » c'est-à-dire le monde renouvelé par son glorieux avènement. Ce règne de Dieu et de son Christ, sur la terre, dans ce monde, sera un autre et nouveau siècle ; il durera mille ans. C'est le millénium. Alors, après « ce siècle-là, » après « ce siècle à venir, » la **fin du monde** (comme on l'appelle vulgairement) aura lieu ; puis le jugement éternel des morts. (2 Pierre III, Apoc. XX, 11, à XXI, 6, etc.) Alors, chers jeunes lecteurs, il n'y aura plus de « siècles, » ni d'économies, parce que la mort, la résurrection et le retour du Fils bien-aimé de Dieu, de Jésus notre Sauveur, auront pleinement accompli le but suprême du conseil de

Dieu. Alors Celui qui est assis sur le trône dira : « **C'est fait !** » Le monde d'à présent, le premier ciel, et la première terre, et la mer, auront fait place à un nouveau ciel et à une nouvelle terre, où il n'y aura plus de siècle à venir ; car que peut-il y avoir de plus, que peut-il y avoir de mieux que ceci : « Voici l'habitation de Dieu est avec les hommes, et Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et **Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu.** »

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ... » qui « s'est proposé en Lui-même, pour l'administration de la plénitude des temps, *de réunir en un* toutes choses, dans le Christ. » (Éphés. I, 1, 10.)

Mardy, la servante fidèle.

(Suite de la page 199.)

Il est rare de rencontrer une nature aussi tendre et aimante que l'était celle de Mardy ; son cœur, si plein d'amour, était sensible à la moindre marque d'affection qu'on lui témoignait. Un jour qu'elle entra dans ma chambre, je mis mes bras autour de son cou et l'embrassai. — « Merci, merci, dit-elle ; cela me rappelle les anciens temps, et me prouve que vous m'aimez encore. » — « Oui, Mardy, répliquai-je, et comment ne vous aimerais-je pas, vous qui, la première, m'avez parlé de Jésus ? » — « Et c'est vous qui, la première aussi, m'avez parlé de Sa seconde



venue pour chercher Ses saints, » ajouta-t-elle joyeusement. « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi.... Amen, viens Seigneur Jésus ! » — et des larmes de bonheur coulaient le long de ses joues.

Nous chantâmes aussi, ce même soir-là, des cantiques dans ma chambre, ma sœur et moi. La figure de Mardy rayonna de joie, lorsque nous entonnâmes cette douce hymne :

Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur !
Quand nous verrons la face
De Jésus, notre Rédempteur,
Au ciel où rien ne passe !

Être avec Lui dans les hauts lieux,
Portant tous son image,
Et dire avec les bienheureux
Sa gloire d'âge en âge.

Être avec Lui, voir sa beauté,
Savourer sa tendresse,
Jouir de sa riche bonté ;
Quelle immense allégresse !

Car avec Lui, c'est le repos,
 C'est la fin de nos larmes,
 De nos douleurs, de nos travaux,
 De toutes nos alarmes !

Écoutons la voix de l'Époux
 Qui nous redit sans cesse :
 « Je viens ! Je viens ! consolez-vous,
 Bientôt plus de tristesse. »

Courage donc, ô pèlerins !
 Levons en haut la tête,
 Hâtons nos pas, ceignons nos reins ;
 La délivrance est prête.

Elle écoutait avec recueillement, et l'émotion lui arracha plus d'une larme. — « Oh ! que c'est beau ! dit-elle, lorsque nous eûmes fini ; il me semble entendre Sa voix me dire : « Viens à moi. »

Le vendredi, 4 octobre, elle eut de nouveau le chagrin de voir partir ses maîtres pour J^{***}. — Espérant la consoler un peu, je la fis venir vers moi. Après que la première douleur fut un peu calmée, nous parlâmes ensemble de ce pays où il n'y aura plus de séparation, et nous pûmes nous réjouir en nous entretenant de Celui dont le nom est comme « une onction répandue, » un baume pour toutes les blessures. Elle fut gaie et sereine le reste de la journée, et la personne de Jésus occupant ses pensées, elle parut oublier son chagrin.

Pendant la soirée, j'étais sur le sofa, entourée des enfants. Mardy se mêla à leurs jeux une demi-heure environ, avec beaucoup d'entrain ; puis, lorsqu'ils allèrent se coucher, elle resta près de moi, assise sur

une chaise basse, pour avoir une « bonne causerie, » comme elle l'appelait. Jamais je n'oublierai cette dernière conversation. Ce fut un vrai rafraîchissement pour chacune de nous ; nous parlions de Celui dont la nature et le nom sont « Amour. » — Elle m'exprima la vive reconnaissance qu'elle ressentait envers le Seigneur de ce qu'il l'avait amenée à E^{...} et de ce qu'il lui avait accordé là de si précieuses jouissances au milieu de Son peuple. — « Il me semble, disait-elle, que Dieu a répondu à tous mes désirs, excepté à un, à celui qu'il me prenne à Lui, tandis que je suis avec vous. » — « O Mardy, répliquai-je, il me semble que ce moment est encore bien éloigné de vous. » — « Je le sais, répondit-elle, je me sens particulièrement bien ; et pourtant il me semble que, quand Dieu trouvera bon de me retirer à Lui, j'aimerais que ce fût ici, entourée de vous tous, mes bien-aimés. Un pareil désir n'offense pas Dieu. Il est plein d'amour, et il connaît nos faiblesses et nos besoins mieux que personne. Ne vous souvenez-vous pas de ce passage où Dieu dit à Jacob qu'Il lui accorderait selon le désir de son cœur, et que Joseph lui fermerait les yeux ? » Elle faisait sans doute allusion au verset 4 du chapitre XLVI de la Genèse : « Et Joseph mettra sa main sur tes yeux. » — J'étais faible et ne pouvais parler beaucoup ce soir-là ; aussi écoutai-je avec d'autant plus d'attention ces dernières paroles d'une âme qui connaissait le Seigneur avec tant de réalité, et qui, bien plus tôt que je ne m'en doutais, devait s'en aller vers son Sauveur, pour être toujours avec Lui. — Nous parlâmes aussi d'une réunion d'é-

vangélisation que mon mari se proposait de tenir le dimanche soir à D^{***}. Elle en avait écrit à plusieurs personnes, en les engageant à y assister. « J'espère que rien n'empêchera cette réunion d'avoir lieu, me dit-elle ; j'ai tant prié à ce sujet. » — Le courrier du soir m'apporta une lettre de mon mari, disant qu'il avait toujours l'intention de s'y rendre ; cela fit grand plaisir à Mardy.

Vers dix heures, je lui souhaitai une bonne nuit, et je me couchai, me doutant peu que je n'entendrais plus sa chère voix. Ma femme de chambre resta auprès d'elle jusqu'à onze heures ; elles prièrent ensemble, et spécialement pour cette réunion de D^{***} (qui était le lieu de sa naissance).

Quand on l'eût confortablement arrangée dans son lit, on la laissa reposer. Au point du jour, comme on entra dans sa chambre, on l'y trouva paralysée et privée de la parole, à la suite d'une attaque survenue dans la nuit. Le Seigneur avait mis Sa main sur elle, et sa bouche qui quelques heures auparavant avait parlé de l'amour du Sauveur, et exprimé dans une ardente prière les désirs de son cœur, ne devait se rouvrir qu'en présence de Celui qui Seul est digne de recevoir tout honneur et toute louange. Quoiqu'elle n'eût pas du tout perdu connaissance, ceux qui avaient le privilège de la soigner n'eurent plus d'elle qu'un doux sourire, et quelques mouvements de tête. Impossible d'obtenir d'elle le moindre détail sur le moment où elle avait été atteinte ; Dieu s'était réservé ce secret.

Le docteur, appelé immédiatement, ne nous donna

aucun espoir pour la guérison de Mardy ; nous fîmes alors chercher aussitôt deux de ses chères parentes qui arrivèrent encore à temps pour la veiller les dernières heures, avant qu'elle s'endormit ici-bas pour se réveiller là-haut, dans la gloire. Après une nuit agitée, le Seigneur la rappela à Lui pour l'introduire dans son éternel repos. — Elle perdit connaissance le dimanche matin, 6 octobre, et le soir, à sept heures, elle s'endormit paisiblement dans les bras de son Sauveur, entourée de tous ses bien-aimés. Elle est maintenant vers Celui en la présence duquel « il y a un rassasiement de joie. »

Beaucoup d'amis chrétiens pleurent Mardy ; mais je puis leur offrir cette parole consolante de notre Sauveur : « Je reviendrai, et je vous prendrai avec moi. » — Peut-être sera-ce à l'aube du jour, peut-être sera-ce pendant les veilles silencieuses de la nuit, lorsqu'aucun œil, sinon le Sien, ne veillera sur vous, que cet appel résonnera à votre oreille : « Viens à moi ! » et que Jésus vous prendra à Lui. Quoi qu'il en soit, ce qui importe aux enfants de Dieu, c'est qu'ils veillent : « C'est pourquoi veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. » C'est à chacun de nous que s'adresse cette exhortation : « Veillez ! » Mardy fut-elle surprise, quand le Seigneur l'appela ? Non, — elle veillait. Lorsque son Maître l'appela, ce fut comme s'il lui disait : « Mardy, j'ai besoin de t'avoir auprès de moi maintenant. » Aussi put-elle lui répondre : « Je suis prête, Seigneur ! mon attente est en Toi ! » Elle ne fut donc point surprise par la mort ; tout en elle, l'esprit, l'âme et le corps, appartenait au Maître

qu'elle servait si fidèlement ; elle pouvait dire : « Mes temps sont en ta main ; » aussi était-elle prête à monter vers Lui, lorsque Sa voix lui dirait : « Viens ! »

Cher lecteur, en est-il ainsi de vous ? Vivez-vous de telle manière que la voix du Maître ne vous trouve pas au dépourvu ? Vos journées se passent-elles dans une communion assez intime avec Jésus, pour que le désir de votre cœur soit de voir Sa face, d'être avec Lui ? Veillez-vous réellement, dans l'attente de Sa venue ? S'il en est ainsi, la mort ne vous prendra jamais au dépourvu, elle ne vous troublera point. La part du croyant maintenant, c'est de veiller « comme la sentinelle qui attend le matin. » Dans cette attitude bénie, nous accueillerons avec bonheur tout événement qui servirait à nous introduire dans Sa présence ; oui, la mort elle-même ! « L'aiguillon de la mort, c'est le péché ; mais grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ, notre Seigneur ! »

Avez-vous jamais attendu l'arrivée de quelque personne bien-aimée ? Comme vous reteniez votre respiration pour écouter le bruit de son pas sur l'escalier ; et combien votre cœur bondissait de joie au premier son de cette voix amie ! Celle de Jésus vous fera-t-elle éprouver la même joie ? Il dit : « Je viens promptement ! » Pouvez-vous répondre : « Amen ! viens, Seigneur Jésus ? » — Il peut venir avant le retour de l'aurore, il peut vous surprendre avant que vous ayez mis à exécution un seul des plans que vous avez formés en vue d'un avenir que vous ne verrez peut-être jamais ; car certainement « Il vient ! »

— Croyez-vous cela ? — Êtes-vous prêt ? — Votre cœur tressaille-t-il de bonheur dans l'espérance de Le voir ; ou bien tremblez-vous à cette pensée ? — Mardy fut-elle troublée en entendant la voix de Jésus, qui l'appelait durant la nuit ? — Non ; c'était une voix bien connue pour elle. — Cette voix est-elle pour vous plus douce qu'aucune autre ? Si vous l'entendiez cette nuit même, serait-elle pour vous la cause d'une véritable joie ?

Mardy a disparu de la scène de ce monde ; elle a disparu du milieu de nous, mais non pas de notre mémoire. Plusieurs de mes lecteurs, je l'espère, attendent aussi l'heureux moment où nous partagerons avec elle les délices ineffables d'une éternité sans fin ; mais, en attendant ces choses, comment passons-nous notre temps ici-bas ? Vivons-nous pour Christ, et de Lui ?

Cher lecteur, Dieu possède-t-Il votre cœur tout entier ? — Pouvez-vous dire sincèrement avec l'apôtre Paul : « Je regarde *toutes choses* comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance du Christ ? » *Toutes choses*, remarquez-le ! non pas *quelques choses*, ni *certaines choses*, ni même *beaucoup de choses*, mais **TOUTES choses** ! — Nous n'avons que peu de temps pour rendre témoignage à Christ sur la terre. L'éternité ne nous paraîtra pas trop longue pour le louer ; ainsi « le peu de temps » qui reste ici-bas n'est pas trop long pour le servir. Dieu ne nous a pas révélé la durée de ce « peu de temps. » Il nous a laissés dans ce monde pour Le glorifier.

La sérieuse et importante question que j'adresse à

mon lecteur est celle-ci : « Comment employez-vous ce « peu de temps » qui reste jusqu'à la venue de Jésus ? — Vivez-vous de telle sorte que vous ne soyez pas confus devant Lui à Sa venue ? — Le monde est-il, pour vous, un désert parce que le Christ qui y est venu en grâce en a été rejeté et y a été crucifié ? — Est-ce que vos désirs, vos pensées, votre travail, tout dans votre vie se rapporte à Christ, le Fils de l'homme dans la gloire de Dieu ? — Marchez-vous dans Sa communion, comme des étrangers et des voyageurs qui sentent ici-bas l'absence de Celui dont la face seule peut réjouir leur cœur ? — Savez-vous ce que c'est que d'aimer au point que rien, si ce n'est la présence de l'objet aimé, ne peut vous satisfaire ? On peut apprécier les dons de Dieu et la société de ses enfants, on peut aimer ses commandements, goûter ses paroles et les serrer dans son cœur ; on peut savourer sa bénédiction ; mais cela ne peut pas satisfaire entièrement une âme qui soupire après la vue même, après la présence réelle de l'objet de ses affections ; qui languit de le contempler face à face, de le posséder. — Est-ce là ce que vous éprouvez ? — Votre cœur Le souhaite-t-il ardemment ? Dans ce cas votre joie, ici-bas, sera de Le servir, de Lui consacrer entièrement ce « peu de temps. » — Ce cri : « Voici, je viens promptement ! » a déjà retenti. A-t-il atteint votre âme ?

(La fin au prochain numéro.)



Bon voyage !

Nous faisons dans ce monde un rapide passage,
Comme un léger esquif par le flot emporté ;
De la rive, parfois, le cri de : Bon voyage !
Arrive jusqu'à nous par la brise apporté.

A l'entendre, souvent l'oreille s'habitue,
Elle l'écoute à peine et l'oublie aussitôt ;
Un instant, tout au plus, notre âme reste émue
D'un mot que le zéphyr emportera bientôt.

Pourtant ce simple mot a bien son éloquence ;
Il dit bien des souhaits, renferme bien des vœux :
Si de les accomplir nous avons la puissance,
Nous voguerions toujours sous de paisibles cieux.

Aussi le cœur pieux le dit avec prière,
Remettant à Celui qui dirige nos ans
L'esquif qu'il voit flotter sur la vague légère,
En demandant pour lui douce brise et beau temps !

Mardy, la servante fidèle.

(Suite et fin de la page 220.)

Je ne puis terminer la petite histoire de Mardy sans un mot pour ceux de mes lecteurs qui pourraient ne pas encore se réjouir de la bienheureuse perspective de cette prochaine venue du Seigneur, et qui seraient encore étrangers à son amour. — « Si vous étiez appelés subitement comme Mardy, qu'en serait-il de votre âme ? Où iriez-vous ? — Vous n'auriez ni le temps de vous préparer, ni le temps de crier à Dieu d'avoir pitié de vous. Mardy fut rappelée au moment où nous nous y attendions le moins ; mais elle était prête, elle attendait ; aussi pour elle peu importait *quand* le Seigneur l'appellerait. — Mais pour vous, cher lecteur, qui ne seriez pas prêt si Dieu vous rappelait cette nuit de ce monde, une éternité de malheur serait votre partage. C'est par la miséricorde de Dieu que vous êtes encore en vie ; ne méprisez donc pas davantage la grâce qui vous est présentée depuis si longtemps. — La porte de la miséricorde est encore ouverte, et « encore un peu, très peu de temps, » puis elle sera fermée pour toujours ; alors votre sort éternel sera décidé. — Passerez-vous le temps si court, qui vous reste, dans l'indifférence et la torpeur, pour ne vous réveiller qu'en face de l'horrible réalité d'une éternité sans Christ ? — Avez-vous jamais considéré les affreuses conséquences du rejet de sa grâce ? Être banni à jamais de la présence de Dieu ! — Écoutez Sa voix aujourd'hui ! Répondez aux

appels si touchants, si pressants de son amour ! C'est dans sa miséricorde et dans son grand amour pour vous que Dieu a donné Son Fils unique. Oui, il l'a donné pour vous-même, cher lecteur ; et quoique vous vous détourniez du don de son amour, Il vous invite encore à venir à Lui. Il réitère les appels de sa grâce. Il vous cherche encore pour vous sauver. Il daigne même prendre la peine de vous démontrer votre folie de rejeter un tel Sauveur. Non-seulement il pourvoit au don nécessaire pour le salut, mais il vous supplie de recevoir ce don. — Votre cœur ne s'amollira-t-il point sous l'effet d'un pareil amour ?

« Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! Car il a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » (2 Cor. V, 20-21.)

« Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. »
(Actes XVI, 31.)

K.

Le livre d'Esther.

(Suite et fin de la page 207.)

Nous avons vu, chers enfants, dans notre précédent article, comment le cruel Haman avait réussi à persuader le roi de décréter la destruction de tous les Juifs qui se trouvaient dans son empire, et comme

quoi le jour du massacre avait été fixé par le sort. On prit aussitôt des mesures pour l'exécution de l'impitoyable décret ; « on écrivit selon le commandement d'Haman aux satrapes du roi, aux gouverneurs de chaque province et aux principaux de chaque peuple, à chaque province selon sa façon d'écrire, et à chaque peuple selon sa langue ; le tout fut écrit au nom du roi Assuérus, et cacheté de l'anneau du roi. Et les lettres furent envoyées par des courriers dans toutes les provinces du roi, afin qu'on eût à exterminer, à tuer et à détruire tous les Juifs, tant les jeunes que les vieux, les petits enfants et les femmes, dans un même jour qui était le treizième jour du douzième mois, qui est le mois d'Adar, et à piller leurs dépouilles... Ainsi les courriers, pressés par le commandement du roi, partirent. L'ordonnance fut aussi publiée dans Susan, la ville capitale. Mais le roi et Haman étaient assis pour boire, pendant que la ville de Susan était en perplexité. » (Chap. III, 12-15.)

Aussitôt que Mardochée, l'oncle d'Esther, eut appris ce qui avait été décidé, il déchira ses vêtements et se couvrit d'un sac et de cendre, en signe de deuil ; et il sortit par la ville en poussant de grands cris de douleur. Et dans chaque province, partout où l'on eut connaissance de l'ordonnance du roi, les Juifs menèrent deuil, jeûnant, pleurant et se lamentant. La reine elle-même fut fort affligée, et envoya Hathac, l'un des eunuques, auprès de Mardochée, pour savoir plus exactement ce qui en était. Alors Mardochée fit remettre à la reine une copie de l'ordonnance qui

avait été mise par écrit et qui avait été publiée dans Susan, afin de les exterminer ; en même temps il la fit prier d'entrer chez le roi pour lui demander grâce et lui faire requête pour sa nation.

« Et Esther dit à Hathac, et lui commanda de dire à Mardochée : ... il n'y a ni homme, ni femme, qui entre chez le roi, au parvis de dedans, sans y être appelé, et c'est une de ses lois de le faire mourir ; à moins que le roi ne lui ait tendu le sceptre d'or, car en ce cas-là il a la vie sauve ; or il y a déjà trente jours que je n'ai point été appelée pour entrer chez le roi. » (Chap. IV, 10-11.) Néanmoins Mardochée insista de nouveau pour qu'Esther entrât vers le roi. « Et qui sait, ajouta-t-il, si tu n'es point parvenue au royaume pour un temps comme celui-ci ? » Là-dessus, Esther fit dire à Mardochée : « Va, assemble tous les Juifs qui se trouveront dans Susan, et jeûnez pour moi, et ne mangez et ne buvez de trois jours, tant la nuit que le jour ; et moi et mes demoiselles nous jeûnerons de même ; puis je-m'en irai ainsi vers le roi, ce qui n'est point selon la loi ; et s'il arrive que je périsse, que je périsse. » (Vers. 16.)

Quel beau dévouement que celui d'Esther ; elle s'expose de la manière la plus généreuse, et profite de sa haute position pour intervenir en faveur de son peuple, bien qu'elle sût que sa démarche pouvait lui coûter le trône, et même la vie. Cela ne vous rappelle-t-il pas, chers enfants, ce que Jésus a fait d'une manière bien plus sublime encore, quand il a quitté la gloire du ciel pour venir ici-bas faire le sacrifice de sa propre vie, sur le bois maudit de la croix, pour

ceux qui Le haïssaient, afin de satisfaire les justes exigences de la justice divine contre le péché et de manifester l'amour de Dieu pour le pécheur.

Or, après les trois jours de jeûne, Esther se présenta devant le roi dans le parvis du palais ; et « dès que le roi vit la reine Esther,... elle gagna ses bonnes grâces ; de sorte que le roi tendit à Esther le sceptre d'or qui était en sa main ; et Esther s'approcha et toucha le bout du sceptre. » (Chap. V, 2.) Puis le roi lui demanda ce qu'elle désirait, promettant de lui accorder jusqu'à la moitié du royaume ; alors Esther, qui n'avait autre chose en vue que la délivrance de ses compatriotes, et qui savait que pour cela il fallait commencer par se débarrasser de leur implacable oppresseur, se borna à inviter le roi et son ministre Haman à un festin qu'elle leur avait préparé. Ils y vinrent donc, « et le roi dit à Esther, au vin de la collation : Quelle est ta demande ? et elle te sera accordée ; et quelle est ta prière ? Jusqu'à la moitié du royaume, cela sera fait. Alors Esther répondit et dit : Ma demande et ma prière est :... que le roi et Haman viennent au festin que je leur préparerai ; et je ferai demain selon la parole du roi. » (Vers. 6-8.) Et Haman se retira joyeux et le cœur gai ; mais, ayant vu à la porte du roi, Mardochée, qui ne se remua point pour lui, il fut rempli de colère contre Mardochée. Toutefois il se contint ; puis, arrivé chez lui, il fit quérir ses amis, et Zérès sa femme, et se mit à leur raconter la gloire de ses richesses, et l'excellence de ses enfants, et toutes les choses dans lesquelles le roi l'avait agrandi, et comment le roi

l'avait élevé au premier rang. « Puis Haman dit : Et même la reine Esther n'a fait venir que moi avec le roi au festin qu'elle a fait, et je suis encore demain convié par elle avec le roi. Mais tout cela ne me sert de rien pendant tout le temps que je vois Mardochée, ce Juif, séant à la porte du roi. Alors Zérès sa femme et tous ses amis lui répondirent : Qu'on fasse un gibet haut de cinquante coudées, et demain, au matin, dis au roi qu'on y pende Mardochée ; et va-t'en joyeux au festin avec le roi. Et la chose plut à Haman, et il fit faire le gibet. » (Vers. 12-14.)

Mais Dieu, qui est au-dessus des pensées des hommes et qui connaît tous les desseins de leur cœur, déjoua les machinations d'Haman. Cette nuit-là, le roi ne pouvant pas dormir, se fit lire, pour passer le temps, le livre des mémoires dans lequel on inscrivait tous les faits remarquables de l'histoire du royaume. Et il trouva écrit que Mardochée lui avait sauvé la vie une fois, en dévoilant un complot que deux des eunuques avaient tramé contre le souverain. « Alors le roi dit : Quel honneur et quelle distinction a-t-on accordés à Mardochée pour cela ? Et les gens du roi... répondirent : On n'a rien fait pour lui. » (Chap. VI, 3.) Et comme Haman venait auprès du roi pour lui demander la permission de faire pendre Mardochée, le roi lui dit : « Que faudrait-il faire à un homme que le roi prend plaisir d'honorer ? » Or Haman, pensant qu'il ne pouvait être question que de sa propre personne, répondit : « Qu'on lui apporte le vêtement royal, dont le roi se vêt, et qu'on lui amène le cheval que le roi monte, et qu'on lui

mette la couronne royale sur la tête,... et qu'on le fasse aller à cheval par les rues de la ville ; et qu'on crie devant lui : C'est ainsi qu'on doit faire à l'homme que le roi prend plaisir d'honorer. » (Vers. 8-9.) Alors le roi dit à Haman de se hâter de faire ainsi à Mardochée, le Juif, et de n'en rien omettre ; et Haman, la rage dans l'âme, dut se conformer exactement à l'ordre du roi, et avoir la honte de marcher devant Mardochée à cheval, en criant : « C'est ainsi qu'on doit faire à l'homme que le roi prend plaisir d'honorer. » — « Puis Mardochée s'en retourna à la porte du roi ; mais Haman se retira promptement en sa maison, tout affligé, et ayant la tête couverte. » (Vers. 12.) Et il raconta à sa femme et à ses amis l'humiliation qu'il venait de subir ; alors ils lui dirent : « Si Mardochée, devant lequel tu as commencé de tomber, est de la race des Juifs, tu n'auras point le dessus sur lui ; mais certainement tu tomberas devant lui. » (Vers. 13.) Et comme ils parlaient encore, on vint appeler Haman pour le festin d'Esther.

Après le repas, au vin de la collation, le roi renouvela à la reine ses offres de la veille ; savoir de lui accorder tout ce qu'elle souhaiterait, même jusqu'à la moitié du royaume. Alors la reine demanda que sa vie lui fût laissée, et que son peuple fût délivré de la main de celui qui l'opprimait. « Car, dit-elle, nous avons été vendus, et moi et mon peuple, pour être exterminés, tués et détruits... Et le roi Assuérus parla et dit à la reine Esther : Qui est et où est cet homme qui a été si téméraire que de faire cela ? Et Esther répondit : L'oppresseur et l'ennemi est ce

méchant Haman ici. Alors Haman fut troublé en la présence du roi et de la reine. » (Chap. VII, 4-6.) Et le roi, furieux de la conduite indigne d'Haman, ordonna qu'on le pendit aussitôt au gibet même que ce méchant avait fait préparer pour Mardochée ; puis la colère du roi fut apaisée : il donna à la reine Esther le palais d'Haman. Et Mardochée se présenta devant le roi ; car Esther avait déclaré qu'il était son oncle ; et Mardochée fut établi dans les honneurs et le rang qui avaient appartenu à Haman. L'on révoqua aussi les lettres touchant le massacre des Juifs, et le roi permit à ceux-ci de se mettre en état de défense contre quiconque les attaquerait, et chercherait leur perte malgré la révocation.

Effectivement, le treizième jour du mois d'Adar, jour où le massacre devait avoir lieu, et où les ennemis des Juifs espéraient en être les maîtres, ce fut le contraire qui arriva ; car les Juifs s'étant rassemblés dans leurs villes, par toutes les provinces du royaume, aucun de leurs ennemis ne put tenir ferme devant eux, mais les Juifs furent les maîtres de ceux qui les haïssaient, et ils en firent un très grand carnage. Ils firent également périr les dix fils d'Haman, et les pendirent au gibet. Le quatorzième et le quinzième jour du même mois, les Juifs se reposèrent de leurs ennemis, et firent des fêtes de réjouissances et des festins en mémoire de cette merveilleuse délivrance. — Aujourd'hui, l'on célèbre encore chaque année cette fête sous le nom de *Purim* ; c'est-à-dire fête du *Sort* ; parce qu'Haman, leur oppresseur, avait jeté Pur (le sort) pour détruire le peuple. La veille,

on fait rigoureuse abstinence, et l'on lit dans les synagogues le livre d'Esther en entier, lecture que l'on répète le lendemain matin ; après quoi chacun s'en retourne dans sa maison, et la journée se passe dans toutes sortes de réjouissances.

Résumons maintenant, chers enfants, le livre si intéressant que, par la bonté de Dieu, nous venons de parcourir ensemble. Il nous montre la position des Juifs hors de leur pays, mais sous la main de Dieu et les objets de ses soins. Ce n'est pas une intervention ouverte de la part de Dieu en faveur de son peuple ; la chose était impossible à cause de toutes leurs infidélités, ainsi que nous vous l'avons déjà dit ; mais cette portion de la Bible nous fait voir les soins providentiels du Seigneur en vue d'assurer l'existence et la conservation de son peuple au milieu de leurs ennemis. Ceux qui avaient été ainsi menacés d'une entière destruction étaient de la captivité de Juda et de ceux qui n'étaient pas rentrés dans la terre de Canaan. Ils avaient fait preuve en cela d'un grand manque de foi et d'énergie, d'un manque d'affection pour la maison et la cité de Dieu ; mais cela ne fait ressortir que d'autant mieux l'absolue et souveraine bonté, l'absolue et souveraine fidélité de ce Dieu lui-même en faveur de son peuple ; peuple béni et aimé malgré tout, car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir.

Le livre d'Esther nous montre d'une manière typique comment Dieu, en dépit de tout ce qui pourrait en apparence s'y opposer, reprendra à la fin ses

relations avec Israël. On voit l'épouse Gentile mise de côté à cause de sa désobéissance, et parce qu'elle a manqué à montrer sa beauté au monde ; cette épouse est remplacée par une épouse Juive qui possède l'affection du roi. La puissance audacieuse d'Haman le Gentil, oppresseur des Juifs, est détruite ; et le protecteur d'Esther, Mardochée le Juif, auparavant méprisé et honni, est élevé à l'honneur et à la gloire en lieu et place du Gentil.

Enfin, chers enfants, ce livre contient beaucoup d'instructions pour ceux qui le lisent avec attention et avec le secours du Saint-Esprit. Vous en trouverez pour vous-mêmes, jeunes lecteurs, si vous demandez au Seigneur, de rendre profitable pour vos âmes cette précieuse partie des Écritures. N'est-il pas vraiment beau de voir comment la main cachée de Dieu prépare et dirige tout ; comment toutes choses arrivent à point, au moment opportun, même l'insomnie du roi ; combien les moyens providentiels que Dieu emploie sont au-dessus de tout ce que l'homme, avec sa prétendue sagesse et intelligence, aurait pu combiner et arranger ; et de quelle manière ceux qui cherchent la volonté de Dieu peuvent, quoiqu'il en soit, compter sur Lui dans tous les temps, même lorsque la délivrance semble impossible et en dépit des machinations de l'ennemi et de leur succès apparent.

Que le Seigneur lui-même vous fasse la grâce, chers jeunes amis, de vous confier pleinement en Lui, quant aux intérêts présents et éternels de votre

âme et quant à toutes les circonstances que vous pourriez rencontrer durant la traversée de ce monde, en attendant Jésus.



Le pieux Jacob.

Tel était le nom, bien mérité du reste, donné à un petit mousse par les matelots d'un navire marchand. Le brave garçon aimait le Seigneur Jésus de tout son cœur, et le prouvait par ses paroles et sa conduite. Il s'exposait, il est vrai, au mépris et aux railleries du capitaine et de l'équipage ; mais il supportait cela avec douceur, poursuivant humblement et simplement son chemin.

Sur ce même navire, qui ramenait notre jeune garçon des Indes-Occidentales en Europe, se trouvaient plusieurs passagers, entre autres une négresse, nommée Cloé, à laquelle on avait confié une petite enfant qu'elle devait ramener des Indes à ses parents d'Angleterre. La bonne négresse était tourmentée depuis longtemps déjà au sujet de son âme. Sans pouvoir ni lire, ni écrire, elle savait cependant que la Bible est la parole de Dieu, et son plus grand bonheur était d'en entendre lire un chapitre ; aussi Jacob eut-il bientôt gagné toute sa confiance. Cela ne fut pas sans résultat, car à la grande joie du petit mousse, elle trouva bientôt la paix de son âme dans le précieux sang de Christ.

Après un voyage de quelques semaines, plusieurs des passagers et des hommes de l'équipage tombèrent tout-à-coup dangereusement malades. Du nombre de ces derniers se trouvait un matelot impie et débauché, nommé Williams, dont la conduite avait été telle, depuis le commencement du voyage, que la plupart de ses camarades avaient cessé tout rapport avec lui. La fièvre s'étant déclarée d'une manière très violente, toute guérison semblait impossible ; et le petit Jacob se sentit ému de pitié. Il était sûr que Williams serait perdu pour l'éternité, s'il demeurait dans cette disposition d'âme ; et cette pensée l'angoissait tellement, qu'il résolut de tout tenter, afin de lui faire connaître l'Évangile de la grâce. Ce n'était pas chose facile, car Williams n'avait jamais voulu entendre parler du langage détesté de ces *piétistes*, comme il les appelait. Toutefois Jacob ne se laissa pas effrayer : après avoir imploré la bénédiction du Seigneur, il s'approcha sans crainte du hamac du pauvre malheureux.

— Puis-je vous faire une lecture, Williams ? lui demanda-t-il d'un ton amical.

— Cela me ferait plaisir, fut la réponse, car je m'ennuie horriblement.

Jacob sortit de sa poche son petit testament et lut le quinzième chapitre de l'évangile de Luc. A son grand étonnement et à sa joie, le malade l'écouta avec la plus vive attention, et sans faire la moindre objection. Encouragé par ce succès, il revint le jour suivant ; dès lors il lui fit chaque jour la lecture d'une portion de la Bible, y ajoutant ici et là une simple et

naïve explication. De son côté, la bonne négresse fit tout son possible pour soulager le pauvre malade ; elle le soignait avec le plus grand dévouement et préparait elle-même la nourriture qu'il pouvait le mieux supporter. Pendant longtemps cette sollicitude n'eut aucune influence sur l'âme du matelot ; son cœur restait insensible à tous ces témoignages d'amour. Toutefois notre petit ami et la fidèle négresse ne se découragèrent pas, et la parole de Dieu produisit enfin son action bénie ; la conscience de Williams fut atteinte, et il sentit avec terreur tout le poids de ses péchés.

A partir de ce moment l'expression du malade devint effrayante. Il se tournait et se retournait sans cesse sur sa couche, dans une angoisse inexprimable ; et saisi par les remords de sa conscience et par des terreurs indicibles, il avoua en tremblant qu'aucun pardon n'était possible, et qu'il n'avait plus rien à attendre, sinon une condamnation éternelle ; car, disait-il, il avait trop longtemps résisté à Dieu et accumulé faute sur faute, pour pouvoir espérer d'être sauvé. Le petit Jacob le supplia en pleurant de ne pas se laisser aller au désespoir, mais d'écouter les paroles miséricordieuses de Jésus qui a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi. » Ce fut inutile. C'est en vain que ce jeune disciple de Christ lui lut le récit du brigand sur la croix, et les diverses paraboles qui parlent de l'amour de Jésus ; c'est en vain qu'il lui représenta que le Seigneur Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.

Tout semblait être sans résultat. Le malade assurait qu'il ne pouvait croire, et il refusait péremptoirement d'avoir recours à Dieu par la prière. Sa situation était désespérée. Notre ami Jacob ne savait plus que dire ; il avait épuisé tous les raisonnements, et ses paroles tranquillissantes étaient inutiles. Que pouvait-il faire de plus ? Cloé de son côté s'était efforcée de l'amener à se tourner vers le Sauveur, mais il ne voulait pas le faire. La pensée d'un Dieu juste le jetait dans l'épouvante ; comment oser lui demander pardon ! Hélas, il soupirait après la paix et le pardon, mais son cœur brisé ne pouvait trouver les biens célestes.

Une fois encore, Jacob avait fait tout son possible pour engager le malheureux à se tourner vers Jésus ; mais, quelque touchantes que fussent ses paroles, quelque saisissantes que fussent ses descriptions de l'amour de Jésus, ce fut en vain. Les yeux du brave enfant se remplirent de larmes ; Cloé pleurait silencieusement. Ils s'agenouillèrent devant la couche du moribond, et Jacob s'écria : — O Dieu miséricordieux ! pour l'amour de Jésus, aie pitié de ce pauvre homme ; aie pitié de ce mourant qui soupire après la paix, mais qui ne veut pas te la demander !

— Oui, je soupire après la paix, affirma l'infortuné d'un ton qui laissait entrevoir l'angoisse et la lutte qui torturaient son âme.

Jacob tourna ses regards suppliants vers le matelot, et l'invita d'une voix émue à répéter cette simple prière. Mais les traits pâles du malade étaient aussi rigides que le marbre ; et du fond de leur orbite, ses

yeux fixes et sombres réfléchissaient son angoisse et son désespoir, tandis que ses lèvres se serraient convulsivement. Le mousse s'agenouilla de nouveau, et dit : — O Seigneur, aie pitié du pauvre Williams, pour l'amour de ton fils qui a porté nos péchés en son corps sur la croix.

Puis il s'empara des mains du mourant, les joignit ensemble et les élevant vers le ciel, il s'écria à haute voix : — Seigneur ! il n'a point d'espérance ; ta miséricorde seule peut le sauver ; aie pitié de lui !

— Non, je n'ai point d'espérance, répétait plaintivement le mourant, en se tordant les mains dans son angoisse ; je n'ai point d'espérance !

Jacob continua à prier : — O Seigneur ! regarde-le dans ta miséricorde ; écoute la supplication de ce pauvre prisonnier. Délivre ce condamné à mort !

— Oui, je le suis, dit le pauvre Jacob en gémissant.
— O Seigneur, écoute la prière de ce malheureux ; vois, il est si misérable, si abandonné. Nous ne pouvons pas lui venir en aide. Seigneur Jésus ! viens à son secours !

— O Seigneur, aide-moi ! répéta le pécheur angoissé ; exprimant ainsi une prière sans s'en douter.

— Seigneur ! exauce ce pauvre mourant, continua l'enfant. Seigneur, sauve le pauvre Henri Williams !

— Oui, Seigneur, sauve le pauvre Williams ! répéta le mourant ; et tous les assistants qui entouraient le lit de mort, même la petite fille en pleurs à genoux à côté de sa bonne Cloé, tous s'unirent dans une ardente supplication.

Vaincu par un sentiment que la grâce inexprimable

de Dieu pouvait seule produire, Williams retomba sur sa couche en versant un torrent de larmes. La lutte était terminée. Pendant longtemps il ne put être maître de son émotion ; c'était comme si un grand fleuve avait emporté tous les obstacles. Bientôt, il est vrai, de légers doutes se firent jour ; car le prince de ce monde emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour étouffer le germe de la foi. Mais le Seigneur veillait sur le pauvre malade ; et le petit Jacob, dans les moments où il n'était pas retenu par ses devoirs de mousse, lisait et expliquait la parole de Dieu à Williams.

— Cet amour divin est incompréhensible pour moi, disait un jour celui-ci à son jeune ami.

— Il l'est pour chacun, répondit Jacob, car il surpasse toute intelligence ; on peut en jouir, mais non pas le décrire.

Williams aimait à parler de l'amour de Dieu ; et à mesure qu'il en découvrait les richesses, sa confiance dans le Sauveur augmentait. Les forces corporelles baissaient rapidement, mais la foi se fortifiait en lui dans la même mesure. Par la grâce immense de Dieu en Jésus-Christ, le pécheur jadis plongé dans le désespoir était maintenant un joyeux enfant de Dieu ; il avait réellement passé de la mort à la vie. Tout son être trahissait le changement extraordinaire qui s'était opéré dans son âme. Son visage pâle, mais serein, reflétait la paix de Dieu qui était descendue dans son cœur. Il avait vraiment trouvé Jésus, ou mieux encore Christ l'avait trouvé. Cette parole divine, que le « pieux Jacob » lui avait annoncée avec tant

de patience et tant d'amour, l'avait conduit aux pieds du Sauveur ; et c'est avec bonheur qu'il allait au-devant de l'heureux moment où il quitterait ce monde pour être toujours auprès du Seigneur.

— J'ai vaincu, disait-il à ses alentours. Je suis plus que vainqueur par Celui qui m'a aimé et qui a donné sa vie pour moi. Oh ! que cet amour est insondable !

Chacune des paroles du « pieux Jacob » procuraient à Williams une joie d'autant plus grande que jadis il les avait eues en haine et en aversion ; c'était pour son âme altérée de vérité une si abondante source de bénédictions, qu'il trouvait du plaisir à amener la conversation là-dessus.

— Mon cœur est bien tranquille, à présent, Jacob ; est-ce là la paix, demandait-il un jour ?

— Oui, c'est là la paix, cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, comme le dit la Bible, répondit affectueusement le jeune garçon.

— Qui m'a donné cette paix ? demanda encore Williams, comme s'il voulait, une fois de plus, entendre la louange de son Sauveur bien-aimé.

— Personne ne peut la donner, si ce n'est le Seigneur Jésus lui-même, répliqua Jacob, d'une voix si douce et si mélodieuse que Williams crut entendre celle d'un ange, et non celle d'un homme. Christ est notre paix, c'est Lui qui a fait la paix.

— Oui, ajouta le mourant, Il nous a donné la paix par son sang qui a coulé sur la croix.

(A suivre.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Le lit de mort d'un rabbin	10
Une lettre à la poste	12
Contentement	18
Les marguerites	27
Le Niagara	33
Le sabotier breton	36
L'aileron de requin	40
Consolation dans la souffrance	48
Jack, le petit esclave noir	51
Gopaul, le petit aveuglé hindou	61
Le vieux manteau	70
L'enfant perdu	72
Fragment	80
Le salut	85
Un homme de couleur	87
Heureux, parce que « je sais »	93
Le lieu du danger et le lieu de la paix	96
Jésus est l'objet et le but de toute l'Écriture	107
Les premières fraises	111
Les conséquences du retard, ou le jeune homme mourant	113
La petite fille de l'Aveyron et sa Bible	121
La conversion de Saul de Tarse, racontée par lui-même	130
Descends promptement	135
Sauve ta vie	143

	Pages.
Le passage du gué	151
Un voyage	155
L'abri contre l'orage	171
Mardy, la servante fidèle	178, 189, 212, 222
Le passeport	181
Qu'est-ce que la fin du monde?	207
Le pieux Jacob	232

ÉTUDES BIBLIQUES

L'Ecclésiaste	5, 21, 41, 65
Le Cantique de Salomon	81, 101, 125, 147
Le prophète Aggée	161, 185
Le livre d'Esther	202, 223

POÉSIES

Souhais à nos jeunes lecteurs	3
L'hiver	19
L'espérance du chrétien	60
Un appel pressant	80
Où est la Sagesse?	100
Aimez-vous les uns les autres	139
Au Revoir — A Dieu	170
Voici, je viens bientôt	200
Dieu présent partout	201
Bon voyage !	221